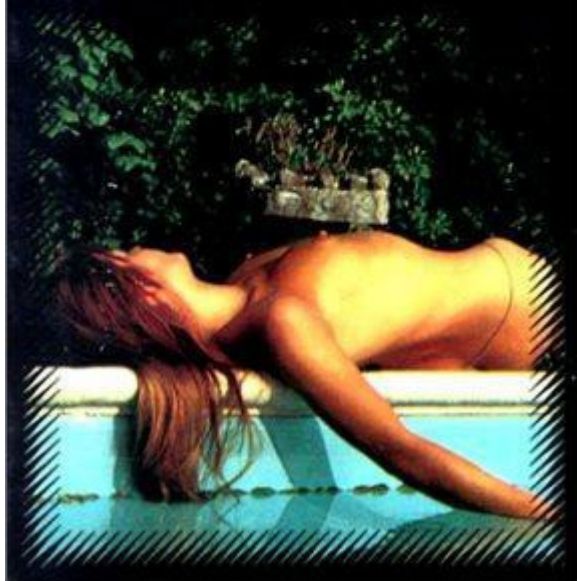


CARTER BROWN

au sentiment

canal
noir





CARTER BROWN

au sentiment

comé
noir



CARRÉ NOIR

Sous la direction de Marcel Duhamel

NOUVEAUTÉS DU MOIS

Collection Super Noire

1477 – SCOOP

(JEAN-GÉRARD IMBAR)

1478 – TOUT LE MONDE SONT LÀ !

(ED MCBAIN)

1479 – LA MORT EN ACTIONS

(M. E. CHABER)

1480 – LE CONVOI DES FANTÔMES

(GORDON D. SHIRREFFS)

1481 – DORMEZ, PIGEONS...

(DONALD MACKENZIE)

**1482 – LA NUIT
DES GRANDS CHIENS MALADES**

(A. D. G.)

1483 – MEURTRE À TROIS

(DOUGLAS LEACH)

1484 – STOP PRIORITÉ !

(DOUGLAS RUTHERFORD)

CARTER BROWN

**Au
sentiment**

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR J. HÉRISSON

nrf

GALLIMARD

Titre original :

THE DAME

**© Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.**

© Horwitz Publications Inc. Pty. Ltd., Sydney, Australia.

© Éditions Gallimard, 1960, pour la traduction française.

CHAPITRE PREMIER

— Tiens, s'exclame d'un ton triomphant la blonde incarnadine. Tu vois, Al, c'est pas du toc !

— Mon chou, je réplique avec admiration, je n'en ai jamais douté une seconde.

Elle gonfle sa lèvre inférieure, évocatrice de tous les abandons.

— Dis-toi bien que je suis sincère à ce sujet, insiste-t-elle. Je suis une fille qui est fière de ses statistiques. Naturellement, tu peux constater que j'ai pas tort. J'ai pas besoin d'un tas de combines genre rejeter les épaules en arrière et gonfler les poumons, comme certaines sauterelles que je pourrais... Al !

— Hein ?

— Tu m'écoutes même pas ! fait-elle, ulcérée. Tu étais à Vegas ou je ne sais où, mais pas ici ! Enfin quand même ! Quand une fille prouve que chez elle c'est pas du bidon, le moins qu'elle puisse espérer, c'est que le gars manifeste un certain intérêt. Enfin, s'il est un gentleman et...

— Excuse-moi, mon chou, dis-je d'un air contrit, en tapotant ses statistiques les plus proches. J'attendais simplement que la malédiction des Wheeler descende sur moi.

A son tour d'être ahurie.

— Hein ?

— Il se trouve que personne ne se fait jamais assassiner en plein jour, dis-je, pas à Pin City en tout cas.

— Hein ?

Je me souviens qu'il me faut me montrer patient avec Jackie. Après tout, ce qui lui manque au point de vue cervelle, elle le compense largement en statistiques. Je lui explique donc :

— Je suis maudit. Tous ceux qui mijotent un meurtre dans ce comté attendent toujours une heure comme celle-ci, après la tombée du jour, aux environs de minuit. Tu sais pourquoi ?

Elle gamberge dur pendant un moment et j'entends presque sa matière grise bouillonner. Puis son visage s'illumine comme si, quelque part dans son crâne, on avait appuyé sur un commutateur.

— C'est à cause que... enfin, c'est parce que t'es flic ou quoi, Al ? demanda-t-elle, pleine d'espoir.

— Tu as presque raison, je réponds avec tendresse. Tu n'as qu'à compléter le tableau, mon chou. On est là tous les deux – un couple d'amoureux sur un moelleux divan dans l'atmosphère intime de mon charmant appartement. Ce merveilleux Sinatra chante pour nous sur mon superbe « hi-fi », et que va-t-il se passer ?

Jackie, un instant, abaisse pudiquement les paupières sur ses grands yeux bleu porcelaine.

— Voyons, Al ! glousse-t-elle soudain. Je ne parle jamais de ça !

— Je vais te dire ce qui va se passer, j'enchaîne, morose. D'une minute à l'autre, maintenant, ce téléphone va sonner et je répondrai. A l'autre bout du fil, il y aura un sinistre individu connu sous le nom de Lavers, shérif du comté, mon patron. « Wheeler ! il me gueulera dans l'oreille. Magne-toi le train. Un mec – ou une gonzesse – vient d'être... »

La sonnerie du téléphone retentit, aiguë, et Jackie sursaute si violemment que ses statistiques me cognent le thorax.

— Qu'est-ce que je disais ! La malédiction des Wheeler ! Et d'être extra-lucide ne me console pas pour autant.

Je bondis du divan jusqu'au téléphone et décroche.

— Ici, le docteur Hackensack, dis-je d'une voix gutturale. Che fous l'afais dit, ça fa le tuer ou le guérir ! *Lieber Gott* ! Che peux pas toujours réussir !

— Lieutenant Wheeler, déclare une voix froide. Ce faux accent suédois ne m'abuse pas un instant. Ici, le shérif Lavers. Une femme vient d'être assassinée.

— L'ennui avec vous, shérif, c'est que vous ne trouvez jamais de dialogue original. C'est toujours la même histoire. Vous téléphonez et...

— Bouclez-la et écoutez, coupe-t-il sévèrement. Il ne s'agit pas d'une femme quelconque, cette fois. La victime est Judy Manners.

— Judy Manners ? dis-je, stupéfait. La fille aux pleins et aux déliés ? La fille qui reste sexy enroulée dans une couverture de cheval – et même en pantalon de golf ? Elle ne peut pas avoir été assassinée, personne n'aurait pu se livrer à un tel gaspillage !

— C'est pourtant le cas, dit Lavers. Vous feriez bien de filer tout de suite là-bas.

— Où ? je demande avec résignation.

— Paradise Beach, grogne-t-il. Elle a... elle avait loué une maison là-bas pour l'été. Celle de Maynard ; vous connaissez ?

— De l'extérieur, oui. Depuis quand un flic peut-il avoir des amis millionnaires et rester honnête ?

— Je n'ai pas le temps de discuter de ça maintenant, aboie Lavers. Allez-y, Wheeler. C'était une célébrité à Hollywood, et des tas de gens vont faire un foin de tous les diables, et réclamer notre peau si nous n'arrivons pas rapidement à un résultat.

— Bien, monsieur, dis-je. Êtes-vous occupé, en ce moment ?

— Si je suis... ? Naturellement, je suis occupé ! (Lavers émet quelques sons inintelligibles, puis il ajoute brusquement :) Pourquoi demandez-vous ça ?

— Simplement parce qu'il me faut abandonner à leur solitude un lit tiède et une blonde brûlante, shérif, je lui explique. Alors je me suis dit que si vous n'étiez pas occupé en ce moment, vous pourriez...

Je m'en tiens là, parce que la malédiction des Wheeler se déroule suivant le processus familial : Lavers a déjà raccroché.

Paradise Beach était une bande de sable grossier et de galets inégaux large de deux kilomètres, prolongée à l'intérieur des terres par un terrain aride et broussailleux, jusqu'à ce que des agents immobiliers s'en emparent. En moins de deux ans, ils avaient aménagé là une vaste esplanade, arrachant la plupart des broussailles, plantant des pins de Monterey avec une précision toute mathématique ; passant au bulldozer et tamisant sable et galets pour transformer la plage en une étendue nette et étincelante où on pouvait sans risque se balader pieds nus ; ils avaient enfin découpé le tout en parcelles dont chaque acquéreur était assuré de jouir en toute tranquillité, en même temps que de ses soixante mètres bien à lui de rivage d'océan Pacifique.

Toutes les parcelles avaient été vendues en moins de trois mois à des prix que je n'aurais même pas payés pour un appartement sur Park Avenue. Elles avaient été vendues à des nababs, parce que lesdits terrains ne présentaient aucun intérêt et étaient situés au diable vauvert – endroit par excellence où seul un nabab peut s'offrir le luxe d'habiter. Les nababs avaient donc acheté le terrain pour y bâtir leurs maisons et viennent maintenant passer un mois d'été dans leurs maisons de Paradise Beach, quand nul autre projet ne les sollicite.

Clyde Maynard est un supernabab et il a fait bâtir une des plus vastes demeures de la plage. Elle est toute en verre et ciment blanc, et je me suis laissé dire qu'elle s'enorgueillissait de la plus grande piscine été-hiver, en dehors de Hollywood. A deux cents mètres de la piscine s'étend l'océan Pacifique tout entier, mais comme chacun sait, le Pacifique n'est pas encore filtré et on ne peut pas en garantir

absolument l'asepsie, alors qu'on peut garantir celle de cette piscine – ce qu'ont fait les entrepreneurs, sur contrat.

Je gare l'Austin-Healey sous l'auvent du parking, à côté d'une Lincoln gris métallisé. J'appuie sur une sonnette à côté de la porte. Un carillon assourdi résonne à l'intérieur de la maison. J'attends.

Tout de suite après le coup de fil du shérif, j'ai quitté mon appartement et roulé à tombeau ouvert jusqu'à Paradise Beach, dans le vague espoir d'être de retour avant que mon divan et ma blonde incarnadine ne se refroidissent. D'après le silence et le calme qui règnent ici, j'ai dû battre de vitesse le reste de l'équipe du shérif.

La lumière du porche s'allume, et, une seconde après, celle du hall filtre à travers les panneaux de la porte. Je vois une ombre se mouvoir vers la porte qui s'ouvre au moment où j'allume une cigarette.

Encadrée par le chambranle, elle me considère avec un intérêt poli, déesse aux cheveux de lin, en chemisier et short de soie noire. Le short est minuscule, le chemisier inadéquat, car moulant étroitement ses seins magnifiques et gonflés, il est plus révélateur que ne pourrait l'être une totale nudité.

— Oui ? dit-elle d'une voix musicale.

Je ferme les yeux avec énergie pendant deux secondes, puis je les ouvre à nouveau. Elle est toujours là.

— Dites-moi, je demande avec circonspection, quel jour est-on ? C'est le Mardi Gras ?

— Non, répond-elle.

— Le Premier Avril, peut-être ? J'insiste.

— Vous avez au moins trois mois de retard, dit-elle.

— Et vous êtes Judy Manners. Je reconnaîtrais votre... je vous reconnaîtrais n'importe où. Comment se fait-il que vous soyez encore en vie ?

Elle me gratifie d'un regard méfiant.

— Vous êtes fou, non ?

— C'est fort peu probable. Qui a dit que vous étiez morte ?

— Vous, tout simplement !

— Qui d'autre ?

— Personne, autant que je sache. Cette plaisanterie n'a-t-elle pas assez duré ?

— Beaucoup trop, je reconnais. Je suis le lieutenant Wheeler, du bureau du shérif. On nous a averti que vous aviez été assassinée.

Judy Manners hausse les épaules et laisse échapper un bâillement.

— Ça arrive tout le temps, réplique-t-elle. Enfin, je veux dire que

je reçois sans arrêt des lettres farfelues et des tas de cinglés me téléphonent quand ils arrivent à obtenir mon numéro privé. Il s'agit probablement d'une bonne blague inventée par un dingue quelconque.

— Alors nous n'avons plus qu'à en rigoler un bon coup, tous les deux et je pourrai rentrer chez moi, dis-je. Êtes-vous seule, dans cette maison ?

Le coin de ses lèvres se retrousse un instant.

— Non, lieutenant. Mon mari et ma secrétaire habitent ici avec moi.

— Ils sont là en ce moment ?

— Eh bien, en fait, mon mari est sorti, mais il va rentrer dans un instant. Ma secrétaire est à l'intérieur. Pourquoi ?

J'allume une cigarette.

— On ne sait jamais avec ce genre de trucs ; il s'agit peut-être d'une bonne plaisanterie de cinglé, mais peut-être pas. Le tuyau a peut-être été un peu prématuré.

Elle se raidit :

— Que voulez-vous dire exactement ?

— Vous permettez que j'entre et que je jette un coup d'œil ? Juste pour vérifier que tout va bien ?

— A votre aise, répond-elle. Mais je crois que vous perdez votre temps. Il s'agit d'une farce, c'est évident.

— Oui, bien sûr, dis-je d'un ton vague, et j'entre dans le hall.

Nous pénétrons dans un énorme living-room avec sa baie vitrée occupant toute la largeur d'un mur et ouverte sur une terrasse qui surplombe la plage. A l'autre extrémité de la pièce, le bar, avec le grand verre posé sur le comptoir, a l'air de fonctionner, mais au ralenti.

— J'étais justement en train de boire un verre quand vous êtes arrivé, lieutenant, dit Judy Manners. Puis-je vous en offrir un ?

— Scotch, glace, une larme de soda, merci, je réponds. Êtes-vous une amie de Clyde Maynard ?

— Le propriétaire ? (Elle secoue la tête.) J'ai loué cette villa par l'intermédiaire d'une agence, parce que j'avais besoin de repos. Je viens de passer six mois affolants, une tournée au Mexique, un film en Espagne et deux à Hollywood. Cet endroit me semblait être le bout du monde, et tout à fait ce qu'il me fallait – avec tous ces comforts par-dessus le marché.

— Pas de maîtres d'hôtel ou de femmes de chambre marchant avec la location ?

— Je voulais me reposer de tout ça, je viens de vous dire. (Elle pose le verre sur le bar devant moi et s'accoude sur le comptoir.) Vous voulez visiter le reste, maintenant, lieutenant, ou vous préférez boire d'abord ?

— Vous croyez que je ferais passer un verre avant mon devoir ? je lui demande d'un air choqué.

— Non, bien sûr. Santé !

Elle lève son propre verre.

— Buwons au dingue qui a téléphoné : puisse-t-il s'étrangler avec le fil du téléphone, dis-je.

Le scotch est excellent. Je songe que la situation ici est encore plus intéressante que celle que j'ai laissée chez moi, à un détail près, le mari qui doit rentrer d'une minute à l'autre.

— Allez-vous souvent au cinéma, lieutenant ? demande-t-elle poliment.

— J'y suis allé une fois, pour me mettre à l'abri de la pluie. Un truc appelé *Naissance d'une nation*. Je pensais que ça serait cochon, mais j'en ai été pour mes frais.

— Parlez-moi un peu de votre travail, suggère-t-elle, que je puisse me montrer grossière, à mon tour.

— Depuis la télévision, tout le monde est flic, dis-je. Il ne nous reste plus aucun secret. J'en suis même arrivé au point où je trimbale avec moi mon propre fond sonore. Du jazz. Vous voulez entendre mon indicatif ?

Elle plisse le nez.

— Je ne pense pas, non. Il a un titre ?

— Bien sûr. *L'Air de Wheeler*. C'est du tonnerre.

Elle frissonne, et cette performance vaut le déplacement. J'observe, bouche bée, jusqu'à ce que la soie noire du corsage ait repris sa stabilité.

— J'aime autant ne pas l'entendre, dit-elle. Barbara pourrait croire que je donne une soirée et rappliquer ici à poil. C'est comme ça qu'elle dort, explique-t-elle de façon fort superflue.

— Ça me paraît être une excellente raison pour donner une soirée, dis-je. Si nous faisons un peu de bruit ?

— D'où tenez-vous cette forme éblouissante, lieutenant ? demande-t-elle d'une voix songeuse. Serait-ce le germe de blé ?

— Qui est cette Barbara ? je rétorque. J'ai l'impression que je gagnerais à la connaître.

— Ma secrétaire, Barbara Arnold, et faites-moi le plaisir de la

laisser tranquille, lieutenant. Je suis sûre que vous n'éprouvez aucune difficulté à vous trouver une fille, mais une bonne secrétaire est extrêmement rare.

— Vous me voyez déçu, dis-je. Me voilà seul ici dans cette maison avec deux créatures superbes, dont l'une est déjà nue – mais je ne peux pas lui faire du plat parce que je risquerais de lui faire oublier la sténo. Et je ne peux pas non plus vous faire de gringue, parce que vous avez un mari qui s'est peut-être perdu, mais je ne peux quand même pas tabler sur cette supposition.

— Cette vie est un calvaire, lieutenant, dit-elle avec un sourire. Voulez-vous voir le reste de la maison, maintenant ?

— Oui, je suppose. Vous ne préférez vraiment pas rester là et boire un autre verre pendant que je jette un coup d'œil dans la chambre de votre secrétaire ?

— En somme, me voilà obligée de vous emboîter le pas ! dit-elle. Ça vous amuse vraiment de jouer le loup dans la bergerie ?

La bergerie me fait tout naturellement penser à ma bergère... à mon divan qui se refroidit de minute en minute.

— Bon, dis-je. Allons visiter le reste de la baraque.

Judy, à travers une salle à manger, me conduit à la cuisine, puis à une salle de jeux. Il s'agit sûrement d'une salle de jeux, sinon pourquoi y aurait-il deux canapés d'une taille aussi impressionnante ? La pièce n'a que trois murs. A la place du quatrième, la fameuse piscine, qui commence à l'intérieur ; l'épaisse moquette rouge s'arrête au bord même de la piscine, qui se prolonge ensuite à l'extérieur. Le plafond cède alors la place à une pergola en bois peint.

La salle de jeux est plongée dans la pénombre, mais Judy ne se donne pas la peine d'allumer. Le clair de lune qui filtre à travers la pergola permet de distinguer la forme de la pièce et transforme la surface de l'eau dans la piscine en miroir au poli éclatant.

— J'adore cet endroit au clair de lune, déclare-t-elle doucement. C'est magnifique, n'est-ce pas ?

— Il faut dire que ça en jette, je reconnais à contrecœur.

Ce ne sont pas les choses que l'argent procure qui m'énervent, c'est de ne pas avoir l'argent pour mes les offrir.

— Maintenant, il ne reste plus que les chambres, lieutenant, dit-elle. Mais, je vous préviens, vous n'entrerez pas dans celle de ma secrétaire.

— Oui, dis-je d'un ton absent. Rien ne presse. Restons un peu au bord de cette piscine, à l'admirer. Elle me fascine. Est-ce qu'il y a vraiment de l'eau dedans ou suis-je abusé par le clair de lune ?

— L'eau est tout ce qu'il y a de réelle, répond-elle. Rudi et moi y nageons tous les matins avant le petit déjeuner.

— Rien ne vaut un peu d'hygiène dans la vie, dis-je avec admiration. Rudi ?

— Mon mari, Rudi Ravell. (Une pointe d'exaspération perce dans sa voix.) Excusez-moi, lieutenant. J'avais oublié que vous n'allez jamais au cinéma.

— Mais j'ai entendu parler de Rudi Ravell. C'est le type même du brave à trois poils, non ? Sergent Casse-cou, capitaine Intrépide, colonel Mitraille, général Trompe-la-mort, et autres trucs de ce genre ?

— Plus ou moins, dit-elle. Je...

Sa phrase reste en suspens. J'attends patiemment qu'elle veuille bien poursuivre.

— Lieutenant ! fait-elle d'une voix soudain nerveuse. Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Quoi donc ? je demande, tout aussi nerveux.

— Là, au bord de la piscine. (Son débit se précipite.) Une forme blanche, une espèce de tas. Je ne me rappelle pas qu'on ait porté un meuble là-bas.

— Allumez, dis-je, on va bien voir.

Judy s'approche d'un mur et actionne un commutateur. C'est bien une forme blanche, en effet.

Une femme, blonde, une blonde nue qui est allongée à plat ventre le long de la piscine, dans une pose abandonnée ; son corps blanc forme un ravissant contraste avec le rouge violent de la moquette.

— C'est Barbara ! s'exclame Judy.

— Elle avait peut-être déjà flairé une petite soirée avant même que j'arrive, dis-je.

Puis je me rapproche rapidement, parce que j'ai vu quelque chose que j'aurais dû repérer dès que Judy a allumé. Le manche d'un couteau pointe entre les omoplates de la blonde. Quand je suis tout près d'elle, je comprends pourquoi cette jeune personne se tient si tranquille. Elle est morte.

Judy pousse un seul cri – une sorte de plainte aiguë et chevrotante – et elle s'effondre, évanouie. Je me sens plein de compassion pour elle maintenant que sa vie se complique à nouveau. Comme elle le faisait remarquer, une bonne secrétaire n'est pas chose facile à trouver.

CHAPITRE II

J'ouvre la porte d'entrée au moment où le carillon de la sonnette s'égrène pour la troisième fois, et je trouve les petits yeux en bouton de bottine du sergent Polnik fixés droit dans les miens, à moins de trente centimètres. Ce genre de truc peut exaspérer n'importe quel flic.

— A quoi ça rime, d'appuyer ta figure contre une porte d'entrée ? je lui aboie.

— Excusez-moi, lieutenant, réplique-t-il automatiquement. On a eu une panne en venant ; carburateur encrassé. Il nous a fallu un quart d'heure pour réparer.

— Entre, dis-je. Le cadavre est dans la salle de jeux à côté de la piscine.

Polnik cligne des yeux.

— Il est où, lieutenant ?

Je répète ce que j'ai dit et il secoue la tête avec lenteur.

— Dans quel genre de boîte on est ?

Choisissant l'échappatoire la plus simple, je ne réponds pas. Suivi du reste de l'équipe, Polnik m'accompagne à travers la maison jusqu'à la salle de jeux. Ses yeux s'arrondissent quand il aperçoit le cadavre.

— Alors, c'est Judy Manners, déclare-t-il avec respect. Eh ben, vous savez, lieutenant, je l'aurais crue plus... plus rembourrée.

— C'est celle-là, Judy Manners, dis-je sévèrement en montrant l'énorme divan où Judy est étendue, toujours insensible à ce qui se passe autour d'elle.

— Pas possible, dit carrément Polnik. Elle respire.

— Qu'est-ce que tu as encore à déconner ? je lui demande.

— Judy Manners, c'est la gonzesse qui s'est fait buter, m'explique gentiment Polnik pour essayer de me calmer. Je pensais que le shérif vous l'avait dit quand il vous a téléphoné. (Il pointe un doigt boudiné en direction de la blonde près de la piscine.) C'est donc ça, Judy Manners !

— Sergent, dis-je avec douceur, écoute-moi bien, car je n'ai pas l'intention de me répéter. Celle qui respire, c'est Judy Manners. Celle qui ne respire plus, c'est sa secrétaire, Barbara Arnold. C'est bien

clair ?

— Tout à fait, lieutenant, bredouille-t-il. Sauf que vous confondez les noms, simplement.

— Va donc faire un tour sur la plage, je chuchote. Et regarde bien partout.

— D'accord, lieutenant. (Il bondit, plein de zèle, puis s'immobilise brusquement.) Qu'est-ce que je cherche, lieutenant ?

— Est-ce que je sais ? Regarde bien, simplement. Tu verras peut-être des tas de trucs.

— Ouais. (Il réfléchit laborieusement, le front plissé.) Vous voulez tout savoir, hein, lieutenant ? Le sable, la mer, des détails comme ça ?

— Exactement ! je braille, et il repart au trot.

Restent donc les deux spécialistes qui s'affairent avec leurs poudres, leur appareil photo, leurs petites brosses. Ce sont des gars du labo, et Lavers a dû les emprunter à la Criminelle. Celui qui prend les photos me jette un coup d'œil interrogateur.

— Est-ce qu'il y a des angles spéciaux qui vous intéressent, lieutenant ?

— Vous me prenez pour un vicelard ou quoi ? je lui réponds d'un ton froid.

Il rassemble encore son courage pour me donner une réponse sincère quand Doc Murphy fait irruption dans la pièce.

— Toujours vous, Wheeler ! rugit-il. Environné de femmes nues, comme d'habitude, à ce que je vois. (Il contemple un instant Judy Manners avec intérêt.) Magnifique ! dit-il. Ces muscles pectoraux... Je n'en ai jamais vu de pareils. Il faut que j'examine de plus près...

— Le cadavre est par ici, Doc, je lui rappelle. Je comprends fort bien votre intérêt, tout professionnel, mais...

— Bien entendu, dit-il à regret. Bien entendu.

Quelques secondes plus tard, les paupières de Judy palpitent et elle se redresse progressivement. Une expression horrifiée traverse son regard quand elle se souvient.

— Comment vous sentez-vous maintenant ? je lui demande.

— Ça va, répond-elle d'une voix faible. Mais j'ai eu un tel choc ! Comment est-ce arrivé ? Qui peut avoir fait ça à Barbara ?

— Si vous alliez vous asseoir dans le living-room ? je suggère. Buvez donc un verre. Je vous rejoins dans un instant.

— Oui, acquiesce-t-elle. D'accord, lieutenant.

Elle se lève et quitte la pièce d'une démarche chancelante.

Murphy se redresse et vient me rejoindre.

— Que voulez-vous savoir, Wheeler ? demande-t-il placidement.

— Qui l'a tuée ? je réponds à tout hasard.

— Je ne voudrais pas vous prendre votre gagne-pain, lieutenant, déclare-t-il joyeusement. Ce ne serait pas juste de renvoyer un homme de votre âge au ramassage des ordures !

— Je me demande ! dis-je avec indifférence. Discuter avec vous, ramasser les ordures, où est la différence ?

— Elle est morte d'un coup de couteau, déclare-t-il d'un ton détaché.

— Ça expliquerait le couteau qu'elle a dans le dos ? je demande poliment.

— Ne commencez pas à badiner avec moi !

— Mon esprit se révolte à cette seule idée. Qu'avez-vous trouvé d'autre ?

— La mort a été instantanée, grogne-t-il. Elle est morte depuis plus d'une heure, mais pas plus de deux. (Il sourit soudain.) Je ne vous sers pas à grand-chose, hein ? L'autopsie ne nous en apprendra guère plus, d'ailleurs.

— Vous faites toujours de votre mieux, Doc. Même si ça sert à rien.

— Vous voulez que j'aille examiner l'autre ? demande-t-il. Elle est peut-être en état de choc.

— Votre intervention ne pouvait qu'aggraver son cas, dis-je. Vous pensez que la fille était étendue à côté de la piscine quand elle a été tuée ?

— J'en suis même sûr, dit-il d'un ton sec. Il n'y a presque pas de sang. Si elle avait été déplacée, si le corps avait été traîné ou porté, la blessure aurait saigné bien davantage.

— Merci, dis-je.

— Eh bien, dit Murphy en se frottant les mains d'un geste vif, si vraiment je ne peux rien faire d'autre ici... Ça peut être sérieux, un choc, vous savez.

— Je sais, dis-je avec lassitude. C'est précisément pour ça que je vous tiens éloigné de celle qui respire encore – je veux qu'elle survive.

Je retourne dans le living-room et trouve Judy debout derrière le bar, un verre plein devant elle. Elle a les bras posés sur le comptoir, les mains croisées et crispées.

— Je n'arrive pas à y croire, lieutenant, déclare-t-elle d'une voix entrecoupée. Ça ne peut pas être vrai... c'est comme un cauchemar !

— Bien sûr, dis-je. Je sais ce que vous ressentez, mais je dois vous

poser quelques questions. Vous permettez ?

— Naturellement, répond-elle en acquiesçant d'un mouvement de tête brusque. Je suis à votre disposition.

— Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

Elle réfléchit un moment.

— Rudi est parti d'ici vers huit heures. Barbara est venue dans le living-room juste après son départ et nous avons regardé la télévision un petit moment. Puis elle a annoncé qu'elle voulait se coucher tôt et elle s'est retirée dans sa chambre. Il devait être environ dix heures, je pense, mais je n'en suis pas sûre.

— Vous ne l'avez pas revue après ça ?

— Non. J'ai éteint la télé vers onze heures et demie, je crois, puis je me suis préparé quelque chose à boire. Je me suis dit que j'allais attendre le retour de Rudi et là-dessus vous êtes arrivé.

— Vous n'avez rien entendu – pas de bruits bizarres ?

Judy secoue la tête à nouveau.

— Non, pas que je me souviene. Mais la porte entre le living-room et la salle de jeux était fermée, et je n'aurais sûrement rien entendu, même s'il y avait eu du bruit.

— Le docteur estime qu'elle a été tuée entre onze heures et minuit, dis-je.

Elle frissonne.

— Quand je pense que j'étais là à regarder la télévision pendant que cette pauvre Barbara était assassinée !

J'entends claquer la porte d'entrée, puis des pas assurés résonner gaillardement dans le hall. Un type entre dans le living-room et s'arrête brusquement en nous voyant.

— Mais, bon Dieu ! qu'est-ce qui se passe, ici ? demande-t-il d'un ton jovial.

Il est grand, un bon mètre quatre-vingt-cinq, et bien balancé, mais sans rien du lutteur de foire. Ses cheveux noirs, drus et bouclés, sont coupés assez court pour lui conférer un air juvénile, et la mince moustache qui lui orne la lèvre a été taillée avec une précision micrométrique.

Un veston sport en tussor blanc est jeté négligemment sur ses épaules, les manches pendant à ses côtés. Ses deux mains sont enfouies dans les poches de son pantalon et sa chemise noire, ornée d'un monogramme, est boutonnée jusqu'au cou. Il ne porte pas de cravate. La cigarette fichée au coin de sa bouche pointe agressivement vers le ciel. Il suffit de le regarder pour reconnaître en lui le capitaine Intrépide.

— Rudi..., commence Judy d'une voix entrecoupée. Il s'est passé une chose épouvantable.

— On nous a flanqué une saisie-arrêt ? (Un sourire arrogant fleurit sur ses lèvres et il me semble entendre quelque part au loin un cliquetis d'épées.)

Qu'ils essaient seulement ! J'ai les conseillers fiscaux les plus retors de Californie.

— Rudi, tu ne comprends pas ! balbutie Judy. Il s'agit de Barbara – elle est morte.

— Morte ? répète-t-il d'une voix brève.

Il tire avec application sur sa cigarette, inhale une profonde bouffée de fumée qu'il rejette ensuite lentement par les narines. Ses yeux s'étrécissent, son expression se fait rusée, pensive, secrète. Le fracas des épées s'apaise pour être remplacé par un thème musical genre film policier.

— Comment ça, morte ? demande-t-il doucement.

— Rudi ! s'exclame Judy d'une voix frémissante de fureur. Cesse donc de cabotiner. Tu n'es pas sur un plateau ! Il s'agit de la réalité ! Barbara est morte ; elle a été assassinée près de la piscine, il n'y a pas plus de deux heures !

Il pâlit.

— Qui a fait ça ?

— Je ne sais pas, répond Judy. Voici le lieutenant Wheeler, du bureau du shérif. Quelqu'un leur a téléphoné pour annoncer que j'avais été assassinée et le lieutenant est venu aussitôt. Il a insisté pour visiter la maison et c'est alors que nous avons trouvé...

Elle fond en larmes de nouveau.

Affolé, Rudi Ravell me considère un instant, les yeux clignotants, puis sans doute entend-il, dans sa tête le fameux thème musical et ça le ragaillardit.

Il aspire de nouveau une bouffée de fumée et l'expression de son regard redevient attentive.

— Qui soupçonnez-vous, inspecteur ? demande-t-il en détachant chaque mot.

— Personne encore, dis-je. Et je suis lieutenant, monsieur Ravine.

— Ravell ! rectifie-t-il sèchement. Mais vous devez soupçonner quelqu'un ! Il y a sûrement des indices. Il y a toujours des indices, n'est-ce pas ?

— Non, je réponds.

— Je ne comprends pas. (Sa voix se fait plus sèche encore.) Vous

êtes de la police, non ? Même les policiers de ce bled doivent avoir une vague idée de leur métier ! Un meurtre et vous n'avez pas de suspect ?

— Bon, dis-je. Vous avez raison, je suppose. Nous devrions avoir un suspect. Alors commençons par vous.

Il reste un instant bouche bée.

— Moi ? bredouille-t-il.

— Pourquoi pas. Où étiez-vous toute la soirée ?

— J'étais sorti, dit-il. Vous ne pouvez pas...

— Sorti ? je coupe d'un ton féroce. Sorti où ? Sur la plage, à attendre que la fille apparaisse près de la piscine pour pouvoir la suriner ?

Il me contemple un instant, les sourcils froncés.

— Je ne vois pas pourquoi je tolérerais ça, dit-il enfin. Je ne suis pas sans avoir de l'influence, sergent, comme vous allez vous en apercevoir incessamment ! Et je ne tolérerai sous aucun prétexte ces méthodes d'inquisiteur !

— Très bien, monsieur Ravage, dis-je poliment. Eh bien, si vous alliez vous installer dans un coin pour écrire une lettre de protestation à votre studio, pendant que j'en reviens aux questions que je n'ai pas encore eu le temps de poser à votre femme ?

— Je m'appelle Ravell ! hurle-t-il. Sacré nom de Dieu ! Rien que pour ça, je vous ferai casser !

— J'ai déjà entendu ça quelque part, dis-je pensivement. Je ne pense pas avoir vu le film, alors j'ai dû lire le livre, je suppose ?

Ravell me gratifie d'un coup d'œil meurtrier, puis il pivote sur les talons et sort de la pièce.

— Je vous en prie, ne faites pas attention à Rudi, déclare Judy. C'est le type de l'éternel adolescent. Seul le studio représente une réalité pour lui. S'il se conduisait comme un être normal, c'est à ce moment-là qu'il jouerait la comédie. Il est cabot dans l'âme. Quand il va en ville s'acheter un nouveau complet, il me fait des adieux comme si j'étais Joséphine et qu'il partait pour Moscou !

— Nous avons tous nos petits problèmes, dis-je courtoisement. Moi, j'ai un gars nommé Lavers et vous vous avez Rudi.

— Tout ceci n'avance guère cette pauvre Barbara, déclara-t-elle doucement. Vous vouliez me poser d'autres questions, lieutenant ?

— Parlez-moi de Barbara Arnold, dis-je. Depuis quand la connaissiez-vous ?

— Trois mois. A Hollywood, nous avions fait passer une annonce

d'offre d'emploi et nous l'avons choisie parmi toutes les candidates. C'était une excellente secrétaire. Quand nous avons décidé de prendre des vacances et de louer cette maison, nous avons amené Barbara avec nous. En fait, je ne sais pas grand-chose sur elle, lieutenant. Elle m'a dit une fois, cependant, qu'elle était orpheline et qu'elle n'avait aucun proche parent.

— Pas de mari, pas de petit ami ?

— Je ne l'ai même jamais vue avec un garçon pendant tout le temps où elle a vécu avec nous, dit Judy.

— Lui connaissiez-vous un sujet quelconque d'inquiétude ?

— Elle ne m'a jamais parlé de rien. C'était une gentille fille et une remarquable secrétaire. Je suis désolée de ne pouvoir vous être plus utile.

— Voyez-vous une raison pour que quelqu'un ait voulu la tuer ? je demande sans grand espoir.

Elle ne répond pas. Je l'examine et je vois ses jointures blanchir quand elle crispe étroitement les mains. Elle empoigne ensuite son verre et le vide d'un trait. Elle considère un moment le verre vide d'un regard morne, puis le repose sur le bar.

— Je ne vois qu'une seule raison, lieutenant, dit-elle enfin d'une voix neutre.

— Ah ! oui ? dis-je enchanté. Et laquelle ?

— Il n'y avait aucune lumière dans la salle de jeux, à part le clair de lune. Vous vous rappelez ?

— Bien sûr, j'acquiesce. Et alors ?

— Elle ne portait aucun vêtement, lieutenant. Dans le noir, un corps de femme nue n'est guère différent d'un autre, même au clair de lune. Et sous les rayons de la lune, des cheveux blonds, c'est des cheveux blonds, n'est-ce pas ?

Je commence à piger. Ses mains se détachent l'une de l'autre, elle ouvre et referme les doigts, puis crispe à nouveau les poings.

— Je crois, dit-elle, les yeux étroitement fermés, que l'assassin a commis une erreur. Ce n'est pas Barbara qu'il voulait tuer... c'était moi.

CHAPITRE III

Il y a trois lettres. Les enveloppes, soigneusement dactylographiées, sont adressées à Judy Manners à Paradise Beach, et elles portent toutes le timbre de la poste de Pin City. La première a été postée il y a dix jours, la dernière avant-hier.

La première contient une carte blanche où sont tapées quatre lignes :

*J'ai tressé une guirlande pour sa tête
Et aussi des bracelets embaumés
En mourant elle m'a regardé
Et doucement elle a gémi...*

Après avoir lu, je lève sur Judy Manners un regard ahuri. Ses yeux ont bien deux fois leur taille normale.

— C'est une citation de Keats, dit-elle d'une voix ténue. Tirée d'un poème appelé *La Belle Dame sans merci*. Mais on a modifié le troisième vers. Au lieu de mettre « avec amour », on a écrit « en mourant ».

La deuxième enveloppe contient une autre carte blanche, avec en-tête : *La Belle Dame sans merci mourra au Paradis*.

Suivent deux vers :

*J'ai alors fermé ses yeux fous
De quatre coups de couteau...*

Judy n'attend pas cette fois que je l'interroge.

— Coups de couteau à la place de « baisers », explique-t-elle doucement.

La troisième et dernière lettre est un peu plus longue que les deux précédentes. Elle déclare :

La Belle Dame sans merci doit être enterrée dans sa ville natale, Oakridge. Une concession lui est réservée entre les tombes de Elias Fry et de Pearl Coleman. Sur la pierre tombale est gravé : « Ci-gît Judy Manners, autrefois camarade de jeux de Pearl Coleman et Sandra Shane. Regrets Éternels de

Je relis les trois cartes.

— Est-ce que vous comprenez quelque chose à ces messages ?

— Oui, répond Judy. C'est pour cette raison, d'ailleurs, qu'ils m'ont tellement inquiétée. Les noms... Ce sont tous des noms de gens que je connais, ou que j'ai connus. Je suis née et j'ai été élevée à Oakridge. Pearl et Sandra étaient des camarades d'école, mes meilleures amies. Pearl est morte quand j'avais seize ans. La personne qui a écrit ces lettres me connaît bien.

— Qui est Johnny Kay ?

— Un garçon que je devais épouser, dit-elle. Nous étions follement amoureux. Vous savez ce que c'est à dix-sept ans... On ne peut jamais plus aimer quelqu'un aussi intensément qu'on a aimé à cet âge-là.

— L'avez-vous épousé ?

— Non, répond-elle, mélancolique, en secouant la tête. Johnny avait trois ans de plus que moi. Il s'est engagé dans l'aviation et il a été tué douze mois plus tard en Corée.

— C'est terrible, dis-je.

— Oh ! tout ça est vieux, maintenant. Je le croyais, du moins, jusqu'à ce que je reçoive ces lettres.

— Et le poème ? je demande. Cette histoire de belle dame. Est-ce que ça a une signification ?

— C'était une petite plaisanterie entre Johnny et moi. (Elle sourit, le regard perdu dans le vague.) Ça a commencé au collège, une année où nous avons étudié ce poème. Je n'avais pas pu sortir avec lui, un soir, et il m'a appelée « La belle dame sans merci ». Après ça, c'est devenu une habitude. Chaque fois que je ne pouvais pas sortir avec lui ou refusais de faire ce qu'il voulait, il m'appelait comme ça.

Son regard s'assombrit de nouveau.

— C'est ce qui me terrifie, lieutenant. C'était un de ces petits secrets bébêtes, juste entre lui et moi. Et Johnny est mort depuis sept ans. Pourquoi quelqu'un d'autre s'en est-il souvenu ?

— Où se trouve Oakridge ?

— A trois cents kilomètres d'ici. C'est un trou perdu aux confins du désert. J'en suis partie à dix-huit ans, dès que j'ai appris que Johnny avait été tué. Je n'avais plus aucune raison d'y rester.

— Vous permettez que je garde ces lettres ?

— Oui, bien sûr. Qu'est-ce que vous pensez, lieutenant ? Croyez-vous que Barbara ait été tuée par l'assassin parce qu'il l'avait prise pour moi ?

Juste dans mon dos retentit un crissement affreux qui me fait grincer des dents. Je me retourne. C'est Polnik qui se gratte le crâne.

— Lieutenant, déclare-t-il tout sec, y a rien sur cette plage sauf du sable... et quelques traces de pas.

— Et du côté de la piscine ? je demande. Est-ce qu'on peut y arriver par la plage ?

— Je suppose, oui, grogne-t-il. Son mur de retenue a pas plus d'un mètre cinquante de haut ; n'importe qui peut l'escalader et entrer dans la baraque. Mais les traces de pas valent rien ; le sable est trop mou pour garder une empreinte nette.

— Bon, dis-je. Merci.

Polnik me gratifie d'un regard furibond.

— Et maintenant, lieutenant ? Vous voulez peut-être que j'aille voir devant la baraque s'il y a des portes et des fenêtres ?

Je me tourne vers Judy Manners.

— Voulez-vous nous excuser un moment ?

— Je vous en prie. (Elle hésite un instant.) Avez-vous encore besoin de moi, ce soir, lieutenant ?

Je vois un sourire entendu illuminer les traits de Polnik et je lui flanque un coup de coude dans les côtes avant qu'il ne se mêle de répondre à ma place.

— Sinon, ajoute Judy, je crois que je vais me retirer dans ma chambre.

— D'accord, lui dis-je. Si j'ai encore des questions à vous poser, elles peuvent attendre demain matin.

— Je vous remercie. Bonsoir, lieutenant ; bonsoir sergent.

Elle quitte la pièce et je concentre mon attention sur Polnik, mais ça n'est pas sur moi qu'il concentre la sienne. Il a une expression rêveuse au fond du regard et son nez frémit doucement.

— Quelle gonzesse ! s'exclame-t-il avec passion. Si ma bourgeoise lui ressemblait, je resterais chez moi, le soir... Je sortirais même pas le matin !

— La belle dame sans merci t'a envoûté par ses sortilèges, je cite.

— La dame comment, lieutenant ? demande-t-il, sidéré.

— C'est de la poésie, je lui explique.

— Ça rime même pas, fait-il avec dédain. Et d'ailleurs...

Je le coupe.

— Tu sais taper à la machine ?

Polnik cligne des yeux une ou deux fois, puis un sourire béat

illumine lentement sa figure.

— Lieutenant, dit-il avec émotion, vous êtes le plus chic type que j'aie jamais vu ! Cette fois, vous vous décidez à me donner ma chance, hein ?

— Hein ? je fais en écho.

— Vous êtes fortiche ! dit-il avec admiration. La même Manners perd sa secrétaire, alors vous vous dites que vous allez installer quelqu'un dans la place, et tout de suite. C'est moi qui remplace la secrétaire et comme ça, je peux voir ce qui se passe et surveiller de près la même Manners, de très près.

Je m'approche du bar et me sers un verre en vitesse. Au bout d'un moment, le scotch me donne assez de courage pour que j'essaie de m'expliquer.

— Ecoute-moi attentivement, dis-je à Polnik. Tu viens d'avoir une idée de génie, mais il est encore trop tôt pour la mettre à exécution. En attendant, tu vas fouiller la chambre de Barbara Arnold. Elle était secrétaire, elle devait donc avoir une machine à écrire. Si tu la trouves, tape quelque chose dessus. Prends ça – je lui donne les lettres de menaces – et une fois rentré au bureau, fais comparer la frappe de ces trois textes avec celle du feuillet que tu auras tapé sur la machine de Barbara Arnold. D'accord ?

— D'accord, acquiesce sombrement Polnik. Mais je crois quand même que mon idée était meilleure.

— Peut-être, dis-je, en veine de générosité. Et quand tu seras lieutenant, tu pourras confier toutes les corvées au sergent pour l'occuper, pendant que tu cavaleras après les gonzesses impliquées dans l'affaire. Entre-temps...

— Compris, coupe-t-il avec tristesse et il sort de la pièce, l'air accablé.

Je finis mon verre, allume une cigarette et me mets à la recherche d'une étoile dont le nom commence par un R. Je la trouve assise dans un fauteuil de la salle à manger, regardant dans le vague par la fenêtre, ou peut-être admirant son profil dans la vitre.

Rudi Ravell lève les yeux sur moi, la mine renfrognée.

— Êtes-vous mieux en mesure de découvrir l'assassin, lieutenant ? demande-t-il froidement.

— Vous savez comment nous sommes, nous autres flics, monsieur Ravell, dis-je. Nous travaillons toujours dans le noir jusqu'à ce que quelqu'un passe des aveux.

— Là, je vous crois sans peine. Alors, à quoi êtes-vous arrivé ?

— A vous. Que savez-vous de Barbara Arnold ?

— C'était une secrétaire, répondit-il d'un ton bref. C'est tout ce que je sais. Nous l'avons engagée à Hollywood et amenée ici avec nous en vacances.

— Pourquoi aurait-on voulu la tuer ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

La cigarette entre ses lèvres se braque de nouveau vers le ciel et j'entends vaguement dans le lointain les échos exaltants d'une musique martiale.

— Mais si vous ne trouvez pas son assassin, enchaîne-t-il, je m'en chargerai, moi !

— Alors débrouillez-vous pour avoir un bon scénariste, dis-je. Ça ira plus vite.

Il hausse les épaules avec dédain.

— Faites-moi grâce de vos astuces bon marché, lieutenant.

— Oh ! Vous savez, les flics ont des salaires de misère. Où étiez-vous, ce soir ?

— J'étais sorti, répond-il. Je vous l'ai déjà dit.

— J'aimerais quelques précisions. Si nous commençons par le commencement ? A quelle heure êtes-vous sorti ?

— Vers huit heures, dit-il. Je suis allé voir un de mes amis à Pin City, un producteur. Harkness, il s'appelle. Don Harkness. Il habite au Starlight Hotel.

— A quelle heure y êtes-vous arrivé ?

— Est-ce que je sais ? répond Rudi avec irritation. Vous croyez que je chronomètre mes allées et venues ? Vers neuf heures moins le quart, je suppose.

— A quelle heure l'avez-vous quitté ?

— Mais enfin, lieutenant ! Je ne me rappelle pas. Vous ne pensez quand même pas que je suis revenu ici pour assassiner Barbara, non ?

— L'idée est intéressante, dis-je. Est-ce le cas ?

— Bien sûr que non ! vocifère-t-il. Pourquoi aurais-je voulu la tuer ? Quelle raison aurais-je pu avoir de le faire ?

— J'en vois une, dis-je, mais pour le moment, je me conduirai en gentleman. N'importe qui pouvait arriver près de cette piscine par la plage, et ce n'importe qui pourrait être vous. J'espère que vous me dites toute la vérité sur ce que vous avez fait ce soir. Vous vous doutez bien, je suppose, que je vérifierai.

Il respire profondément et la musique martiale s'estompe et s'interrompt brusquement pour être remplacée par le chant suave de violons assourdis.

— Lieutenant, commence-t-il d'une voix conciliante et persuasive, je peux, je suppose, vous parler d'homme à homme ?

— Adoptez le style qu'il vous plaira, dis-je gravement. Vous pouvez même vous déguiser en Tahitienne, si ça peut vous aider.

— J'ai quitté Harkness vers dix heures, reconnaît-il. Ensuite, j'ai rendu visite à quelqu'un d'autre.

— Ce suspense me serre la gorge, dis-je poliment.

Rudi accuse le coup.

— Je sais que c'est ridicule, lieutenant. Enfin, je veux dire, ce n'est qu'une enfant...

— Et elle s'appelle Lolita ?

— C'est une façon de parler ! grince-t-il. Elle est adulte, bien sûr. Je veux dire qu'elle en pince pour moi simplement parce que je suis une vedette et... vous voyez, quoi ? (Il s'efforce de prendre un air modeste, mais sans succès.) J'ai fait sa connaissance quand je tournais à Paris l'année dernière, et, depuis, elle n'arrête pas de me courir après. Elle a découvert que je me trouvais ici, et du coup elle s'est installée à Pin City. Je suis simplement allé la voir pour essayer de lui faire entendre raison, lui expliquer que quand c'est terminé, c'est terminé.

— Elle veut prendre un abonnement au spectacle, alors qu'elle n'avait eu droit qu'à un unique billet de faveur, c'est ça ?

De nouveau, il fait la grimace.

— Si vous voulez, lieutenant. J'ai fait preuve de tout le tact possible, mais ça ne m'a mené à rien. Elle peut être têtue comme une mule. Si jamais Judy savait...

— Comment s'appelle la mule ?

— Camille, dit-il. Camille Clovis. Oui, je sais, je ne voulais pas le croire avant d'avoir vu son passeport. Elle a loué un appartement dans un endroit appelé « La Cour des Rêves », ou je ne sais quoi d'aussi absurde. J'ai passé avec elle une heure et demie, peut-être, et je suis ensuite revenu directement ici.

— Je vérifierai, dis-je.

— Lieutenant, puis-je vous demander un service ? fait-il d'un ton pressant. Ne parlez pas de ceci à ma femme. Elle est d'une jalousie absolument féroce à mon égard, je ne sais pourquoi. Alors, si vous n'y voyez pas d'inconvénient... ?

— Je ferai de mon mieux, dis-je. Vous ne voyez rien d'autre à me signaler ?

— Je vous en ai déjà trop dit ! grogne-t-il.

— Si vous ne voyez aucun mobile au meurtre de Barbara, voyez-vous pourquoi quelqu'un aurait voulu tuer votre femme ?

Il me dévisage en moment.

— Est-ce une plaisanterie ?

— Votre femme croit que Barbara a été tuée par erreur, dis-je. Le meurtrier aurait cru que c'était elle, et non pas votre secrétaire, qui se trouvait près de la piscine.

— Pourquoi quelqu'un voudrait-il tuer Judy ? demande-t-il lentement.

— Je n'en sais rien. Vous a-t-elle parlé des lettres ?

— Quelles lettres ?

— Donc, elle ne vous a rien dit, je conclus intelligemment. Cette Camille Clovis... elle avait peut-être une excellente raison ?

— Camille ? (Il émet un rire bref.) Vous êtes fou, voyons ! Camille ne ferait pas de mal à une mouche.

— Bon, alors ça blanchit Camille, peut-être. Et vous, dans ce cas ?

— Moi ? (Rudi me fixe d'un regard incrédule.) Mais Bon Dieu ! pourquoi voudrais-je tuer Judy ?

— Je pensais que vous me le diriez peut-être.

— Vous êtes vraiment dingue, si vous voulez mon avis ! dit-il. Si vous m'accusez d'avoir assassiné Barbara parce que je la prenais pour ma femme, alors je veux voir mon avocat et je crois que vous devriez consulter un psychiatre. (Il me gratifie d'un sourire méprisant.) Ça fait trois ans que nous sommes mariés, dit-il. Vous pensez que je ne sais pas à quoi ressemble ma femme, à poil ?

Évidemment, c'est un argument.

Je le laisse en train de se choisir mentalement un thème musical et je rejoins Polnik dans la chambre de la morte.

— J'ai fini, lieutenant, grommelle-t-il. J'ai en effet trouvé la machine à écrire sur le bureau, là. Rien trouvé d'autre.

— Pas de lettres ? je demande. Pas de journal intime, pas de photo dédiée d'une célèbre vedette de film, pas de disques de rock and roll ?

— Rien de rien, répond-il platement. Tout ce qu'elle avait, cette souris, c'était des frusques et une machine à écrire.

— C'est tout ce qu'il faut à une secrétaire, je suppose. Et celles qui réussissent vraiment, ce sont celles qui n'ont besoin que d'une machine à écrire.

CHAPITRE IV

A mon retour, je trouve un divan froid et vide. Jackie a renoncé à m'attendre. Je ne peux pas lui en vouloir et j'espère qu'elle est dans les mêmes dispositions à mon égard. Je me couche et m'endors ; et je me réveille vers neuf heures en pleine forme, avec l'impression d'avoir perdu ma nuit.

Lavers doit m'attendre au bureau, mais il fait un temps superbe, le soleil brille et tout à l'avenant ; je ne vois pas pourquoi, si tôt le matin, je ficherais ma journée en l'air. Je m'embarque donc dans l'Austin. Direction : le Starlight Hotel.

Le réceptionniste me reconnaît et prend aussitôt l'air déjeté.

— Encore du grabuge, lieutenant ? demande-t-il d'un air sinistre.

— Une simple formalité, je réponds. Le syndicat des Call Girls a déposé plainte en affirmant que vous préleviez trois fois le pourcentage habituel sous prétexte du monopole de fait exercé par votre hôtel sur leurs activités. On parle même d'invoquer la loi anti-trust.

— Très amusant, lieutenant, dit-il avec lassitude. Vous voulez voir un de nos clients ?

— Un nommé Harkness, Don Harkness, j'acquiesce.

Il consulte son registre.

— 702, dit-il. Dois-je vous annoncer ?

— Pour qu'il ait le temps de sauter par la fenêtre ? je réplique d'un air horrifié.

— Si ça ne vous fait rien, lieutenant, dit-il avec froideur, j'aimerais que vous montiez tout de suite. Vous faites peur aux clients en restant ici dans le hall. Les gens vous voient avant d'arriver au bureau. (Un léger frisson le secoue.) Cette cravate !

— Peinte à la main par Picasso soi-même ! dis-je. Et vous ne trouverez nulle part la même à moins d'un demi-dollar.

Je gagne les ascenseurs et un cercueil gris-bleu me hisse au septième étage. La chambre d'Harkness est au bout du couloir et je frappe doucement à sa porte quatre bonnes fois avant qu'elle ne s'ouvre.

Un gars en pyjama et robe de chambre de soie noire me considère avec curiosité. Grand, gras, il a un visage poupin, le crâne chauve, des sourcils noirs en broussailles et des yeux gris alertes.

— M. Harkness ? je demande.

— Mais oui, répond-il d'une voix sonore.

— Je suis le lieutenant Wheeler, du bureau du shérif. J'aimerais vous poser quelques questions.

— Entrez donc, dit-il. Je suis encore en train de déjeuner.

Je le suis dans la chambre et il s'assoit à une table devant un substantiel petit déjeuner.

— Un peu de café, lieutenant ?

— Merci, oui, dis-je et je m'installe dans un fauteuil en face de lui.

Il emplit une tasse et me la tend.

— De quoi s'agit-il ?

— D'un meurtre. Saviez-vous que la secrétaire de Judy Manners a été assassinée la nuit dernière ?

— Oui, acquiesce-t-il. Je l'ai en effet appris.

Il mâche avec appétit un toast bien doré.

— Les journaux en parlent ? je demande avec intérêt.

Il secoue la tête.

— Pas celui que j'ai lu, en tout cas. C'est Rudi Ravell qui m'a téléphoné vers deux heures du matin pour me l'annoncer.

Je bois une gorgée de café et réfléchis un instant.

Harkness sourit.

— Je sais à quoi vous pensez, lieutenant. Bien sûr, il m'a dit que vous viendriez vérifier auprès de moi s'il était venu ici hier soir. Il est venu en effet, il est arrivé vers neuf heures et parti à dix heures et demie, à dix minutes près. C'est bien ce que vous vouliez savoir ?

— Non. Ce qui m'intéresse, c'est le temps qu'il n'a pas passé avec vous. Ravell est un de vos amis ?

Il tartine généreusement de beurre un autre toast et recouvre le beurre d'une épaisse couche de confiture.

— Nous sommes en relations d'affaires, dit-il brièvement. (Ses dents blanches et régulières entament le toast avec une précision cannibalesque.) Rudi est à l'origine de cette vieille histoire que vous devez connaître, poursuit-il entre deux claquements de mandibules. Vous savez bien... le coup de foudre. Rudi s'est regardé dans une glace et pan ! il a eu le coup de foudre.

— Vous travaillez dans le cinéma, monsieur Harkness ?

Il sourit.

— Je suis producteur. Et mon prochain film sera un bijou, avec à la fois Ravell et Manners comme vedettes.

— Connaissiez-vous Barbara Arnold, la jeune fille qui a été assassinée ?

— Je l'ai vue une ou deux fois à la maison de Paradise Beach. C'était une petite qui m'a paru gentille, discrète. Je ne peux pas dire que je la connaissais bien.

— Vous ne voyez pas pourquoi quelqu'un aurait voulu la tuer ?

— Non, monsieur. (Il soulève la cafetière.) Je vous ressers, lieutenant ?

— Non, merci.

Il emplit à nouveau sa tasse de café auquel il ajoute trois bonnes cuillerées de crème fouettée.

— Ils ont dû passer une sorte d'accord avec votre bureau, dit-il. Les journaux n'en parlent pas.

— Peut-être. Je ne suis pas au courant.

— J'espère que vous allez trouver rapidement la solution, lieutenant. Ce genre de publicité peut être excellente, mais elle peut aussi vous torpiller si on ne fait pas attention.

— Certains bons esprits estiment que la jeune fille pourrait avoir été prise pour Judy Manners.

Harkness se redresse sur sa chaise.

— Judy ! Qui diable voudrait la tuer ?

Je voudrais bien que quelqu'un se décide enfin à me fournir une réponse originale à cette question.

— Vous n'avez aucun candidat ? je lui demande.

— Certes pas ! (Il secoue la tête avec vigueur.) Je trouve cela tout à fait inimaginable ! Judy est vraiment une fille merveilleuse.

— Avec un merveilleux tour de poitrine, ce qui ne gêne rien.

Il a un sourire appréciateur.

— Il faut dire qu'elle est bien balancée. Mais elle a mieux que ça, lieutenant. Ça n'est pas une de ces blondes idiotes qui se contentent d'exploiter les dons généreux de la nature. Elle a du talent et elle est intelligente. Cette fille sait jouer la comédie !

— Son mari aussi, dis-je. Il n'arrête jamais.

— Rudi est un cas, dit-il. C'est le prototype du cabot plus vrai que nature. Mais, ce qui compte, c'est qu'il n'a pas son pareil pour remplir les salles.

— Et en plus, dis-je d'un ton négligent, il exerce sur les femmes un charme fatal. C'est du moins ce que j'ai cru comprendre.

— Vous avez fort bien compris, acquiesce Harkness. Mais ne parlez pas de ça devant Judy. Cette fille a un caractère tellement exclusif ! Que Rudi se contente de regarder une autre souris quand ils sortent ensemble, et elle lui fracasse une chaise sur le crâne. Ce gars-là doit se montrer discret, sinon il est foutu.

— Et jusqu'où allait sa discrétion avec la secrétaire ? je demande.

Harkness secoue la tête avec fermeté.

— Là, je crois que vous faites fausse route, lieutenant. Même Rudi ne serait pas con à ce point. (Il contemple, les sourcils froncés, les reliefs du petit déjeuner qui jonchent la table devant lui.) Vous m'excusez un instant ? J'ai encore faim.

Il se lève, va décrocher le téléphone et appelle l'office.

Moi, qui le matin me contente de deux tasses de café noir, j'essaie de ne pas écouter pendant qu'il commande des crêpes et du sirop d'érable, un supplément de café et de crème fouettée.

La porte de la chambre s'ouvre soudain et entre un grand type anguleux. Je me demande s'il est venu passer une audition afin d'obtenir la vedette dans un film d'horreur. Le gars est un véritable cadavre ambulante, avec des yeux creux profondément enfoncés dans les orbites et des poils gris et touffus qui lui sortent des oreilles. Cette vision ajoutée à celle de Harkness engloutissant son petit déjeuner manque me chavirer l'estomac. J'allume précipitamment une cigarette pour faire diversion.

Harkness, qui a fini de téléphoner, salue le nouveau venu d'un signe de tête.

— Bonjour, Ben, dit-il. Je te présente le lieutenant Wheeler, du bureau du shérif. Lieutenant, voici mon associé, Ben Luther.

— Un flic, commente Luther d'une voix qui évoque un sifflet d'usine détraqué. Qu'est-ce qui se passe, bon Dieu ?

— Allons, allons, du calme, Ben ! enchaîne vivement Harkness. Il s'est passé une chose horrible la nuit dernière. La secrétaire des Ravell a été assassinée, dans leur maison de Paradise Beach.

— En quoi est-ce que ça te regarde ? demande froidement Luther.

— En rien, répond Harkness. Le lieutenant procède à une petite vérification, sans plus. Rudi a passé un moment ici, hier soir.

— Vous croyez que Ravell a fait le coup ? me demande Luther en me gratifiant d'un regard venimeux.

— En quoi est-ce que ça vous regarde ? je lui réponds d'un ton tout aussi hargneux.

— En ceci que j'ai du fric investi dans ce nouveau film de Don. Beaucoup de fric ! Je ne veux pas que Ravell soit compromis dans une salade de ce genre, vous m'entendez ?

Je jette à Harkness un coup d'œil plein de reproche.

— Vous auriez dû me prévenir que M. Luther est le nouveau président, dis-je. Je me serais levé quand il est entré.

— Ne faites pas attention à Ben, répond Harkness avec un petit sourire gêné. Il s'énerve facilement.

— Je m'énerve ? grince Luther. Naturellement, je m'énerve ! Il y a de quoi, non ? Toi, tu t'en fous, c'est mon pognon que tu dépenses, pas le tien !

— Écoute, Ben, réplique Harkness d'un ton conciliant. Ne te mets pas dans cet état-là ! Je te dis qu'il s'agit d'une simple petite vérification.

— Tu m'avais dit que Ravell ne cavalait plus après les gonzesses ! rugit Luther. Tu m'en avais donné ta parole ! Connaissant sa réputation, j'aurais dû me douter du contraire. Qui a assassiné cette fille ? Un de ses petits amis ?

— Ben ! (Harkness se donne tant de mal pour conserver son sourire amical qu'il manque s'en étrangler.) Cesse donc de déblatérer à propos d'une histoire dont tu ne sais strictement rien !

— Ravell frayait avec sa secrétaire ? je demande à Luther.

— Pour quelle autre raison se serait-elle fait buter ? aboie-t-il. Il était tout le temps en train de fricoter avec une souris quelconque. On pourrait croire qu'il se serait contenté de sa femme ; quarante millions de mecs s'en contenteraient, eux. Mais non, pas Ravell... Une réputation de Superman, faut la mériter !

— Ben, reprend Harkness d'un ton circonspect, tu ne pourrais pas fermer un peu ta grande gueule avant que, par ta faute, Ravell se retrouve dans la chambre à gaz ?

Luther le considère un moment d'un œil furibond, puis se calme un peu.

— Ah ! éructe-t-il, ce gars-là me fait mal au cœur !

Un coup discret retentit à la porte et un garçon entre avec les crêpes demandées. Harkness signe l'addition et le garçon ressort.

— Vous connaissiez un peu la fille ? je demande à Luther.

— Barbara ? (Il opine du bonnet.) Bien sûr, je la connaissais. Une gentille môme. C'est ça qui me met dans une telle rogne ; elle n'aurait probablement pas été tuée si Ravell lui avait fichu la paix.

— Il lui tournait autour ?

— Ecoute-toi bien, intervient Harkness d'un ton chagrin. C'est tout ce que je te demande. Écoute bien les mots qui vont sortir de ta propre bouche !

Luther le considère avec un étonnement ulcéré tandis qu'Harkness inonde ses crêpes de sirop. Puis il se tourne vers moi, ses yeux sombres flamboyants au fond de leurs orbites.

— Nous étions allés à leur maison de Paradise Beach pour discuter du film, dit-il. C'est à ce moment-là que j'ai fait la connaissance de Barbara. C'était une fille extrêmement capable. Ça me rend enragé de penser qu'elle a été tuée par un cinglé quelconque ! Je ne vois personnellement qu'une seule raison pour que quelqu'un ait voulu tuer une petite aussi gentille : la jalousie ! Ravell n'a pas pu s'empêcher de lui tourner autour. Ce qui a poussé quelqu'un au meurtre.

— Cette théorie est intéressante, monsieur Luther, dis-je poliment. Et avez-vous des candidats pour tenir le rôle de ce quelqu'un ?

Il secoue la tête avec regret.

— Non, je ne vois pas, mais d'après moi, il suffit de trouver son petit ami pour tenir l'assassin.

— Eh bien, merci quand même, dis-je.

— Tu veux du café, Ben ? marmonne Harkness, la bouche pleine de crêpe au sirop. Maintenant que tu as envoyé Rudi à la chambre à gaz, autant prendre la vie du bon côté.

— Du café ! crache Luther. J'ai plutôt envie d'aller voir Ravell pour lui foutre mon poing sur la gueule !

— Et lui esquinter le profil ! glapit Harkness affolé. Tu es dingue, non ?

Je le regarde rajouter machinalement de la crème fouettée dans son café et mon estomac m'avertit qu'il est temps de partir. Je me lève précipitamment et Luther me gratifie d'un de ses plus sales regards.

— Usez donc d'un peu de persuasion avec Ravell, me dit-il sur un ton d'encouragement, et vous aurez le fin mot de l'affaire, lieutenant.

— Ben ! hurle Harkness, au désespoir.

— Bon, bon, bougonne Luther, lieutenant ! je compte sur votre courtoisie pour manier la matraque de façon que, au moins sous certains angles, nous puissions encore photographier Ravell.

La Cour des Rêves doit être un endroit fort plaisant à habiter, à condition de pouvoir payer deux cents dollars par mois de loyer. Bâtie en retrait de la route, à cent mètres environ, c'est une construction moderne à deux étages en forme de fer à cheval entourant une vaste

piscine. Derrière la maison se trouvent deux courts de tennis et un parc aux pelouses vertes comme un billard, sillonnées de petites allées de gravier qui serpentent entre les arbres plantés avec une rigueur toute géométrique. Au centre mathématique, entre les deux extrémités du fer à cheval, se dresse une espèce de tonnelle qui dégage autant de charme et de pittoresque qu'une station d'autobus.

J'entre sans frapper dans un bureau dont la porte s'orne d'une plaque sur laquelle on lit en caractères nets « Gérant ». Un petit gars, affublé d'énormes lunettes à monture d'écaille, se détourne brusquement de la fenêtre, lâchant du même coup une paire de jumelles.

— Oh ! (Il cligne des yeux avec nervosité.) Excusez-moi... vous m'avez fait peur.

— Je produis toujours cet effet-là, dis-je. Je cherche une Miss Clovis, Camille Clovis.

— Oui, oui, bien sûr ! dit-il précipitamment. Une charmante jeune fille, charmante ! Elle occupe l'appartement 5 A, à peu près au centre de la cour, monsieur.

— Merci.

— Mais je vous en prie, je vous en prie...

Visiblement il lutte avec sa conscience, comme le ferait un évangéliste.

— Je crois, dit-il enfin, que vous trouverez Miss Clovis à la piscine. Oui, oui, j'en suis même sûr !

— Merci, je répète.

— A votre service, monsieur, à votre service... Vous la... euh... vous la connaissez ?

— Pas encore, je réponds.

— C'est la brune. (Il rougit.) Celle en bikini.

— Merci encore, lui dis-je. Je suis sûr que je la trouverai sans difficulté. Il me suffira de me rappeler dans quel axe étaient orientées vos jumelles.

Je sors du bureau et me dirige vers la piscine. Une blonde genre bibendum affublée d'un maillot de bain cramoisi et de lunettes de soleil garnies de strass patauge dans le petit bain. Elle se déplace avec circonspection pour ne pas éclabousser la cigarette allumée fichée dans son fume-cigarette couleur jade. C'est toujours agréable de voir une fille prendre de l'exercice.

Il y a un gars aux cheveux coupés en brosse, genre jeune patron, étalé sur le dos, les mains amoureusement croisées sur sa brioche. Il ronfle doucement, la bouche ouverte. Sa peau a déjà acquis une belle

couleur betterave cuite. Si on lui cassait un œuf cru sur la poitrine, il serait à point en moins de trente secondes.

La brune est étendue à plat ventre, la tête nichée au creux de ses bras repliés. Tout ce qu'on voit de son anatomie, c'est-à-dire à peu près la totalité, est bronzé d'un beau brun chaud, olivâtre. Ses longues jambes s'affinent, des belles cuisses fermes et épanouies aux chevilles gracieuses et aux pieds délicats. La culotte du bikini est en coton imprimé, noir, orange et gris argent. Ce vêtement remplit bien mal son office – c'est, comme je le constate avec ravissement, une concession symbolique. Le soutien-gorge est dénoué dans le dos, pour éviter la formation d'une marque blanche qui déparerait un bronzage si uniforme.

Les longs cheveux noirs qui lui effleurent les épaules brillent d'un éclat sain. Je demeure un bon moment immobile, à admirer le spectacle.

— Allez-vous-en, sale petit bonhomme, déclare soudain une voix assourdie. J'ai vu briller vos jumelles à votre fenêtre, il y a deux minutes. Si vous ne filez pas, j'appelle les flics et je leur dirai que vous avez essayé de me violer pendant que je regardais de l'autre côté !

— Vous savez bien que c'est impossible, je réplique d'un ton lugubre. Chaque fois que j'approche de vous, mes lunettes se couvrent de buée et je ne vois plus rien !

Son dos se raidit.

— Qu'est-il arrivé à votre voix ? Elle est devenue virile, tout d'un coup.

— J'ai bouffé une boîte de ces fameuses pilules, dis-je fièrement. Tout une boîte à la fois. Et maintenant, je me sens... pouh !

— Je ne sais pas qui vous êtes, fait-elle d'un ton accusateur, mais en tout cas vous n'êtes pas cette petite vermine de gérant. Quand il a réussi à prononcer trois mots, il halète.

— Exact, j'acquiesce. Je suis le flic que vous alliez appeler si j'avais été le gérant et avais refusé de m'éloigner.

Ses mains tâtonnent à ses côtés et trouvent finalement les deux bouts du cordon de son soutien-gorge.

— Attachez-moi ça, dit-elle sèchement.

— Avec plaisir, dis-je en toute sincérité, et, prenant les deux morceaux de ruban, je serre, un peu trop fort peut-être.

Elle pousse un bref glapissement.

— Vous essayez de m'étouffer ou quoi ? demande-t-elle d'une voix rauque.

Je relâche un peu la pression, puis noue étroitement les deux

bandelettes de tissu.

— Maintenant vous voilà décente, je déclare.

— Si vous le pensez vraiment, alors je vais fiche en l'air ce bikini et acheter quelque chose de plus approprié, dit-elle.

Elle roule sur le dos et me regarde calmement. Je la regarde, moi aussi, mais beaucoup moins calmement. Le soutien-gorge, tout comme la culotte, n'est qu'une concession symbolique. Les seins sont petits et pointent avec toute l'arrogance d'une jeunesse qui estime qu'un soutien artificiel n'est nécessaire qu'à partir d'un âge très avancé, vers trente-cinq ans par exemple.

— Si vous portiez des lunettes, je parie bien qu'elles seraient déjà embuées, dit-elle d'un ton triomphant.

— Vous devriez peut-être appeler un flic, dis-je, un autre flic. Mon sens du devoir faiblit à toute allure.

Elle hausse les sourcils, ce qui souligne encore la lueur perverse qui brille dans ses yeux marron veloutés. Elle a un petit nez délicatement retroussé, dans le même style que son buste, et ses lèvres sont juste un peu trop charnues, généreuses, sensuelles, avec une pointe de cruauté en même temps. Pendant un moment, je me demande si c'est à cause du soleil que je vois les choses comme ça.

Elle se lève d'un geste souple et, les mains sur les hanches, m'examine avec insolence.

— Vous n'êtes pas vraiment flic ? demande-t-elle d'une voix légèrement sarcastique.

— Je suis le type même du poulet. Lieutenant Wheeler, du bureau du shérif, et vous êtes Camille Clovis – je ne crois pas un instant que ce soit votre vrai nom ; ça doit plutôt être Shirley Frankfurter, et je parie que, chez vous, la famille vous appelle Shirl.

— Qu'est-ce que vous voulez – à part ce que vous n'aurez pas ? ronronne-t-elle.

— Vous poser quelques questions. Sur vous et un gars exceptionnellement content de lui, un dénommé Rudi Ravell.

— Rudi ? (Son regard devient sérieux un instant.)

Il ne lui est rien arrivé ?

— Pas encore, je reconnais à regret. C'est arrivé à sa secrétaire la nuit dernière.

— Est-ce que vous essayez de me dire que Rudi m'a été infidèle... avec sa secrétaire ? me demande-t-elle d'un ton horrifié.

— Ça, je n'en sais rien, je réponds. Mais elle a été assassinée la nuit dernière.

— Oh ! (Le soulagement se peint sur ses traits.) J'ai cru un instant que c'était grave !

CHAPITRE V

Son appartement, comme tous ceux de la Cour, je suppose, est conçu uniquement en fonction d'une vie californienne ; une fois l'hiver venu, vous retournez d'où vous venez et savourez le confort du chauffage central. Il y a là un living-room qui ouvre sur un balcon, une chambre à coucher, une cuisine et une salle de bains. Les parquets sont en bois brut et des tapis de chanvre tressé tiennent lieu de moquette. Les meubles sont du fin Primitif 1955 et je parierais bien que les tasses à café n'ont pas d'anses et n'en ont jamais eu.

Camille Clovis ouvre une petite cave à liqueur, qui jaillit du mur comme un privé spécialiste des affaires de divorce, et elle commence à nous concocter un rafraîchissement.

— Ma spécialité, dit-elle. Un Baiser du Diable.

— Du scotch avec de la glace et un peu de soda, dis-je précipitamment.

— Vous n'avez pas vécu tant que vous n'avez pas goûté un Baiser du Diable, dit-elle avec assurance. C'est ma petite recette à moi.

— Écoutez, je réplique d'un ton suppliant, je suis un vieil homme qui a tout le respect d'un vieil homme pour la bonne gnôle. Je sais que vous autres petites filles trouvez du dernier chic de préparer vos propres mixtures, mais...

— Vous ne doutez pas une seconde que j'aie un complexe du père, n'est-ce pas ? demande-t-elle d'un air content d'elle. Vous m'imaginez déjà en train de vous dire : « Papa, ce soir, montre-moi... » Eh bien, vous vous fourrez le doigt dans l'œil, lieutenant ! Je donnerais plutôt dans le genre collégien, en ce moment. J'adore leurs tifs coupés en brosse, leurs muscles durs, nouveaux, la façon dont ils poussent des grognements au lieu d'utiliser des mots !

— Bien sûr, dis-je. Il paraît que Rudi quitte le lycée cette année et il espère se faire engager dans l'équipe de rugby de l'Université. Pour peu que l'équipe soit féminine, il fera sûrement un tas de touches !

Elle retrousse un instant les lèvres sur ses dents blanches et régulières, puis est prise d'un gloussement irrésistible.

— D'accord, bredouille-t-elle, vous avez gagné. Du scotch avec de la glace et un peu de soda.

Elle me tend mon verre et je m'assois sur un divan de forme indéterminée. Camille s'assied à côté de moi. Un liquide de couleur hideuse bouillonne dans son verre.

— C'est ça, le Baiser du Diable ? je demande avec stupeur.

— Mais oui, répond-elle fièrement. Vodka, rhum blanc et lait.

— Du lait !

— Oui, bien sûr, à cause des vitamines.

Je bois rapidement une gorgée de scotch, puis je la contemple à nouveau. Ses grands yeux veloutés, pleins d'une savante naïveté, soutiennent mon regard.

— Alors, dit-elle enfin, au sujet de Rudi... ?

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Hier soir.

— Vous vous rappelez à quelle heure il est arrivé ici ?

— Vers onze heures. Pourquoi ?

— Quand est-il parti ?

— Vers minuit et demi. Pourquoi ?

— Vous êtes bien sûre des heures ?

— Assez sûre, répond-elle tranquillement.

— Rudi vous a téléphoné pour être bien sûr que vous étiez sûre ?

— Qu'est-ce qui peut bien vous donner cette idée, lieutenant ? demande-t-elle avec innocence.

— Ça fait neuf ans que je suis flic. J'ai perdu toutes mes illusions.

— Vous croyez que Rudi l'a tuée ? (Elle secoue la tête avec vigueur.) Pourquoi irait-il tuer une secrétaire ? S'il s'agissait vraiment de quelque chose de grave comme la mauvaise haleine ou les pellicules, il pouvait toujours la mettre à la porte, non ?

— C'est bien évident, dis-je. Vous vous êtes bien amusée à Paris ?

— Paris, en France ?

— C'est peut-être à Paris dans le Kentucky, que vous avez rencontré Rudi ? je demande patiemment. Ou à Paris dans l'Illinois ?

— Paris était agréable – tant que Rudi s'y trouvait. Après ça, ce n'était plus qu'une ville comme les autres, et avec une plomberie au-dessous de tout.

— Vous en pincez vraiment pour Rudi, hein ? C'est le grand amour ?

— Il éveille en moi un instinct maternel, dit-elle avec un sourire extra-conjugal. Ce n'est qu'un grand gosse poussé trop vite, vous savez.

— Comme Al Capone, quoi.

Elle se lève du divan, bâille et étire avec volupté les bras au-dessus de sa tête. La culotte du bikini et les lois de la gravité luttent féroce­ment pendant un bref instant. Match nul, finalement.

— Vous aussi, vous é­veillez toutes sortes d'instincts en moi, lieutenant, dit-elle. Je sens autour de vous comme une odeur de terroir.

— Je descends d'une longue lignée de paysans.

— Je vous crois sur parole.

Elle se détourne d'un mouvement languide, ce qui me permet d'examiner de près ses arrières.

— Défaites-moi donc ce nœud de boy-scout, hé, Plouk ! dit-elle. Je vais prendre une douche.

— Mince, alors ! dis-je en obtempérant. Je ne pensais pas sentir à ce point le terroir.

Elle laisse tomber le soutien-gorge sur le divan à côté de moi, puis d'un geste vif, se débarrasse de la culotte du bikini.

— Servez-vous à boire pendant que je ne suis pas là, lieutenant, dit-elle en se tournant tranquillement vers moi. Lieutenant Plouk, c'est bien ça ?

— Al, dis-je. Al Plouk. Et vous, Shirl, vous me permettez de vous appeler Shirl ?

— Je m'appelle vraiment Camille, réplique-t-elle, presque agressive.

— Alors je vous crois. La vérité aussi est toute nue, après tout...

D'un pas léger, elle se dirige vers la salle de bains, son ferme popotin ondulant avec grâce. Une fois la porte refermée sur elle, je me lève pour me verser un autre verre. On ne peut pas dire que mes questions provoquent des réponses bien éblouissantes, mais après tout, on ne peut pas tout savoir, comme disait une des siamoises au mari de sa sœur.

Je déguste mon scotch tout en songeant que c'est toujours dans des moments comme ceux-là que je procède à mon autocritique. Ça arrive chaque fois que les instincts les plus vils se déchaînent en moi... j'oublie alors totalement que je suis flic. « Ce qu'il y a de grave dans ton cas, me dis-je sévèrement, c'est que tu ne sacrifies pas tout à ton devoir. »

Je me rappelle Bill Brady, un gars avec qui j'ai travaillé à la Criminelle il y a environ trois ans. Bill avait cette haute conception du devoir – une nuit, il est entré dans un entrepôt, sachant pertinemment que les trois frères Mancini se trouvaient à l'intérieur, que l'un d'eux

avait un lance-flammes de l'armée, volé une semaine auparavant, et qu'il n'hésiterait pas à s'en servir.

Bill est donc retourné à la voiture de patrouille pour réclamer des renforts par radio, comme l'aurait fait n'importe quel flic normalement constitué. Mais ensuite, au lieu d'attendre l'arrivée des renforts, comme l'aurait fait n'importe quel flic normalement constitué, il est entré dans l'entrepôt, son 38 au poing et a hurlé aux frères Mancini de s'avancer, les mains en l'air.

On lui a fait des funérailles superbes, et sur sa tombe on a gravé : « Victime de sa haute conception du devoir. » Aussi, chaque fois que je songe à être un flic zélé, je pense à Bill Brady, et aussitôt je me sens mieux. Il y a des limites que même un flic ne doit pas franchir. Dans l'exercice de ses fonctions, s'entend.

Je liquide mon verre et m'en verse un autre pour ne pas me sentir trop seul. Le bruit de la douche s'arrête bientôt et une demi-minute plus tard, Camille réapparaît. Ruisselante, elle laisse des traînées humides sur le parquet de bois brut. Elle lance une sortie de bain dans ma direction, et je l'attrape d'un geste maladroit.

— Essayez-moi, Al, dit-elle. Vous supportez bien la chaleur apparemment ?

— Hein ? je bafouille.

— Vous êtes encore habillé, non ? précise-t-elle, impatientée.

Elle se pétrifie un moment, et une horreur croissante se lit dans son regard.

— Vous n'êtes pas impuissant, au moins ? demande-t-elle d'un ton soupçonneux. Vous n'êtes pas le genre à vous exciter avec une paire de jumelles, de la poésie ou un truc comme ça ?

— La belle dame sans merci ? je fais.

— Vous vous retrouverez « seul et tristement abandonné », cite-t-elle. Vous plaisantez, hein, Al ?

— Je plaisantais, dis-je. Rudi vous a parlé des messages ?

— Quels messages ? demande-t-elle avec irritation. Et qu'est-ce que Rudi vient faire là-dedans ? C'est vous qui tenez les franges de la serviette, non ?

Elle avance sur moi d'un pas décidé.

— Ou est-ce que ça vous est égal que je mouille votre complet ?

Prenant donc les précautions qui s'imposent pour que mes vêtements ne soient pas trempés, je les enlève. Puis j'enveloppe la belle Camille dans la sortie de bain et la repousse doucement sur le divan. En basculant en arrière, elle noue étroitement ses bras autour de mon cou et m'entraîne dans sa chute. En deux temps trois

mouvements, la voilà sèche comme l'Arizona.

— Al ! murmure-t-elle joyeusement deux secondes plus tard, en s'arrêtant un instant de me grignoter les oreilles. Al ! tu es si merveilleux, si naturel, Al, mon petit Plouk...

— Ne m'appelle plus comme ça, Shirl, je chuchote, ou je te mords... comme ça !

— Plouk ! murmure-t-elle avec passion. Plouk, plouk, plouk, plouk, plouk...

J'entre de nouveau sans frapper dans le bureau, mais cette fois, pas de jumelles ; seulement cette lueur furtive dans le regard qu'on tourne vers moi. Une sorte de regard si trouble qu'on a presque l'impression de manipuler de la boue.

— Vous avez trouvé... euh... Miss Clovis ? demande-t-il d'une voix enrouée et ses lunettes se couvrent de buée pendant qu'il parle.

Je m'assois au bord du bureau et allume une cigarette.

— Vous me déplaitez souverainement, lui dis-je en toute sincérité. Vous êtes un vilain petit bonhomme avec un vilain esprit et une vilaine paire de jumelles.

— Comment osez-vous ?

Il se dresse sur ses ergots avec indignation, mais le chevrottement de sa voix gâche tous ses effets.

— Des plaintes ont été déposées, dis-je de ce ton sec et officiel que chaque bleu dans la police doit mettre au point avant qu'on le lance dans le métier.

— Des plaintes ?

Le chevrottement monte d'une octave, franchissant presque le seuil d'audibilité.

— Bureau du shérif, j'ajoute et je le laisse mariner cinq minutes avant de lancer mon insigne sur le bureau. Les voyeurs ne sont que des délinquants mineurs, mais c'est la publicité qui les tue.

— Les voyeurs ?

Sa pomme d'Adam tressaute de façon spasmodique.

— Les journaux en font toujours tout un plat, je poursuis. Ils donnent les noms, des tas de détails. Les femmes ont horreur des voyeurs qui se dissimulent dans les buissons avec des jumelles et attendent des nuits entières qu'une gonzesse se déshabille pour aller au lit.

— Lieutenant ! (Il saisit le lobe de son oreille gauche entre son

pouce et son index droits et le pince cruellement.) Lieutenant, vous avez mal interprété...

— J'ai fort bien interprété, au contraire. Je reconnais un voyeur quand j'en vois un. En plus, il y a les jumelles.

— Je vous en prie ! s'écrie-t-il avec désespoir. Je vous en prie, je ne pensais vraiment pas à mal... mais je me sens si seul et je ne...

— Réservez donc les détails répugnants pour le tribunal, lui dis-je avec impatience. Moi, les voyeurs, ça ne m'intéresse pas.

Le lobe de son oreille est en train de déguster au maximum, mais ça ne suffit plus, d'une main fiévreuse il empoigne une plume sur le bureau et se met à se lacérer sauvagement le dos de l'autre.

Il continue machinalement à se torturer tandis que ses yeux se gonflent de larmes.

— Lieutenant, dit-il d'une voix tremblante, ne pourriez-vous réviser votre jugement ? Je veux dire, reconsidérer la question, c'est ça, reconsidérer la question. Je serais heureux de vous... de vous...

Au dernier moment, il se dégonfle et après avoir émis quelques gargouillis, se tait définitivement.

— Est-ce que vous essayez de m'acheter ? je demande lentement.

Une soudaine paralysie agitante lui secoue la tête.

— Non, non, non, non, lieutenant !

— Un voyeur, dis-je d'un ton pensif, comme si je réfléchissais à la chose. Ça ne présente guère d'intérêt pour moi en ce moment ; c'est plutôt un truc pour garde-champêtre... Peut-être que...

La plume s'immobilise au-dessus de la main maculée d'encre et de sang.

— Peut-être... peut-être que quoi... ? répète-t-il péniblement en écho.

— Nous pourrions conclure un marché, dis-je. Vous me rendez un service, et j'oublie votre conduite.

— Oui, oui ! (Sa tête s'agite de haut en bas, mue par des fils invisibles.) Tout ce que vous voudrez... tout ce que vous voudrez !

— La même Clovis ! dis-je. Vous la reluquez depuis le jour même où elle est entrée dans ce bureau.

— Non, halète-t-il. Non, ce n'est pas vrai...

— Bouclez-la ! dis-je froidement. Encore un mensonge comme celui-là et mon offre ne tient plus ! Vous l'espionnez sans arrêt et je veux savoir ce que vous savez. (Il ouvre la bouche à nouveau.) La ferme ! je répète. Contentez-vous de répondre honnêtement à mes questions et le marché tient. Au premier mensonge, c'est foutu. Vous

avez compris ?

— Oui, monsieur, répond-il précipitamment. Je comprends parfaitement... parfaitement.

— Depuis quand est-elle ici ?

— Neuf semaines, lieutenant. J'ai la date précise dans mon registre, si vous...

— Pas la peine, je coupe. Qui paye son appartement ?

— Son appartement ?

— Si vous faites le mariole avec moi, je vous décervelle avec vos propres jumelles ! Qui paye ?

— Mais... Miss Clovis.

— Avec quoi ?

Un tic lui déforme le visage.

— De l'argent, lieutenant. Avec quoi d'autre ?

— En liquide ou par chèque ?

— Cash, elle paye toujours cash. Le premier du mois régulièrement, et d'avance, naturellement. Oui, d'avance.

— Que fait-elle de son temps ? Elle a un boulot ?

— Non, pas de boulot. Elle reste presque tout le temps ici, près de la piscine, à se rôtir au soleil. (A cette évocation, une lueur humide brille un instant dans ses yeux.) Elle sort le soir, quelquefois ; un week-end, elle a été absente du samedi au lundi matin.

— Avec qui sort-elle ? Toujours le même gars ?

— Oui, répond-il, presque avec fermeté. Le même, lieutenant. Je ne connais pas son nom, mais c'est un beau gars. Grand, avec des cheveux noirs et une petite moustache. J'ai toujours eu l'impression que j'avais vu sa tête quelque part, mais je ne pourrais pas vous dire où.

— C'est avec lui qu'elle est partie, le week-end en question ?

— Oui, monsieur, le même. II... euh... il lui rend visite la nuit. Enfin, certaines nuits.

— Vous n'attrapez jamais de crampes dans ces buissons ?

Il grimace et se met à contempler avec application le sommet de son crâne.

— Je ne peux rien vous dire d'autre, lieutenant ? demande-t-il humblement.

— Et la nuit dernière ? je réplique. Il est venu ?

— Oui, j'ai vu sa voiture, une voiture de sport, entrer vers dix heures et demie.

— A quelle heure est-il parti ?

— Après onze heures, lieutenant. Je ne peux vous dire la minute exacte, mais en tout cas avant onze heures et demie. Je le sais, parce que Miss Clovis était au l...

— Bien, dis-je. Elle n'a jamais d'autre visiteur ?

Il déglutit brusquement et ferme les yeux.

— Bien, dis-je. Elle n'a jamais d'autre visiteur ?

— Non, dit-il, visiblement plein de regrets.

— Dommage. Vous ne voyez rien d'autre à me dire sur Miss Clovis ?

— Rien que vous ne sachiez déjà, lieutenant.

Il me considère avec circonspection, les yeux clignotants.

— Bon, dis-je.

— Vous tiendrez votre parole ? demande-t-il anxieusement. Votre... oui, votre parole, lieutenant ?

— Oui, je réponds. Mais si jamais nous recevons d'autres plaintes...

— Pas de danger ! dit-il vivement. Jamais plus, jamais !

— Le bon truc, c'est de mener une vie active, il paraît. Ce qu'il vous faut, c'est de l'exercice. Vous pourriez vous tricoter une couverture, par exemple.

Pendant un moment, un désespoir sans borne se lit au fond de ses yeux et je me demande ce que ça peut bien être de n'avoir à soi aucun monde où vivre, rien qu'un monde imaginaire auquel seules une paire de jumelles ou une fenêtre allumée qui vous donne un bref aperçu du monde des autres donnent un peu de réalité. Il y a peut-être là matière à étayer ses propres rêves, à se créer un monde artificiel où l'on possède une superbe créature, une voiture de sport, un groupe d'amis admiratifs...

— Vous ne connaissez donc *personne* ? je lui demande.

— Je ne connais que moi, lieutenant, chuchote-t-il, et c'est une torture plus atroce que toutes celles que vous pourriez inventer pour moi.

CHAPITRE VI

Il est une heure et demie de l'après-midi quand je range l'Austin devant le bureau du shérif. Déjeuner me paraît une excellente idée, et une demi-heure supplémentaire ne peut guère rendre le shérif plus furieux contre moi qu'il ne doit déjà l'être. Un détour m'amène donc au drugstore du coin et je m'envoie un sandwich édifié suivant mes propres spécifications, et un café.

La gloire du Sud est assise derrière son bureau et contemple avec une fervente admiration une photo dédicacée de Tab Hunter.

— Salut, Annabelle, ma beauté, je lui lance d'une voix traînante. Comment se porte aujourd'hui l'égérie du shérif ?

Annabelle Jackson ne quitte pas la photo des yeux.

— Je vous en prie, Al, ne me demandez pas de vous regarder, dit-elle d'un ton absent. Le choc serait trop brutal...

— Qu'est-ce qu'il a que je n'ai pas ? je demande, vexé.

— Posez la question dans l'autre sens, déclare-t-elle gracieusement, et la réponse sera un durcissement des artères.

— Noblesse oblige ! Toujours votre inimitable courtoisie ! je lui dis. Tenez, je vous vois d'ici – tout de blanc vêtue, une énorme capeline à la main, souriante tandis que derrière vous les feuilles des magnolias jaunissent et que se meurent les fleurs...

Elle ne m'a même pas entendu ; elle est toujours enfouie dans un monde secret avec le gars Hunter. Je commence à m'inquiéter pour lui, du coup. Il a une bonne bouille, franche et ouverte, et je me demande s'il connaît suffisamment la vie pour être confronté aux rêves secrets d'Annabelle Jackson. Comme chacun sait, nos belles du Sud ont un tempérament de feu !

Toujours plongé dans mes réflexions, j'entre dans le bureau du shérif, referme la porte et la contemple un instant, essayant d'imaginer de quel univers Annabelle peut bien rêver. Je fais ça pour le gars Hunter, bien entendu. Personnellement, ça ne m'intéresse pas.

— Soyez donc le bienvenu, Wheeler ! rugit une voix sonore. Faisait bon, à New York ?

— Hein ? je fais en me retournant et en regardant avec stupeur

Lavers qui arbore un sourire crispé.

— Je me suis trompé, dit-il d'un ton appuyé. Essayons encore une fois. Soyez donc le bienvenu, Wheeler ! Comment avez-vous trouvé Miami ?

— Shérif, dis-je en prenant un petit air futé, vous me faites marcher !

— Mais pas du tout ! Je vous envoie enquêter sur un meurtre hier soir à minuit et vous revenez... (il consulte sa montre) exactement quatorze heures et huit minutes plus tard. Vous avez dû aller je ne sais où... A Tijuana, peut-être ?

— J'étais en train d'enquêter, shérif ; je me conformais à vos instructions.

Son visage se marbre de rouge, à croire qu'il va piquer une attaque d'apoplexie.

— Wheeler ! gueule-t-il. Espèce de fumiste, de menteur, de tire-au-flanc, de saboteur, d'imbécile... !

— La cour est pleine ? j'interroge, plein d'espoir.

— Vous avez quelque chose ? me demande-t-il sur le même ton. L'assassin, par exemple, et une preuve formelle pour étayer l'inculpation ?

— Rien de tel, dis-je à regret. Et vous, monsieur, où en êtes-vous ?

— Polnik a quand même eu l'idée d'amener ces lettres ici, grogne-t-il. Elles ont été tapées sur la même machine, celle de Barbara Arnold.

— Il y a des empreintes ? je demande sans grand espoir.

— Celles de Judy Manners... et les vôtres, répondit-il. A part ça, un tas de barbouillages.

— Ce Johnny Kay, le gars dont il est question dans une des lettres... C'était le petit ami de Judy Manners dans le temps. Tué en Corée, d'après elle. Je me disais que nous devrions...

Lavers m'interrompt.

— Elle m'a raconté la même histoire, ce matin. J'ai vérifié auprès de l'armée de l'air. Il a, en effet, été tué. Six témoins oculaires ont vu son avion se désintégrer en plein vol.

— Ça fait un suspect de moins, dis-je.

Lavers allume un cigare et se met à le mâchonner férocement.

— Quand je vous ai fait transférer de la Criminelle à mon bureau, je pensais, figurez-vous, que vous alliez travailler pour moi, Wheeler.

— Mais je travaille, monsieur, je travaille, dis-je avec empressement.

— Alors dites-moi un peu ce que vous avez fait pour moi depuis

hier soir ! aboie-t-il.

Je lui parle donc de Don Harkness, de Ben Luther et de Camille Clovis. Je m'en tiens aux faits essentiels, craignant que l'épisode de la sortie de bain ne l'empêche de se concentrer sur l'affaire, comme il m'en a empêché.

Quand j'en ai terminé, il émet un grognement.

— Bon, alors, vous avez une idée ?

— Pas vraiment, shérif, dois-je admettre. Ces lettres de menaces ont été tapées à la machine dans la maison. Barbara Arnold les a peut-être tapées elle-même. Si c'est le cas, Judy Manners l'a peut-être tuée et a ensuite utilisé les lettres comme alibi.

— Et ces vagues traces de pas dans le sable découvertes par Polnik et qui conduisaient à la piscine ?

— Judy Manners a pu les faire elle-même, dis-je, ou alors elles sont authentiques. Si elles le sont et si les lettres de menaces sont également authentiques, nous devrions sans doute lui accorder notre protection.

— C'est fait, réplique sèchement Lavers. J'ai envoyé Polnik à la maison dès huit heures ce matin. Ravell et Miss Manners ont accepté de l'héberger chez eux pour le moment.

— C'est bien le premier coup de pot de Polnik depuis qu'il a rencontré sa bourgeoise ! dis-je.

— J'ai reçu le rapport d'autopsie de Murphy, poursuit Lavers, sans remarquer l'exceptionnelle chaleur de mes sentiments à l'égard de Polnik. Il n'y a rien dedans que vous ne sachiez déjà, m'a dit Murphy. Le couteau faisait partie d'une série de trois couteaux de cuisine que l'on peut acheter pour trois dollars cinquante dans n'importe quel magasin du pays. Pas d'empreintes, bien entendu.

— Shérif, dis-je d'un ton pressant, pour le moment, c'est comme si nous travaillions dans la publicité ; pas de faits, mais un tas d'impondérables...

— Voilà une remarque fort pertinente, Wheeler, dit-il d'un ton hargneux. Le genre qui vous ferait foutre à la porte d'une agence de publicité en deux temps, trois mouvements.

— J'aimerais faire un petit voyage, dis-je. Je serai de retour tôt demain matin, j'ajoute précipitamment en remarquant son expression.

— Tijuana de nouveau ? gronde-t-il.

— Oakridge, je précise. Le trajet ne me prendra pas plus de trois ou quatre heures. Je rentrerai dans la nuit. Si nous n'enquêtons pas sur les noms mentionnés dans ces lettres, nous ne possédons même pas un point de départ, dans cette affaire.

— Nous pourrions envoyer un télégramme à la police locale pour les charger de l'enquête, dit-il.

— Judy Manners m'a dit qu'Oakridge était un petit bled perdu en bordure du désert. La police locale doit être à l'échelle. Je préférerais y aller moi-même, shérif. Ce serait plus rapide.

Il souffle dans ma direction un nuage de fumée noire et nauséabonde.

— J'ai réussi, jusqu'à présent, dit-il, à cacher le truc aux journaux, mais ce par pure chance et grâce à la collaboration de Rudi Ravell et de Miss Manners. Ma chance ne va pas durer beaucoup plus longtemps, Wheeler. Une fois l'histoire connue, ça va barder. Il faut me trouver l'assassin, et vite.

— Oui, monsieur, je réponds d'un ton lugubre.

— Bon, enchaîne-t-il avec décision. Allez donc à Oakridge, si vous y tenez. Mais si vous n'êtes pas de retour à ce bureau demain matin...

— Je connais la fin de la formule, monsieur, dis-je poliment. Merci.

Je juge superflu de lui préciser que je compte être rentré à Pin City pour minuit. J'ai un rendez-vous pour cette heure-là avec Camille Clovis, et maintenant que Polnik garde la maison de Paradise Beach, je n'aurai pas à m'inquiéter d'une arrivée inopinée de Rudi Ravell à la Cour des Rêves. La justice régnerait-elle, pour une fois, en ce bas monde ?

Je monte dans l'Austin, fais le plein un peu plus loin dans un garage et me mets en route pour Oakridge. Ce qui constitue une sacrée trotte, il faut bien le dire, pour aller jeter un simple coup d'œil sur un cimetière.

Pendant les quinze derniers kilomètres qui me séparent d'Oakridge, je ne vois que la voûte turquoise et lumineuse du ciel au-dessus de ma tête, et la route poussiéreuse qui se déroule devant moi. Je suis maintenant tellement habitué aux rails luisants du chemin de fer qui courent, parallèles à la route, que je ne les vois même plus ; ils font partie du désert, au même titre que les buissons de sauge et les cactus géants.

Un panneau annonce soudain « Oakridge », un autre limite la vitesse à cinquante kilomètres-heure, et me voilà déjà dans la Grand-Rue. Amorçant une courbe brusque à la sortie du désert, les rails étincelants traversent le centre de la ville et en ressortent avec une indifférence pleine de mépris. Sur la courbe sont garés quelques wagons de marchandises délabrés qui n'ont pas l'air d'avoir bougé de là depuis 1935.

Un motel arbore une enseigne au néon pleine d'optimisme :

« Chambres libres ». Au coin de la rue, en face, se trouve un restaurant, suivi d'une rangée de boutiques qui semblent avoir renoncé à faire des affaires. Judy Manners s'est montrée bien généreuse en qualifiant cet endroit de trou perdu. Il est si perdu, en effet, que je m'étonne même de l'avoir trouvé !

J'arrête la voiture derrière le restaurant et en descends. L'air immobile, surchauffé, semble engluier tous les gestes et la sueur ruisselle sur ma poitrine. Depuis deux heures déjà ma chemise en est trempée.

La salle du restaurant est propre et agréable et grâce à la grande fontaine d'eau glacée, il fait sensiblement moins chaud qu'à l'extérieur. Je bois avidement un grand verre d'eau glacée, puis je commande du café et des œufs brouillés. Une fois que j'ai fini de manger et allumé une cigarette, je me dis que je vais peut-être pouvoir affronter à nouveau le monde extérieur. Le visage de la serveuse s'éclaire quand je lui demande où je peux trouver le cimetière.

— Vous prenez à droite juste après le motel et c'est quatre cents mètres plus loin, dit-elle. Vous ne pouvez pas vous tromper ; c'est un endroit ravissant. Le père Coleman passe son temps à s'en occuper ; vous verrez comme c'est joli.

Je remonte dans l'Austin et passe lentement devant le motel, remarquant la fine couche de poussière qui recouvre un petit bassin devant le bureau. Puis je tourne à droite comme indiqué et suis la route sur quatre cents mètres. La serveuse a raison ; le cimetière vous saute presque aux yeux, telle une oasis. Le gazon, impeccablement tondue, est vert émeraude ; on pourrait le croire importé directement du Country Club de Beverley Hills. En descendant de voiture, j'entends le chuintement merveilleusement rafraîchissant des arroseuses rotatives.

Je pousse le petit portail, repeint de frais, et pénètre dans le cimetière. Chaque tombe est entretenue avec le même soin minutieux que le gazon. Au bout de cinq minutes passées à lire des épitaphes, j'arrive à la tombe d'*Elias Fry, né en 1861, mort en 1923, Requiescat in pace.*

A côté se trouve un espace vide. Je le traverse pour m'approcher d'un tombeau en marbre représentant deux ailes d'ange qui étincellent sous l'éclat du soleil. L'épitaphe déclare : *Ici repose le corps de Pearl Coleman, enlevée à notre affection dans sa dix-septième année.* En dessous, et en caractères plus petits : *Le Seigneur nous l'a donnée, le Seigneur nous l'a reprise.* La dernière inscription est gravée en lettres deux fois plus grandes que la ligne précédente et attire l'attention comme une sonnerie de clairon. *La Vengeance m'appartient, a dit le Seigneur !*

Étant donné les circonstances, cette citation me fait l'effet d'un brusque avertissement.

Je recule de deux pas, clignant des yeux pour me protéger de la réverbération du soleil sur le marbre étincelant, et j'allume une cigarette. Je relis l'épithaphe, mais elle me produit le même effet qu'à la première lecture. La dernière ligne constitue une sorte de fausse note criarde.

— On n'aime pas les gens qui fument dans le cimetière, monsieur, déclare une voix lente derrière moi.

Je me retourne. Un vieillard me regarde. Il doit bien avoir soixante-dix ans, mais se tient droit comme un I, et ses yeux bleus, si clairs dans le visage émacié et couleur de terre cuite, me scrutent attentivement. Tête nue, il porte des blue-jeans délavés et une chemise en coton bleue, toute décolorée. De maigres touffes de cheveux blancs collent à son crâne, lui donnant une apparence presque biblique.

— Excusez-moi, dis-je et je jette ma cigarette que j'écrase du pied.

D'un signe de tête, il accepte mes excuses.

— Vous avez des vôtres enterrés ici ?

— Non, je réponds. Mais cet endroit me paraissait si plaisant de la route, que je me suis arrêté un instant.

— C'est moi qui m'en occupe, dit-il d'un ton bref. J'y consacre presque ma vie depuis que ma fille est morte. Ma femme est enterrée dans le coin là-bas, ajoute-t-il en esquissant un geste vague l'index tendu.

— Vous êtes M. Coleman ? dis-je. La serveuse du restaurant m'a dit que vous vous occupiez du cimetière.

— Ça fait bien dix ans que personne m'a appelé « monsieur », grogne-t-il. Le père Coleman, ils m'appellent. Y en a qui croient que je suis un peu dérangé... peut-être que je le suis.

— C'est votre fille, Pearl, qui est enterrée ici ? je demande en indiquant les ailes de marbre.

— C'est ma petite, répond-il. C'est joli, ce marbre, hein ? Je me suis dit que Pearl aimerait ça. Elle a toujours aimé les jolies choses.

— C'est très joli. L'inscription m'intrigue un peu... La dernière ligne ne semble pas très bien aller avec le reste.

— C'est exprès, figurez-vous, dit-il d'une voix obstinée. Ça dit bien ce que ça veut dire, jeune homme. « La vengeance m'appartient » et c'est comme ça que ça sera. Ça fait huit ans que j'attends maintenant, et j'attendrai bien encore huit ans s'il le faut. Mon heure ne sonnera pas avant que le Seigneur m'ait donné ce qui me revient de droit !

— Votre vengeance ? je m'enquiers. Contre qui ?

Son visage se durcit à nouveau.

— C'est pas votre affaire, répond-il avec froideur.

— Non, bien sûr, dis-je, conciliant. Peut-être pourriez-vous m'aider. Je cherche une jeune fille nommée Shane. Sandra Shane.

— La dernière fois que j'ai eu de ses nouvelles, elle travaillait pour Lou Roberts, dit-il avec indifférence. Il tient le bar en ville ; pas bien reluisant, ce bistrot, mais c'est tout ce qu'on a. D'ailleurs, j'ai pas bu une goutte d'alcool depuis que ma Pearl est morte.

— Je vais me renseigner, dis-je. Merci.

— Moi et Pearl vous remercions d'être venu présenter vos respects, dit-il d'une voix rude.

J'hésite un instant.

— Cette place vide, à côté de la tombe de votre fille... elle n'est pas réservée à quelqu'un, n'est-ce pas ?

Il lève légèrement la tête.

— Pourquoi vous demandez ça !

— Par simple curiosité, je réponds. Je me demandais comment on procède ; est-ce qu'on utilise les places libres à mesure qu'on en a besoin ou bien est-ce que les gens peuvent obtenir une sorte de concession ?

— Celle-là est réservée, dit-il lentement. (Les yeux bleu pâle étincellent soudain de fureur.) Réservée pour une créature de Satan lui-même ! La catin peinturlurée au cœur noir comme le péché qui m'a enlevé ma fille avant son heure !

— Judy Manners ? je demande.

— Vous la connaissez ? (Sa voix est maintenant chargée de haine.) Elle vous a envoyé ici, pour rire de moi, se moquer de moi. Dites-lui que son heure va sonner bientôt. La vengeance descendra du Ciel comme un trait de feu !

— Je lui dirai, je réponds avec lassitude.

— Sortez ! (D'un geste dramatique, il indique le portail.) Vous souillez un lieu saint ! Partez avant que la colère divine s'abatte sur vous et...

Mais je suis déjà parti.

Je remonte en voiture, mets le contact et me retourne pour jeter un dernier coup d'œil au cimetière d'Oakridge. Le vieux Coleman demeure immobile, le bras toujours braqué dans ma direction. Le soleil est maintenant bas dans le ciel et l'éclaire par-derrière, le transformant en une silhouette noire, ou plutôt en un personnage sorti tout droit de l'Ancien Testament.

Pendant un moment, je sens des doigts glacés m'étreindre le cœur, puis j'embraye l'Austin, et ce délicat produit du machinisme moderne me ramène sain et sauf dans la Grand-Rue.

Trois minutes plus tard, j'entre dans le bar et dois, sur ce point, me ranger à l'avis du père Coleman. Comme bistrot, c'est pas grand-chose ; c'est même franchement dégueulasse.

Un type rondouillard au sourire bon enfant s'approche en se dandinant pour me servir, tout en s'essuyant les mains sur le plastron de sa chemise trempée de sueur.

— Qu'est-ce que vous buvez ? demande-t-il d'un ton encourageant.

— Un scotch avec de la glace, dis-je. Et un verre de bière à côté, tant pis.

— D'accord. (Il opine du bonnet.) Vous êtes de passage ou vous êtes venu pour affaires ?

— Vous êtes Lou Roberts ? je m'enquiers.

Il acquiesce.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Je m'appelle Wheeler, dis-je et je lui montre mon insigne.

— Vous êtes bien loin de Pin City, lieutenant, commente-t-il. Je peux vous être utile ?

— Je cherche une fille, dis-je, Sandra Shane. Le père Coleman m'a dit qu'elle travaillait pour vous.

— Vous avez déjà fait sa connaissance, hein ? (Il sourit.) Celui-là, c'est un personnage !

— Vous n'aurez pas à m'en convaincre. Alors, cette jeune Shane ?

— Elle a des ennuis ?

Je secoue la tête.

— J'ai un témoin à Pin City qui prétend que cette petite Shane peut l'identifier, c'est tout.

Il pose le scotch sur le bar devant moi, puis la bière.

— Je peux rien vous dire, lieutenant. Je regrette.

— Comment ? Elle n'est plus ici ?

— Le père Coleman tient guère compte des jours – ni même des mois. Pour lui, c'est tout pareil ; il se contente de nettoyer et de fignoler le cimetière, et il attend. Sandra a bien travaillé ici, mais elle a lâché le boulot il y a huit ou neuf semaines. Elle trouvait Oakridge trop sinistre. Elle n'était revenue que depuis deux mois... après avoir passé trois ans à Los Angeles.

— Vous ne savez pas où elle est allée ?

— Non, monsieur. Elle a dû retourner à L.A., je suppose. Autant que je me souviene, elle m'a jamais dit où elle comptait aller. Elle a fichu le camp comme ça. Une jolie fille comme elle, qu'est-ce qu'elle pouvait bien foutre dans un trou comme Oakridge.

— En somme, j'aurai fait le voyage pour rien.

— Je dirais pas ça, lieutenant. Vous avez bu un verre pas vrai ?

Il éclate d'un rire sonore.

— Oui. Et si vous en preniez un, vous ?

— Voilà une pensée qui vous honore, dit-il vivement. Merci, lieutenant. Un bon petit whisky, c'est juste ce qu'il me faut, avec une bière pour le faire descendre, ajoute-t-il rapidement.

J'attends qu'il se soit servi, puis je lève mon verre.

— A la santé d'Oakridge, en tout cas !

— Eh oui, dit-il. Un jour, avec un peu de chance, tout le patelin sera peut-être enseveli sous une tempête de sable !

Il avale son whisky d'une lampée et pousse un petit soupir de satisfaction en prenant son verre de bière.

— Judy Manners est née ici, n'est-ce pas ? je demande. Vous la connaissez ?

— Elle est née et elle a grandi ici. Celle-là, au moins, elle a fait son chemin. Elle a rappliqué ici, il y a pas trois mois de ça, avec son acteur d'époux. Ils sont venus passer ici une journée en douce. Un voyage sentimental, elle a dit à tout le monde ; elle voulait revoir le pays. Elle l'a revu en cinquième vitesse, il faut dire, précise-t-il avec un sourire, et elle a refilé aussi sec à L.A. (Il s'esclaffe brusquement.) Elle n'a même pas pris le temps de voir le cimetière.

Je bois deux gorgées de ma bière, particulièrement fade et éventée.

— J'ai prononcé son nom devant le vieux au cimetière, dis-je d'un ton négligent. Il m'a presque foutu dehors.

— Ouais. (Roberts fait un bref signe de tête). Le père Coleman n'a plus toute sa raison. Vous savez ce que c'est. Sa fille représentait tout pour lui et quand elle est morte, il est devenu un peu dingue et il l'est resté. Il rend Judy responsable, mais ça n'était pas de sa faute. Pearl était sa meilleure amie.

— Comment ça, il rend Judy responsable ?

Il finit sa bière et contemple son verre vide d'un air déçu. Je lui dis de resservir un autre scotch pour moi et une autre bière pour lui, et le voilà rasséréné.

— C'était des vraies mômes, dit-il – pas plus de seize-dix-sept

ans –, quand c'est arrivé. Elles étaient toujours fourrées ensemble, et belles filles avec ça. Le plus marrant, c'est que l'une ou l'autre aurait pu tomber n'importe quel gars d'Oakridge, mais elles étaient toutes les deux cinglées du jeune Johnny Kay. Mais Johnny était malin, il n'a jamais accordé de préférence à l'une ou l'autre. Il sortait une fille un soir, l'autre le lendemain ; jamais la même deux fois de suite. Vous me suivez, lieutenant ?

— Je vous suis, dis-je patiemment.

— Pauvre Johnny Kay ! (Roberts pousse un profond soupir.) Un brave gosse. Par la suite il s'est engagé dans l'aviation et s'est fait tuer en Corée.

— Et Pearl Coleman, que lui est-il arrivé ?

Le masque d'intérêt poli que j'arbore commence à se figer sur mes traits. Je sens qu'il va craquer d'une minute à l'autre.

— Pearl ? Minute, j'y venais. Eh bien, ce jour-là, voyons un peu, c'était un dimanche, les deux filles sont allées pique-niquer au ranch de Seth Jones, à vingt kilomètres d'ici environ. Elles avaient toutes les deux leurs propres chevaux et elles montaient vraiment bien. Personne n'a remarqué leur départ, mais à la nuit, elles n'étaient toujours pas rentrées. Le vieux Coleman a téléphoné au ranch et Seth lui a dit que ça faisait déjà bien trois heures que les filles étaient reparties. Elles auraient dû être de retour en ville depuis longtemps et le père Coleman s'est dit qu'il leur était arrivé quelque chose.

— Malin, ce père Coleman ! je grogne.

— Vous dites ?

— Passons, passons, je réplique avec lassitude. Racontez-moi la fin de l'histoire.

— Ne me bousculez pas, lieutenant, dit-il aimablement. Ça donne soif de causer.

— Eh bien, prenez donc une autre bière, je lui aboie.

— Très gentil à vous, lieutenant, dit-il poliment. Enfin, bref, un groupe de gars est parti à leur recherche. Ils ont d'abord trouvé leurs chevaux, qui rentraient tranquillement. Deux kilomètres plus loin, ils ont trouvé Judy. Ses vêtements étaient lacérés, elle était blessée, en sang et complètement hystérique. Ils n'ont pas pu lui tirer la moindre explication.

« Là-dessus, ils ont trouvé Pearl. Même genre de chose, mais en pire. Elle était morte, le sommet du crâne écrasé avec un bout de rocher. Ils ont finalement réussi à calmer suffisamment Judy pour qu'elle puisse raconter ce qui s'était passé. Elles étaient descendues de cheval pour se reposer un peu et brusquement un grand type a surgi

de nulle part. Un vagabond, a dit Judy, et il était saoul. Il n'a pas prononcé un mot, il s'est simplement jeté sur elles, sur Judy en premier.

« Elle s'est débattue, elle lui a griffé la figure et il l'a lâchée. Elle s'est enfuie en courant. Il a dû alors s'attaquer à Pearl ; elle a entendu Pearl hurler, a-t-elle dit, mais elle était dans une telle panique qu'elle a continué à courir comme une folle. A ce qu'il semblait, Pearl a dû se débattre contre le gars comme avait fait Judy, elle a peut-être essayé de lui arracher les yeux, elle aussi. En tout cas, ça a dû rendre le gars fou furieux, il a ramassé une pavasse et l'a frappée avec. Il avait peut-être pas l'intention de la tuer. Personne le saura jamais maintenant.

— On l'a coincé ?

Il secoua la tête.

— Judy a donné un assez bon signalement de lui et on l'a cherché pendant trois semaines ou plus, mais faut croire qu'il avait du pot, celui-là. On l'a jamais retrouvé. Et depuis le drame, le père Coleman a toujours reproché à Judy la mort de sa fille, Dieu sait pourquoi. Parce qu'elle a continué à courir et laissé Pearl se débrouiller toute seule, je suppose. Mais on peut vraiment pas le lui reprocher.

— Non, bien sûr, dis-je.

Il se met à glousser subitement.

— C'est marrant, quand même, quand on y pense. Après ça, Johnny Kay n'a même plus regardé Judy. On a fini par savoir que c'était vraiment Sandra Shane pour qui il en pinçait, et depuis longtemps. Il faisait marcher les deux autres filles pour donner le change.

« Le vieux de Sandra pouvait pas blairer Johnny et l'aurait jamais laissé approcher de chez lui s'il avait su. Mais Johnny l'a bien eu ; le père se donnait même pas la peine de surveiller Sandra, il pensait que Johnny était pas dans la course puisqu'il cavalait après les deux autres mômes.

— C'est vraiment une gentille petite ville que vous avez ici, monsieur Roberts. Pas de lynchage, récemment ?

— Ça aurait pu arriver n'importe où, proteste-t-il, vexé. Judy est partie d'ici un mois après, Johnny s'est engagé dans l'aviation ; il a dit au vieux de Sandra qu'il allait épouser sa fille quand il rentrerait et qu'il se foutait pas mal de lui. Johnny n'était pas parti depuis un an que Shane était mort et enterré. Évidemment, Johnny n'est jamais revenu.

— Si je vivais dans un tel patelin, dis-je, je n'y remettrais jamais les pieds non plus. Combien je vous dois ?

Il se met à compter lentement et à haute voix. Je le paye et ressors ; le soleil a sombré derrière l'horizon et une brise fraîche soulève la poussière dans le caniveau.

Quelque part dans le désert, un train de marchandises fait entendre un long sifflement lugubre. Je fais le plein d'essence à la pompe qui se trouve devant le restaurant et descends la Grande-Rue. L'enseigne du motel annonce toujours « Chambres vides » en lettres sanglantes.

CHAPITRE VII

J'engage l'Austin dans la Cour des Rêves et coupe le contact. Il est minuit et demi et je suis en retard à mon rendez-vous. J'aurais pu arriver à l'heure si je n'avais pas pris le temps de passer d'abord chez moi pour prendre une douche et changer de vêtements afin de me débarrasser de la puanteur d'Oakridge qui m'a poursuivi tout au long du voyage de retour.

La porte où est inscrit « Gérant » est fermée et aucune lumière ne brille dans le bureau ; le petit bonhomme se tricote peut-être une couverture, après tout. La lumière brille, en revanche, derrière les persiennes de l'appartement 5 A. Je frappe doucement et la porte s'ouvre presque aussitôt.

— Vous êtes en retard ! déclare Camille avec froideur.

— Et vous avez une foutue façon de le faire remarquer, je réplique, mais ne vous excusez pas ; pour cette fois, je pardonne.

— Oh ! vous, espèce de... espèce de... !

Elle me foudroie du regard, à la recherche du mot juste. Quant à moi, je la gratifie d'un clin d'œil élogieux.

Ses cheveux sont noués en queue de cheval par un ruban bleu et la fureur allume des étincelles dans ses yeux.

Elle porte une ample chemisette en coton de la même couleur que le ruban, avec un décolleté rond et des manches d'un volume insensé, retenues aux poignets, ce qui accentue encore l'effet de montgolfière.

Si on a fait des orgies de tissu pour la largeur, on a en revanche économisé sur la longueur. Le vêtement s'arrête brusquement à dix centimètres en-dessous des hanches, lui effleurant à peine le haut des cuisses.

Je me dis qu'en regardant bien, on doit voir à travers le coton ; je reluque donc avec attention et constate qu'en effet Camille est à poil sous sa chemise.

— Espèce de..., répète-t-elle désespérément, toujours à court d'expression.

— Lambin ? je suggère aimablement.

— Je trouverai le mot juste, ne vous en faites pas ! s'exclame-t-elle

d'un ton passionné. Je ne vais pas perdre mon temps à vous gratifier d'autres épithètes, Al Wheeler !

— Oh ! Shirl ! je proteste. Que nous est-il donc arrivé ? Ce matin seulement, vous m'appeliez « plouk ».

Elle fait un bel effort qui se traduit un instant sur ses traits par une expression d'angoisse, mais finalement elle éclate de rire.

— Ce n'est pas juste ! gargouille-t-elle. Je ne sais pas pourquoi, ce nom de Shirl me scie en deux !

Je m'approche du petit bar, l'ouvre et nous prépare à boire d'une main qui n'est peut-être pas experte mais qui, en tout cas, ne tremble pas.

Un scotch pour moi et cette boisson barbare dénommée Baiser du Diable pour Camille.

— Comment se présente le meurtre ? demande-t-elle quand son fou rire est enfin calmé.

— Très bien, je réponds.

— Vous l'avez attrapé ?

— Nous savons fort bien qui c'est, dis-je. Mais pour le moment, on se montre prudent, on attend qu'il ait assassiné quelqu'un d'autre, pour plus de sûreté.

Elle me gratifie d'une grimace.

— Je parlais sérieusement, dit-elle. Vous avez trouvé l'assassin, Al ?

— Nous ne savons même pas si c'est un homme ou une femme, je lui avoue.

— Je m'apprêtais à passer une soirée enivrante, dit-elle tristement, assise là à vous écouter me raconter comment, seul et héroïque, vous aviez coïncé le gars ou la fille.

— Écoutez la radio demain, lui dis-je, ou la semaine prochaine, ou encore dans un mois. Le bureau du shérif finit toujours par faire exécuter les coupables, s'ils ne meurent pas de vieillesse avant.

Je pose soigneusement les deux verres par terre devant le divan, puis j'attire Camille sur mes genoux.

Elle se penche pour prendre les verres, me tend le mien, puis se tortille plaisamment jusqu'à ce qu'elle ait trouvé une position confortable.

— Je suis contente de vous voir, dit-elle, même si vous étiez horriblement en retard et même si vous ne vous êtes même pas excusé.

— Buons à la santé de cette chose ahurissante que vous portez,

dis-je. Je ne savais pas jusqu'à ce jour que l'on inventait des modèles sexy ; je pensais qu'ils le devenaient sur le dos des filles comme vous.

— En principe, on doit mettre un bikini dessous, dit-elle modestement. Mais je savais que tous ces nœuds à défaire vous rendraient enragé.

— Vous êtes vraiment une fille intelligente, Shirl, dis-je avec conviction et elle se remet à glousser.

— Al, demande-t-elle, soudain redevenue sérieuse, avez-vous dit quelque chose au gérant quand vous êtes parti, ce matin ?

— Un mot ou deux en passant, je réponds, toujours prudent. Pourquoi ?

— Il lui est arrivé quelque chose, dit-elle. J'ai passé tout l'après-midi à la piscine et il ne s'est pas une seule fois servi de ses jumelles. Et quand il passe à côté de moi maintenant, il détourne les yeux. Avant il se mettait à clignoter et me déshabillait d'un seul regard.

— J'ai fait une ou deux remarques négligentes, dis-je d'un air satisfait. Dans le genre... ça la gêne tellement, cette petite.

— Moi ? (Elle éclate d'un rire incrédule.) Vous rigolez, non ?

— Probablement, oui. Vous pourriez, je suppose, perdre tous vos vêtements au milieu de la Cinquième Avenue et vous ne seriez pas gênée pour autant.

— A condition que ce soit en été, réplique-t-elle sérieusement. La chair de poule me vient aux endroits les plus absurdes.

Je finis mon verre et elle me le retire des doigts.

— Vous en voulez un autre ? demande-t-elle.

— J'avais d'autres projets, dis-je, sincère.

— La nuit est jeune, trésor. Vous avez bien le temps de boire un autre verre, et moi, j'ai très soif.

— A vos ordres.

Pieds nus, elle traverse la pièce et je la regarde préparer mon verre d'une main dont la générosité touche à la prodigalité en matière de scotch. Je dois reconnaître que ses défauts, puisqu'elle en a, sont des défauts sympathiques.

— Dites donc, je lui lance, vous êtes riche ?

— Comme vous êtes drôle...

— Vous devez l'être, j'insiste. Étant donné que vous ne travaillez pas, comment pouvez-vous vous offrir un appartement comme celui-là ?

— A force d'être flic, on finit par se conduire comme un chien policier, dit-elle froidement. Êtes-vous obligé de renifler la main qui

vous caresse le museau ?

— Essayez de me caresser le museau, et moi je vous plante mes crocs dans la main, je l'avertis. Non, j'étais simplement curieux.

— Il vaut mieux pas, dit-elle en me considérant un instant, les sourcils froncés. La curiosité peut gâcher bien des choses.

Elle revient vers le divan, les verres à la main, et prend de nouveau ses aises sur mes genoux.

Je bois une gorgée et sens un frémissement annonciateur me parcourir le sommet du crâne.

— Bon, dis-je. Le conseil me paraît excellent. Parlons d'autre chose, de Paris, France, par exemple ?

— Exemple de quoi ? fait-elle d'un ton glacé.

Je hausse les épaules.

— Exemple de souvenir commun, je sais que vous y êtes allée. J'étais beaucoup dans ce coin-là après la guerre. J'ai passé trois ans à Londres dans les services secrets de l'armée. J'y serais encore si un petit malin ne m'avait pas fait passer des tests psychologiques. Où habitiez-vous à Paris ?

— Oh ! laissons tomber Paris, réplique-t-elle avec irritation. De toute façon, cette ville m'a toujours déplu. Parlez-moi plutôt de votre meurtre. Qu'avez-vous fait depuis que vous m'avez quittée ce matin ?

— Je suis allé me balader, dis-je. Dans le désert, au diable et plus loin encore ; et je n'avais que trente minutes de retard à notre rendez-vous. Vous devez être fière de votre petit plouk.

— La plupart du temps, vos astuces sont plutôt vaseuses, dit-elle sèchement. Un peu trop forcées à mon goût. Mais celle-là est vraiment la plus pénible que vous ayez jamais sortie.

— Ce n'est pas une astuce, dis-je. Je parle très sérieusement. D'un endroit qui s'appelle Oakridge. Un bled absolument perdu et sans intérêt, à part le cimetière, qui, lui, vaut le coup d'œil.

— Je ne vous suis toujours pas, dit-elle. C'est moi qui ai eu l'idée de faire la conversation, mais après tout, je ne suis pas obstinée. Finissez votre verre, Al Plouk !

J'obtempère. Elle me prend mon verre des mains et le porte, avec le sien, sur la table. Pour revenir, elle fait un détour afin d'éteindre l'électricité en passant.

Son corps souple se presse soudain contre moi, ses bras se nouent autour de mon cou. Glissant les mains autour de sa taille, je l'attire plus près encore et sa bouche se colle à la mienne. Je me rends vaguement compte qu'il s'est produit un changement, puis comprends lequel.

Je sens sous mes doigts la douceur satinée de sa peau, alors que normalement c'est un tissu de coton que je devrais toucher. Je me livre à une investigation discrète et finis par me rendre à l'évidence. La chemise n'a pas supporté le voyage. Elle s'est arrêtée en route quelque part. Camille s'en est débarrassée en revenant vers le divan.

Elle ouvre la bouche juste assez pour murmurer « Plouk ! » d'une voix étouffée.

Je réponds poliment :

— Shirl ?

Et comme de bien entendu elle pique un fou rire. Je n'aime pas entendre les gloussements, mais les sentir, ça n'est pas désagréable. Quand Camille glousse, elle se trémousse, et que demander de plus ?

Je lui mords doucement l'épaule et elle pousse un profond soupir, puis sa bouche se colle de nouveau à la mienne, exigeante, impérieuse. Je ne m'attends guère à être interrompu en si beau chemin. Je suis même bien décidé à ne supporter aucune interruption.

« Impossible ! » me dis-je en entendant tourner une clé dans la serrure. « Invraisemblable ! » me dis-je en entendant s'ouvrir la porte d'entrée. Je suis ensuite à court de mots lorsque quelqu'un allume la lumière, qui me paraît brutale, éblouissante après l'obscurité. Mais de toute façon maintenant, il semble bien qu'il soit trop tard pour trouver des mots.

Camille pousse un glapisement affolé, puis ferme les yeux avec énergie et ne bouge pas d'un pouce. Elle s'imagine sans doute que si elle ne voit pas la personne qui vient d'entrer, ladite personne ne la verra pas non plus.

Quant à l'éventail de mes réactions possibles il est des plus restreints. Moi, je suis étalé sur le lit, et Camille est étalée sur moi. Cette petite est magnifiquement proportionnée, mais toutes ces proportions doivent bien faire dans les cinquante-cinq kilos qui, pour l'instant, constituent un poids mort. Coincé comme je le suis, je me fais l'effet d'un lépidoptère sur son bouchon.

Je me tortille désespérément et arrive à déplacer la tête de dix centimètres, ce qui me permet de regarder par-dessus son épaule. La première chose que je vois, c'est un close up du dos de Camille, depuis les épaules jusqu'aux chevilles. C'est assez décourageant étant donné les circonstances, car j'ai l'impression que ce corps n'en finit plus ; en outre, il est entièrement nu.

Un autre soubresaut frénétique me fait gagner encore cinq centimètres et me disloque le cou par la même occasion. Il me permet également de voir l'angle de la pièce, la porte d'entrée – maintenant refermée – et le gars qui se tient devant. D'après la gueule qu'il fait,

Camille a fait preuve d'un instinct sûr en fermant les yeux et en espérant qu'ainsi il disparaîtrait.

Rudi Ravell se tient parfaitement immobile et son expression horrifiée, hagarde s'accorde bien mal avec le reste de sa personne. L'écharpe de soie est nouée autour de sa gorge avec une négligence savamment calculée, sa veste en tussor et son pantalon de flanelle grise sont du dernier chic. Un pardessus léger est jeté sur ses épaules, les manches vides pendant dédaigneusement à ses côtés.

— Wheeler ! gronde-t-il. Je vous tuerai pour ça !

Tandis qu'il fait un pas vers moi, j'entends la musique primitive de la jungle s'enfler en un crescendo féroce. Les poings crispés, je fais un dernier effort convulsif pour faire glisser Camille par terre. J'aurais dû me douter de l'inanité dudit effort. Il n'y a rien de flasque chez Camille. Toutes ses magnifiques rondeurs sont fermes, musclées. Elle ne bouge pas d'un millimètre !

Rudi s'arrête au milieu d'une enjambée et je me rends compte que la musique a changé. Le tam-tam de la jungle s'est tu et un autre thème s'y est substitué. Il y a du rythme, certes, mais plus rien de primitif. Il s'agit d'une mélodie totalement différente, sophistiquée, syncopée, acide, à la Noël Coward.

Un ennui plein de distinction se peint maintenant sur les traits de Rudi, un sourire – cynique et tolérant – fleurit sur ses lèvres. Sa main droite rectifie négligemment l'ordonnance de sa cravate.

— Diable ! fait-il avec un accent anglais du plus pur Hollywood, conduisons-nous donc comme des êtres adultes, civilisés. Une femme, même infidèle, est un être humain, n'est-ce pas ? (Il se dirige lentement vers le bar.) Je crois que je vais boire un verre, ajoute-t-il.

S'enflant au-dessus du piano syncopé palpite la plainte pathétique des violons. L'écho d'un cœur qui se brise sous un vernis de cynisme mondain.

Camille ouvre les yeux avec précaution et les plonge dans les miens, distants au moins de dix centimètres.

— Que s'est-il passé ? chuchote-t-elle. Quelqu'un a été tué ou quoi ? Comment je suis ?

— On va sans doute se faire tuer tous les deux, je lui réponds de la même voix chuchotante, si vous ne bougez pas un peu ! A quoi vous vous entraînez ? Au catch ? Alors, d'accord, vous avez gagné la première manche !

D'un mouvement circonspect, elle se laisse glisser par terre à côté du divan. Rudi se retourne vers nous, un verre à la main et Camille du coup se pétrifie dans une curieuse position, le nez au ras du sol, le postérieur pointé vers le plafond.

— Ma chère, déclare Rudi d'une voix enrouée dont le trémolo vibrant atteint parfois le contre-fa, tu es plus belle que jamais !

Je me dresse enfin sur mon séant, projetant maladroitement mes jambes par-dessus les reins de Camille jusqu'à ce que mes pieds touchent le sol et, d'un élan, je me lève. Je crains un instant de louper mon coup, mais ça y est, me voilà debout, avec Camille accroupie immédiatement derrière moi. La situation est déjà un peu moins mauvaise.

Rudi me considère d'un long regard sombre et une moue triste abaisse soudain les coins de sa bouche.

— Wheeler, dit-il, vous êtes un grossier personnage ! Je dois dire que je...

J'ai maintenant récupéré mon équilibre.

— Rudi ! je gueule d'un ton hargneux. Bouclez-la et versez-moi un scotch ou je vous fais avaler votre râtelier à coups de tatane !

Ses yeux deviennent ronds comme des soucoupes et la musique s'interrompt brusquement.

— Bon ! Bien ! fait-il avec nervosité. Inutile de jouer les terreurs. De l'eau ou du soda ?

Je précise, et pivote ensuite vers Camille, qui n'a pas bougé d'un millimètre depuis qu'elle a touché le sol.

— Et vous ! j'ajoute. Vous n'avez pas fini de jouer au caniche bigleux ? Allez vous habiller un peu !

Je lui assène une bonne claque sur les fesses et elle bondit en avant avec un cri aigu.

— Écoutez, mon vieux, me dit Rudi d'une voix anxieuse, je suis sûr que nous pouvons tranquillement régler cette affaire, sans violence inutile. Après tout, je dois songer à mon profil.

Camille disparaît dans la chambre à coucher et referme la porte derrière elle. J'allume une cigarette pendant que Rudi me verse à boire, puis je prends le verre qu'il me tend d'une main tremblante.

— Eh bien, dit-il avec un sourire évanescent, rien de tel qu'une vie calme, pas vrai ?

— Rien ne vaut l'intimité apaisante du coin du feu, j'acquiesce. Au fait, comment va votre femme ?

Il sursaute violemment.

— Wheeler... vous ne lui direz pas que vous m'avez vu ici ?

— Pourquoi donc ?

— Vous ne connaissez pas Judy, réplique-t-il avec amertume. Elle est d'une jalousie absolument féroce. Si elle savait seulement que j'ai

posé les yeux sur une autre femme, elle m'asticoterait de remarques cinglantes jusqu'à ce que j'en aie les nerfs à vif !

— J'avais toujours pensé que les gens de cinéma avaient sur le mariage un point de vue très évolué, dis-je. Toutes les histoires qu'on raconte à ce sujet seraient-elles entièrement bidon ?

— Je voudrais bien qu'elle adopte une attitude évoluée envers notre mariage, réplique-t-il avec ferveur. Aucun homme n'a jamais eu une femme aussi désespérément fidèle. Si vous arrivez à séduire ma femme, lieutenant, je vous donne deux pour cent sur mon prochain film.

— Cette proposition est intéressante, monsieur Ravell. J'en discuterai avec mon agent.

— Je ne plaisante pas, je vous jure, dit-il d'un ton pressant. J'avais, voyez-vous, une certaine réputation auprès des femmes avant de me marier. Mais je me suis alors acheté une conduite. (Un sourire prétentieux apparaît sur ses traits.) C'est, du moins, ce que croit Judy et je ne voudrais vraiment pas lui enlever ses illusions, mon vieux. C'est une véritable tigresse quand elle s'y met.

A cette idée, son sourire perd un peu de sa suffisance.

— Vous devez avoir une épouse extrêmement confiante, dis-je.

— Elle a confiance en moi, bien entendu, dit-il d'un ton condescendant. Elle est folle de moi. (Il jette un bref regard vers la porte de la chambre à coucher.) Je ne crois pas que je vais attendre Camille, ajoute-t-il. Dites-lui que je lui passerai un coup de fil, voulez-vous ?

— D'accord.

— J'ai eu assez d'émotions pour ce soir ! (Il ferme les yeux un moment pour mieux se rappeler.) Je vais filer en vitesse avant qu'il n'arrive autre chose.

Je tourne les yeux vers la porte d'entrée et constate qu'elle n'est pas fermée, après tout. Elle est simplement repoussée et, alors même que je la regarde, elle s'ouvre un peu plus, centimètre par centimètre. Je me fais un instant l'effet d'être Al Plouk qui a attendu toute sa vie un coup de théâtre et qui, lorsque le jour arrive enfin, ne sait pas comment réagir parce qu'il manque d'expérience.

Le canon du revolver apparaît le premier, derrière le rebord de la porte, puis vient à sa suite la main qui tient l'arme. Je me décide alors à sortir de mon inertie.

Rudi a toujours les yeux fermés, et il ignore donc que, pour ce qui est des émotions fortes, la nuit ne fait que commencer. Je n'ai vraiment pas le temps de le lui expliquer, vu que le canon de ce

revolver est braqué droit sur son dos.

Je l'empoigne à deux mains par sa veste, imprime à tout son individu un violent mouvement de rotation en direction du divan et le lâche. Il atterrit dans un tourbillon de bras et de jambes contre le dossier du divan qui bascule lentement et se retourne, le projetant à terre.

Trois détonations presque simultanées retentissent et la bouteille de scotch posée sur le bar explose soudain. Mon cœur en saigne au même rythme que le scotch qui dégouline par terre. Je regrette de ne pas avoir mon pétard sur moi, je regrette surtout de m'être fourvoyé dans cet appartement !

Puis je bondis avant que le canon de ce revolver ne pivote de quelques centimètres dans ma direction et ne se mette à me truffer de pruneaux. J'assène un fier coup au poignet osseux qui dépasse toujours du bord de la porte et j'entends un glapissement. Le revolver rebondit par terre et j'agrafe le poignet à deux mains, le relevant d'un coup sec tout en me détournant d'un seul bloc.

L'essentiel, c'est de faire vite et je fais vite parce que les gens armés de flingue me foutent toujours une trouille de tous les diables. Je me plie soudain en deux, en rabattant brusquement sur mon épaule le bras que je tiens. Un autre glapissement affolé retentit tandis que le tueur est catapulté à travers la pièce, selon une gracieuse parabole, mais, comme j'ai pris soin de le lâcher au bon moment, il va heurter le mur avec un bruit auquel je préfère ne pas songer.

Je me baisse pour ramasser le revolver sur le plancher et me sens aussitôt rasséréné. Un croassement provenant de derrière le divan retentit et la tête de Rudi, brusquement, fait surface.

— Garez-vous ! dit-il d'une voix rauque. Tremblement de terre !

Le tueur roule par terre en poussant des cris inarticulés puis il réussit péniblement à se mettre à quatre pattes. Il demeure un moment dans cette position, et après un suprême effort, se hisse sur ses pieds.

Je contemple le grand corps squelettique, les yeux caves qui flamboient d'une haine démente au fond de leurs orbites creuses tandis que des larmes roulent le long de ses joues. C'est Ben Luther, le gars que j'ai vu dans la chambre d'hôtel d'Harkness ce matin, le gars qui voulait que je caresse Rudi Ravell avec sa matraque de caoutchouc à des endroits où ça ne se verrait pas.

— Je le tuerai ! hennit sauvagement Luther. Où est-il ? Cet espèce de fumier, cet escroc !... Je le tuerai...

— Pourquoi voulez-vous tuer Rudi Ravell ? je lui demande avec stupeur. Je croyais que vous aviez besoin de lui pour ce film dans lequel vous avez investi votre fric.

— Ravell ? (Il me regarde comme si je débarquais tout droit de Mars ou de la Lune.) Qui vous parle de Ravell ?

— C'est le gars que vous avez essayé d'assassiner à l'instant.

— Vous êtes cinglé, non ? fait-il sèchement. C'était Harkness, ce tueur, ce surnois, ce vendu...

— Il ne me rappelle pas du tout Harkness, dis-je, mais regardez vous-même !

Je lui indique d'un geste le visage verdâtre et totalement ahuri qui dépasse toujours de derrière le divan.

Luther tourne lentement la tête et je vois les muscles de son cou se nouer.

— Ravell ! chuchote-t-il. C'est sur lui que je viens de tirer ?

Il roule des yeux affolés pendant un instant avant de s'écrouler à terre, dans le cirage.

Un petit déclic retentit, puis la porte de la chambre à coucher s'entrouvre de dix centimètres. La tête de Camille apparaît dans l'entrebâillement ; ses yeux marron foncé semblent immenses.

— Qui a gagné ? demande-t-elle prudemment.

Elle regarde alors Ben Luther avachi sur le plancher, dans les pommes ; puis Rudi, qui a toujours l'air aussi abruti, le regard perdu dans le vague, derrière son divan ; il me fait penser au vaillant camarade qui se rend compte brusquement, après avoir lui-même dressé toutes les barricades, que personne d'autre ne veut une révolution aujourd'hui.

Camille respire profondément, puis pousse un soupir soulagé.

— Ça doit être vous le vainqueur, Al Plouk ! dit-elle avec enthousiasme. Sortez-moi ces deux andouilles et à vous le repos du guerrier !

CHAPITRE VIII

Rudi se glisse au volant de la Porsche rouge avec des précautions exagérées.

— On dirait que vous m’avez sauvé la vie, lieutenant, dit-il.

Et moi de répliquer avec modestie :

— Inutile de me remercier.

— J’allais simplement ajouter, reprend-il froidement, que la prochaine fois, j’espère, vous utiliserez une méthode moins brutale !

Il démarre pleins gaz et le cabriolet-sport, d’un bond, s’échappe de la Cour des Rêves en laissant une odeur de caoutchouc brûlé dans son sillage. Je demeure un moment immobile à écouter les quatre dernières mesures du thème musical du soldat de fortune, puis je retourne dans l’appartement.

Ben Luther, assis sur le divan, a un verre à la main et un air mélancolique au fond des yeux. Camille est occupée à nous préparer des verres. Elle porte un polo-shirt de laine à rayures noires et blanches et un short assorti qui lui donnent un petit air de femme pirate.

Je prends le verre qu’elle me tend et me tourne vers Luther. Son visage est jaunâtre ; il ne s’est pas encore remis du coup qu’il a éprouvé en s’apercevant qu’il avait bien failli torpiller ses propres placements.

— Je pourrais vous écrouer pour tentative de meurtre, dis-je.

— Je sais, lieutenant, marmonne-t-il. Je devais avoir perdu la tête.

Je reprends :

— Voudriez-vous avoir l’obligeance d’éclairer un peu ma lanterne ? Mais si vous me faites le coup de l’impulsion subite et inexplicable, vous vous retrouverez derrière les barreaux d’ici un quart d’heure ou moins encore.

Il secoue la tête avec lenteur.

— Je croyais que c’était Harkness, dit-il simplement.

— Oh ! parfait ! Voilà qui explique tout !

Il boit une gorgée de scotch. Entre autres avantages, la cave à liqueur de Camille renferme encore une bouteille pour remplacer celle

que Luther a bousillée de façon si inconsidérée.

— Vous comprenez, lieutenant, reprend Luther, Harkness a tué cette fille... la secrétaire.

— Harkness ? fais-je. Vous avez une preuve de ce que vous avancez ?

— Je le sais, dit-il sèchement.

— Une intuition ?

Luther farfouille dans ses poches, finit par trouver un paquet de cigarettes et en allume une.

— Je peux vous expliquer pourquoi il l'a tuée, fait-il. Je crois que vous vous rangerez à mon avis, lieutenant, quand j'aurai terminé.

— Espérons.

Il aspire une profonde bouffée de fumée.

— Don Harkness est producteur de films. Vous le savez, je suppose. Producteur indépendant. Cela signifie qu'il fait un film quand il peut trouver un appui financier. Ses deux derniers films étaient bons, mais ils n'ont eu aucun succès auprès du public parce qu'il n'avait pas de vedettes connues.

— Vu, dis-je. Ensuite ?

— Il est donc venu me proposer de faire un nouveau film, avec Rudi Ravell et Judy Manners comme vedettes, poursuit Luther. Avec ces deux noms-là, le film partait gagnant à coup sûr. Je lui ai dit que, s'il pouvait me garantir qu'ils joueraient dans le film, je le financerais à concurrence de deux cent mille dollars. Une fois qu'il aurait cette somme, les banques lui fourniraient le reste.

— Oh ! monsieur Luther, intervient Camille d'une voix rêveuse, c'est presque indécent, pour un homme, d'avoir tant d'argent !

Il la gratifie d'un regard furibond, puis se retourne vers moi.

— Harkness a d'abord discuté l'affaire à Los Angeles, il y a un mois ou deux, dit-il. Puis, la semaine dernière, il m'a téléphoné pour me dire que Ravell et sa femme avaient loué une maison à Paradise Beach pour les vacances. Il me proposait de venir ici pour que nous puissions tous les quatre conclure l'affaire. Naturellement, je suis venu.

« Il m'a emmené chez eux et nous avons discuté. Ils semblaient intéressés par le scénario et les projets de Harkness, mais ils n'ont pris aucun engagement. J'ai dit par la suite à Harkness que je ne lui donnerais pas un *cent* avant qu'ils aient signé leurs contrats. Il m'a donc, il y a trois jours, montré les contrats signés et je lui ai avancé les premiers cent mille.

— Tout ce bel argent gaspillé pour un film idiot ! soupire Camille.

Luther vide son verre. Sa peau perd peu à peu sa teinte jaunâtre.

— Hier matin, j'ai reçu un coup de téléphone de Barbara Arnold. Je l'avais vue un instant, quand nous étions allés à la maison. Elle m'a dit qu'elle était inquiète – elle était au courant de l'affaire que nous étions en train de traiter ; Harkness était revenu à la maison deux jours avant. Elle l'avait laissé seul à proximité de son bureau pendant cinq minutes environ pour aller chercher Ravelle et Miss Manners.

« Or, sur son bureau, à ce moment-là, se trouvaient quelques documents – déclarations d'impôts ou papiers de ce genre – que ses patrons venaient de signer et qu'elle devait mettre à la poste. En les vérifiant une dernière fois, elle venait de découvrir une légère trace qui débordait des deux signatures, comme si on les avait décalquées sur une autre feuille de papier.

« Si Barbara Arnold faisait part de sa découverte à ses patrons, mais que ce fût une fausse impression, ils la mettraient à la porte. Or, elle ne tenait pas à perdre son emploi. Elle m'a donc téléphoné parce qu'elle savait que je finançais la production ; si Harkness avait décalqué les signatures, ce ne pouvait être que pour les imiter sur les contrats, afin de me faire croire que les deux vedettes avaient signé. Or, elle pouvait m'affirmer avec certitude qu'ils n'avaient encore signé aucun contrat. »

Luther se frotte le front avec lassitude.

— Je n'ai réussi à joindre Harkness qu'hier en fin d'après-midi. Je lui ai raconté carrément ce que m'avait dit la fille et il a prétendu qu'elle mentait. Elle essayait, d'après lui, de lui donner du fil à retordre parce qu'il avait essayé de lui faire du gringue. Je lui ai accordé vingt-quatre heures pour prouver que les signatures étaient authentiques, sinon il lui faudrait me rendre l'argent.

— Pourquoi n'avez-vous pas demandé à Rudi ou à Judy Manners s'ils avaient signé les contrats ? dis-je. Ça aurait été quand même plus simple, non ?

De nouveau, il se frotte le front.

— Non, lieutenant, la situation était délicate. S'ils avaient en effet signé et si la secrétaire mentait, mon intervention leur montrerait que je ne faisais pas confiance à Harkness, que je le croyais même capable d'aller jusqu'au faux. De leur point de vue – si j'avais moi-même une si piètre opinion de lui – ils y regarderaient à deux fois avant de s'associer avec lui dans une production de film. Vous voyez où je veux en venir ?

— Oui, je crois.

— Après votre départ de chez lui, ce matin, poursuit-il, je me suis trouvé si désarçonné par la nouvelle du meurtre de cette jeune fille

que je ne pouvais même plus réfléchir. Harkness semblait parfaitement sûr de lui quant aux contrats et il m'a affirmé qu'il aurait la preuve d'ici ce soir. Il me l'apporterait à mon hôtel, à dix heures et demie.

« Il n'est pas venu. J'ai attendu jusqu'à onze heures et quart et j'ai compris alors qu'il n'avait nulle intention de se manifester. Du coup, je me suis foutu en rogne ; j'ai appelé Ravell, mais il venait de sortir. Judy Manners était chez elle, je lui ai donc demandé si elle avait déjà signé un contrat quelconque avec Harkness. Elle m'a répondu que non ; d'ailleurs son mari et elle n'avaient encore pris aucune décision. »

Il éteint sa cigarette d'un geste fébrile.

— J'étais sûr qu'Harkness avait imité ces signatures et qu'il avait ensuite assassiné la fille pour l'empêcher de témoigner un jour contre lui. Il me suffisait de penser à lui pour me mettre dans une fureur noire ; c'était un menteur, un escroc, et un assassin ! De plus, il m'avait délesté de cent mille dollars !

« J'ai donc pris mon revolver dans ma mallette et je me suis mis à sa recherche. Au moment où j'arrivais à son hôtel, j'ai vu sa voiture sortir du parking ; alors je l'ai suivie. Puis je l'ai perdue à un feu rouge, mais je pensais l'avoir ensuite rattrapée et j'ai vu la voiture entrer ici. Ça devait être celle de Ravell que je suivais, mais bien entendu, je l'ignorais.

« En tout cas, j'ai laissé ma bagnole dans la rue et je suis entré dans la cour. J'ai vu Harkness – ou plutôt le gars que j'avais pris pour lui – entrer dans cet appartement, et je l'ai donc suivi. Vous connaissez la suite, lieutenant. Je vous serai éternellement reconnaissant de m'avoir empêché d'assassiner un innocent ! »

Il allume une autre cigarette d'un geste saccadé et demeure immobile, le regard fixé droit devant lui.

— J'ai votre pétard, lui dis-je. Je ne vais pas vous écrouer pour cette petite mésaventure, Luther.

— Vraiment ? fait-il en me considérant d'un air effaré.

— A une condition, toutefois. Vous ne reverrez pas Harkness. Arrangez-vous pour l'éviter. Vous êtes bien d'accord ?

— Bien sûr ! (Il semble un peu stupéfait.) Je ne sais pas comment vous remercier... Je...

— Passons. Je ne sais pas dans quelles dispositions sera Ravell demain matin, mais je ne pense pas qu'il veuille porter plainte. En tout cas, si jamais vous vous risquez à portée de vue de Harkness, je vous bouclerai si bien qu'on sera obligé de creuser un souterrain pour vous retrouver au fond de votre trou !

— Pas de danger, lieutenant, croyez-moi ! Je ne mérite vraiment pas votre indulgence... Je vous remercie.

— Vous feriez mieux de rentrer chez vous, dis-je. La nuit a été mouvementée, hein !

— Oui, oui, bien sûr. (Il se lève du divan et se dirige vers la porte. Puis il s'immobilise un instant et s'adresse à Camille.) Je vous en prie, envoyez-moi une note demain pour les dégâts que j'ai causés, dit-il courtoisement.

Il sort et referme la porte derrière lui.

Camille ne bronche pas. A en juger par sa mimique, elle est en train de se livrer à une série d'additions avec toute la célérité d'une machine à calculer.

— Vous croyez qu'il se ferait tirer l'oreille pour cinquante mille dollars ou quelque chose dans ce goût-là ? demande-t-elle.

— Selon moi, il risque fort de se rebiffer pour les trois derniers zéros !

Elle m'adresse un sourire chaleureux.

— Vous êtes le plus chic flic que j'aie jamais rencontré, Al. Chaque fois que j'assassinerai quelqu'un, je m'assurerai d'abord que vous êtes là pour ne pas risquer d'être arrêtée !

— Je suis comme ça, que voulez-vous ! Le cœur tendre et le cerveau ramolli ! Vous croyez aux coïncidences ?

— C'est-à-dire ?

— Il arrive en bagnole à l'hôtel, juste au moment où Harkness démarre ; il le perd à un feu rouge, mais le retrouve, du moins il le croit. Mais justement ça n'est pas Harkness, c'est Ravell. Voilà ce que j'appelle une belle coïncidence avec un grand K !

— Vous croyez qu'il mentait, Al ?

— Naturellement, il mentait ! L'intéressant, c'est de découvrir pourquoi. C'est ça, l'ennui, dans une affaire de meurtre ; personne ne dit jamais toute la vérité ; tout le monde ment.

— Tout le monde ? répète-t-elle froidement.

— Oui, fais-je, tout le monde. Judy Manners, Rudi Ravell, Harkness, Luther... Vous !

— Comment ça, moi ? demande-t-elle, au comble de l'indignation.

— Du calme, Shirl. Vous avez peut-être un complexe des noms.

— Vous ne pouvez pas exprimer carrément ce que vous avez à dire, Al Wheeler ? demande-t-elle d'un ton glacé. N'essayez donc pas tellement de faire le malin !

— Camille a peut-être ce petit côté exotique qui manque à Sandra,

n'est-ce pas, Sandra ?

Elle se dirige lentement vers le bar et, me tournant le dos, se prépare un verre.

— Quand avez-vous découvert ça ? demande-t-elle d'une voix blanche.

— Que vous étiez Sandra Shane ? A Oakridge, je crois. Quand j'ai appris que Rudi et Judy Manners y étaient allés il y a trois mois. Je me suis dit que vous étiez bien trop futée pour vous enterrer bien longtemps à Oakridge ; et que Rudi étant ce qu'il est, il apprécierait vos talents.

— J'ai laissé passer une semaine, dit-elle, puis je suis venue à Pin City et je lui ai téléphoné ; le lendemain soir, j'emménageais ici.

— Rudi s'est donné un peu trop de mal quand il m'a parlé de vous, dis-je ; votre prétendue rencontre à Paris et tout le reste ; puis cette comédie qu'il m'a jouée, quand il prétendait s'être demandé si Camille était votre vrai nom et avoir vérifié sur votre passeport. Il a fait tant d'efforts pour me convaincre que j'en ai été intrigué !

— Rudi n'est pas très fortiche pour ce genre de truc, déclare-t-elle.

— C'est le Walter Mitty des studios, dis-je. Un de ces quatre, ses rêves vont se transformer en une réalité qui lui donnera des cauchemars !

— Merci, professeur ! s'exclame-t-elle avec enthousiasme.

— Ne manquez pas ma prochaine conférence, dis-je. L'influence dégradante des humains sur les oiseaux et les abeilles... Ça va faire un boom !

Elle hausse les épaules avec impatience.

— Bon, je suis Sandra Shane, dit-elle. Est-ce que ça change quelque chose ?

— Pour moi, dis-je dans un élan de passion, vous serez toujours Shirl. Mais, puisque vous me posez la question – oui, ça change beaucoup de choses. Cela signifie que vous avez connu Judy Manners à l'époque où elle habitait à Oakridge et que vous aviez un mobile impérieux pour l'assassiner.

— Je ne savais pas qu'elle était morte, réplique-t-elle calmement.

— Voici mon hypothèse : sa secrétaire aurait été tuée par erreur ; on l'avait prise pour Judy. Vous avez soulevé le mari de Judy. Le fait que Rudi payait votre loyer ne satisfaisait peut-être pas entièrement vos ambitions. La plupart des filles préfèrent être une légitime plutôt qu'une concubine.

— Pas moi, dit-elle froidement.

— Ça semble une manie, chez vous, de souffler les gars de Judy

sous son nez, dis-je. Il y a eu également Johnny Kay, n'est-ce pas ?

— Ça n'a rien de sorcier, explique-t-elle. Je suis un peu plus futée que Judy, c'est tout. Après la mort de Pearl Coleman, nous nous sommes dit qu'il n'y avait vraiment aucune raison de dissimuler nos sentiments – si ça ne lui plaisait pas, à mon paternel, il n'avait qu'à se faire cuire un œuf – et de toute façon, Johnny allait s'engager dans l'aviation.

— Judy, en somme, doit vous adorer depuis fort longtemps.

— Nous avons toujours éprouvé l'une pour l'autre des sentiments identiques, réplique-t-elle, toujours flegmatique.

— Vous m'avez dit, la première fois, que Rudi était venu ici, hier soir, dis-je. Il est parti un peu après onze heures et demie, n'est-ce pas ?

— C'est exact.

— Vous m'aviez dit minuit et demi.

— Onze heures et demie, minuit et demi... est-ce qu'on a l'habitude de consulter sa montre dans des moments pareils ?

— J'ai cru alors que vous vouliez fournir à Rudi un alibi. Je me demande maintenant si ce n'était pas plutôt à vous que vous songiez.

— Je ne sais pas quelle heure il était exactement, lieutenant, mais je suis restée où je me trouvais... c'est-à-dire au lit !

— Est-ce que quelqu'un peut corroborer cette affirmation ? lui dis-je sans me départir de mon flegme.

— Pourquoi n'allez-vous pas interviewer le petit bonhomme aux jumelles ? suggère-t-elle. Il devait probablement rôder derrière un buisson, sous ma fenêtre.

— Sinon, vous n'avez pas d'alibi.

— Et alors ?

— Alors, ça donne matière à réflexion.

Camille – ce nom lui va tellement mieux que Sandra ! – m'adresse un sourire suave.

— Vous oubliez un détail, lieutenant, ce me semble.

— Lequel ?

— Eh bien, Judy et moi, nous avons été élevées ensemble. Je la connais depuis ma plus tendre enfance. Si elle avait une sœur jumelle, je n'aurais aucune difficulté à reconnaître Judy. Et si j'avais résolu de la tuer, moi, je ne me serais pas trompée, je vous en fiche mon billet !

— Peut-être, mais vous êtes la seule personne vivante à connaître si bien son passé et sa vie à Oakridge. Elle a reçu des lettres de menaces, écrites par quelqu'un qui connaissait son passé sur le bout

du doigt.

— Très bien, s'exclame-t-elle, les yeux flamboyants de colère. Alors, qu'allez-vous faire ? M'arrêter ?

Je consulte ma montre et constate qu'il est deux heures et quart. Je fais signe que non.

— Pas à une heure aussi indue. Je n'en ai pas l'énergie.

— Parfait, dit-elle. Alors, bonsoir !

— Au revoir, Shirl ! dis-je à regret.

J'ai déjà atteint la porte lorsque j'entends un gloussement étouffé, derrière moi. Je me retourne. Camille est à un pas de moi. Elle s'est débarrassée en chemin de la chemise rayée et du short.

— Vous savez quel effet ça me fait, ce nom de Shirl ? roucoule-t-elle. La nuit est froide et obscure, Al Plouk. Pourquoi voulez-vous rentrer chez vous ?

— Maintenant que vous m'y faites penser, je ne trouve pas une seule raison, dis-je.

— Et maintenant, vous ne savez même plus, j'en suis sûre, si je suis ou non une tueuse ? C'est encore plus excitant, hein, tête de Plouk ? murmure-t-elle de sa voix la plus suave.

— Quoi ?

— Vous ne savez pas exactement ce qui va se passer... Je peux, à n'importe quel moment, vous planter un couteau dans le ventre ! (Une lueur perverse brille dans son regard.) Je choisirai le bon moment, bien entendu !

— Mort en pleine extase ? En tout cas, comme gros titre, à la une, ça serait sensationnel !

CHAPITRE IX

— Il a tiré trois fois sur Ravell... et vous l'avez laissé filer ? demande Lavers, stupéfait.

— C'est provisoire, shérif, dis-je poliment.

— S'il avait tué Ravell, vous lui auriez sans doute fait quand même un petit sermon, avant de le laisser partir ? insiste Lavers d'une voix étranglée.

— J'ai pris son revolver, dis-je pour me justifier. Je lui ai défendu de revoir Harkness. Je crois que ça n'était pas très grave.

— Mais si ça l'était, je veillerais à ce que vous en portiez la responsabilité, promet-il d'un ton menaçant. Tout ce que vous me dites me semble encore compliquer davantage cette histoire. Les antécédents d'Oakridge ; la fille Shane qui devient la maîtresse de Ravell ; Harkness qui se lance dans des malversations, Luther dans une tentative de meurtre... Franchement, nous n'avançons guère !

— Non, monsieur, fais-je.

— Ne restez pas assis là à jouer les perroquets ! rugit-il. Foutez-moi le camp d'ici et faites quelque chose !

— Oui, monsieur.

— Ne revenez pas avant d'avoir un résultat... et si vous n'en avez pas, ne remettez plus les pieds ici !

— J'écirai mes mémoires, dis-je avec dignité. J'ai déjà trouvé un titre qui en fera un best-seller : J'étais chef de la police à l'âge des culottes courtes. Le premier chapitre racontera comment j'ai tiré au clair ma première grosse affaire au sortir du lycée, puis comment j'ai alpagué ma mère parce qu'elle avait fait franchir, à un adulte, la frontière de l'État dans un dessein moral, et obtenu ses aveux en la tabassant avec un bâton de réglisse, et...

— Dehors ! hurle Lavers.

— Rappelez-vous simplement, shérif, que j'aurais pu vous dédier ce chef-d'œuvre, dis-je tranquillement.

Je referme la porte en vitesse, au cas où il me balancerait un cendrier en pleine poire. Annabelle Jackson lève sa tête blonde et me considère avec curiosité.

— Quelquefois, je me dis que vous devez certainement vouloir sa mort, déclare-t-elle d'un ton pensif. Avec votre façon agressive de lui faire monter sa tension... Je me présenterai immédiatement comme témoin à charge.

— C'est extrêmement habile de votre part de me prendre comme bouc émissaire, dis-je avec admiration. Vous savez fort bien que c'est vous et vos généreuses rondeurs virginiennes qui font monter la tension de tous les messieurs qui fréquentent ce bureau !

— Quel genre de rondeurs dites-vous ? demande-t-elle d'un air soupçonneux.

— Le suffixe « i-e-n », à la fin du mot, indique qu'il s'agit d'un État américain, dis-je. L'adjectif auquel vous pensez indiquerait plutôt un état... d'esprit !

— Avec votre genre d'esprit, vous arriveriez à dénicher de la sexualité dans une machine à écrire ! réplique-t-elle, l'air écoeuré.

— Vous voulez parler de toutes ces merveilleuses combinaisons de mots que l'on peut obtenir en tapant avec un doigt, les yeux fermés ?

— Vous avez réponse à tout, j'aurais dû m'en douter ! Il y a eu un coup de fil pour vous, pendant que vous étiez avec le shérif.

— Et de quoi s'agissait-il ?

— J'ai dit que vous rappelleriez. Je ne vais pas m'amuser à déranger le shérif pendant qu'il est en train de vous engueuler !

— Pas d'insolence ! dis-je. Qui m'a appelé ? Monroe, Mansfield, Bardot, Collins ?

— Aucun de ces messieurs, répond-elle joyeusement. Un certain M. Harkness a dit qu'il voulait vous voir de toute urgence.

— Décidément, je suis poursuivi par les coïncidences ! dis-je. Partout où je vais, je les vois qui me saluent gentiment tout en me faisant des signes obscènes avec les doigts !

— Voulez-vous que je le rappelle pour vous ? demande Annabelle avec indifférence.

— Il veut me voir... je veux le voir... je vais donc aller le voir, dis-je.

Il est dix heures passées quand j'arrive au Starlight Hotel. Il faisait beau, ce matin, quand j'ai laissé Camille près de la piscine, prête à ajouter une couche supplémentaire à son bronzage. Mais le ciel s'est maintenant couvert, ce qui est un soulagement pour moi. C'est déjà bien pénible d'être en pleine action si tôt le matin, mais un beau soleil avant le petit déjeuner, ça a un je ne sais quoi qui frise l'obscénité !

Je frappe à la porte de Harkness. Il ouvre aussitôt. Il est de nouveau en pyjama, sous sa robe de chambre de soie noire. Je m'enquiers :

— Vous ne vous habillez donc jamais ?

Il me sourit avec bonne humeur.

— Entrez donc, lieutenant. Vous arrivez juste à temps pour le petit déjeuner.

— Encore ! dis-je avec un frisson d'horreur.

Il s'assied et contemple d'un œil chargé de convoitise la table abondamment garnie. Je m'installe dans un fauteuil et m'efforce de regarder ailleurs.

— Vous avez téléphoné, lui dis-je, pour dire que vous vouliez me voir de toute urgence. Me voici donc, tout urgence, et tout ouïe.

Trois épaisses tranches de jambon recouvrent l'assiette posée devant lui. Il dispose soigneusement trois œufs pochés par-dessus, puis délibère un instant. Le moment est venu de prendre une décision et il ne se dérobera pas ; une seconde plus tard il noie le tout de sirop d'érable !

— Lieutenant, dit-il avec calme, il y a un certain point de vue que vous devriez considérer.

— Si ça a un rapport quelconque avec le petit déjeuner, je ne veux pas en entendre parler, fais-je d'une voix angoissée.

— Non, sérieusement.

Il sort un morceau de sucre de son enveloppe de papier, le tient délicatement entre le pouce et l'index au-dessus de sa tasse, puis il change d'avis et le trempe dans le pot de crème avant de le fourrer dans sa bouche.

— Ce Ben Luther, dit-il à brûle-pourpoint, vous savez, il essaie de me faire un coup fourré !

— De quel genre ?

Il hausse les épaules.

— C'est bien ça le hic... je ne sais pas.

Le nuage de sauterelles s'est maintenant abattu et l'assiette devant lui est nettoyée. Il la repousse pour la remplacer par une énorme tranche de gâteau au fromage blanc qu'il tartine généreusement de crème fouettée avant de napper le tout de sirop d'érable.

— Bon sang ! marmonne-t-il, la bouche pleine. J'ai déjà appelé Ben deux fois ce matin et il refuse de me parler. J'ai appelé Judy Manners et elle m'a reçu comme un chien dans un jeu de quilles. Quant à Rudi, il n'a même pas voulu venir au téléphone. Il se mijote sûrement quelque chose, lieutenant, et j'ai l'impression fort désagréable que c'est de moi qu'il s'agit.

— Si c'est vous qu'on fait mijoter, ce serait peut-être le comble de

l'extase pour un gourmet comme vous, dis-je, fasciné par cette idée. Vous voyez ça, le cannibale qui s'attaque à sa propre chair !

— Je parle sérieusement, lieutenant ! proteste-t-il.

— Moi aussi, dis-je. Et je suis censé enquêter sur un meurtre. Vous m'excuserez ?

— Mais ça a pourtant un rapport avec le meurtre, j'en jurerais, réplique-t-il d'un ton placide.

Sans cesser de s'empiffrer, il me raconte à peu près l'histoire que j'ai déjà entendue la veille : Luther l'accuse d'usage de faux et il a promis de prouver que les signatures étaient authentiques.

— Je lui avais fixé rendez-vous pour hier soir, poursuit Harkness. Dix heures et demie à son hôtel, mais j'ai été retenu plus que je ne l'aurais voulu, et quand j'y suis enfin allé, avec une heure de retard, il était sorti. J'ai traîné dans le hall jusqu'à minuit, puis j'ai renoncé à l'attendre et suis rentré ici.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que ça a un rapport avec le meurtre ? je lui demande.

— Eh bien... (Il rote discrètement) les signatures, sur ces courants, sont tout ce qu'il y a d'authentiques, lieutenant. Je ne crois pas un mot de ce que raconte Luther quand il prétend que la fille Arnold se faisait un sang d'encre sous prétexte que les signatures avaient été décalquées. Je crois que Ben a inventé ça de toutes pièces pour une raison qui m'échappe. Maintenant, il ne veut même plus m'adresser la parole ; Ravell et Manners non plus. Il a dû leur bourrer le mou.

— Je me renseignerai, dis-je. Rien d'autre ?

— Rien de précis. (Il se tamponne délicatement les lèvres avec une serviette immaculée.) Ben est un gars dangereux en un sens, lieutenant... un peu déséquilibré, peut-être ? (Il se vrille la tempe d'un index significatif.) Il a une imagination débordante et... enfin, vous avez vu ce matin comme il s'excite facilement.

— Est-ce que vous réclamez la protection de la police ?

J'ai posé cette question de mon ton le plus indifférent. Il me répond de la même façon.

— Pas une protection matérielle, en tout cas. Mais le fait que Luther ne s'est pas manifesté hier soir, et leur mutisme à tous les trois ce matin, ce n'est quand même pas une simple coïncidence. On dirait plutôt une conspiration ; j'ai pensé qu'il valait mieux vous mettre au courant.

— Merci infiniment, dis-je. A votre avis, pourquoi ont-ils soudain fondé une société anti-Harkness ?

Il secoue lentement la tête.

— Il leur faut peut-être un pigeon en vitesse ; vous avez peut-être mis le doigt sur un nerf sensible, lieutenant.

— Si c'est le cas, c'est bien par hasard, dis-je avec amertume.

— Une affaire, c'est une affaire, reprend-il. Mais un meurtre, c'est autre chose. Je veux être conciliant avec ces gens, lieutenant, parce que je tiens à faire ce film, mais je ne veux pas m'asseoir sur la chaise électrique à leur place. Il y a une limite à la courtoisie, vous ne trouvez pas ?

— Certainement ! Au fait, qu'est-ce qui vous a mis en retard hier soir et vous a empêché d'aller au rendez-vous avec Luther ?

— J'étais à la maison de Paradise Beach, en train de discuter du scénario avec Judy. Votre sergent s'y trouvait... Comment s'appelle-t-il déjà ? Sicknick ?

— Polnik. (J'ai rectifié machinalement.) Vous rappelez-vous si Judy Manners a reçu un coup de fil pendant que vous étiez là ?

— Quelqu'un a appelé Rudi, répond-il, mais il était sorti cinq minutes avant et c'est Judy qui a pris la communication.

— Simple curiosité, dis-je.

— N'oubliez pas que je vous ai parlé de conspiration, lieutenant ! (Sa voix se durcit.) Luther a une idée en tête et je ne lui fais pas confiance, je ne lui ai jamais fait confiance, d'ailleurs.

— Il est exactement dans les mêmes dispositions à votre égard, dis-je poliment.

— Vous lui avez déjà parlé, ce matin ?

— C'était la nuit dernière. Il ne m'a pas dit de façon explicite qu'il se méfiait de vous...

— Mais de quoi parlez-vous ? demande-t-il avec irritation.

— A la suite d'une série de coïncidences fort remarquables, il a pris Rudi Ravell pour vous, dis-je. Et il lui a tiré trois balles dessus.

Harkness pâlit brusquement.

— Vous plaisantez !

— Demandez à Rudi. Luther ne vous parle plus parce que je le lui ai interdit. Je lui ai dit que je le fourrerais au trou si jamais il cherchait à vous revoir.

Mue par un réflexe, sa main se tend vers la tasse à café qui s'entrechoque contre la soucoupe.

— Je vous avais bien dit qu'il était déséquilibré ! s'exclame-t-il d'une voix tremblante. C'est un fou furieux, ce gars, un fou furieux !

— Rendez-moi un service, dis-je. N'ouvrez pas votre porte sans savoir qui est derrière. Ça m'embêterait qu'on vous troue la panse.

— Trop aimable ! murmure-t-il d'une voix languide.

Je frissonne.

— Tout ce sirop d'érable répandu partout... Je ne pourrais jamais plus avaler une bouchée !

A Paradise Beach, je gare ma voiture à côté de la Lincoln gris-bleu et de la Porsche rouge sang ; le ciment blanc a viré au gris, maintenant qu'il reflète le ciel plombé. L'océan est glauque, et de gros nuages noirs montent à l'horizon. On est bons pour subir une de ces tornades dont les Californiens refusent même d'admettre l'existence.

Le carillon assourdi annonce mon arrivée, et j'attends trente bonnes secondes avant de voir la porte s'ouvrir.

D'ordinaire, on éprouve un petit frisson au souvenir de toutes les plaisanteries qui ont été faites sur une invasion de la terre par les habitants des autres planètes, sur les Martiens, par exemple, faisant du plat aux juke-boxes et autres gags du même acabit. C'est très marrant... tant que ça ne vous est pas arrivé dans la réalité. Mais trouvez-vous nez à nez avec un Martien et la situation est toute différente.

C'est la première fois que je vois un visiteur de l'espace, je l'examine donc avec soin. Je lui trouve, je le reconnais, une vague allure anthropoïde. Cet être – ce robot – est trapu et large d'épaules, a un corps velu d'une coloration rose vif. Le crâne est parsemé de poils courts et épais, et le visage, dans son ensemble, est hideux. Il est dans le plus simple appareil, à part un short de bain cramoisi et un cigare genre barreau de chaise serré entre les dents. Tandis que je le contemple sans enthousiasme, ses lèvres se retroussent sur les dents en une sorte d'affreuse parodie de sourire.

— Salut, lieutenant, dit le Martien. Quoi de neuf ?

Et moi de m'exclamer avec amertume :

— Polnik ! Dire que je te prenais pour une estafette de Mars !

— Hein, lieutenant ? fait-il en clignant lentement des yeux. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Passons ! Qu'est-ce que tu fous ici à poil ?

— Je nage, réplique-t-il d'un ton outragé. Faut que je surveille Judy en permanence, non ? C'est ce que m'a ordonné le shérif. Et elle veut nager dans la piscine, alors elle m'a demandé de nager avec elle. Qu'est-ce que vous pensez de mon caleçon de bain ? Vachement chic, hein ? Rudi ne porte que ça.

D'un index négligent, il fait tomber la cendre de son cigare qu'il se

replante d'un geste sec entre les mandibules.

Pour la première fois de mon existence, je suis sans voix. Médusé, je lui emboîte le pas et pénètre sur ses talons dans la maison, puis dans le living-room. Il s'approche du bar et inspecte d'un regard critique l'impressionnante rangée de bouteilles.

— Un verre, lieutenant ? propose-t-il.

— J'en ai bien besoin, fais-je d'une voix rauque.

— Vous buvez toujours du scotch, lieutenant ? s'enquiert-il d'un ton légèrement protecteur.

— Oui. Ça n'est peut-être pas très distingué ?

— Nous, nous buvons de la fine Napoléon, déclare Polnik, très mondain. De la gnôle importée d'Europe, ni plus ni moins !

— Et d'où provient le scotch, d'après toi ?

Mais il a bien soin d'éluder ma question. Il ne doit pas être très sûr de lui sur ce point.

— Vous voulez vous servir vous-même, lieutenant ?

Je me verse un scotch et allume une cigarette. Polnik tient à deux mains un gigantesque verre ballon où il enfouit son nez. Après avoir reniflé plusieurs fois comme s'il était affligé de végétations, il relève la tête et, les yeux larmoyants, palpète des paupières.

— Sensationnel, ce truc ! dit-il. Mais faut apprécier le croquet, lieutenant.

— Le croquet ? Ce ne serait pas le bouquet ?

— Ben, l'odeur, explique-t-il. Si vous reniflez pas avant de boire, vous passez pour un abruti. Enfin, je parlais pas pour vous, lieutenant, ajoute-t-il rapidement.

— Je vois que je me suis réservé le sale boulot dans cette affaire, dis-je. Au lieu de tourner en rond sans aboutir nulle part, j'aurais pu me prélasser ici, au bord de la piscine, à reluquer de près les appas de Judy Manners et à renifler le bouquet de la fine Napoléon !

— Ah ! cette Judy ! s'exclame Polnik avec enthousiasme. Voilà une poupée qui a de la classe ! On a eu du faisan aux asperges, au dîner, hier soir... J'aurais jamais cru qu'un poisson puisse avoir si bon goût !

— Moi non plus !

Polnik vide son verre d'un trait, en rejetant brusquement la tête en arrière. Son corps devient rigide pendant une seconde ou deux, puis il est secoué par de violents frissons et il ouvre des yeux de nouveau larmoyants.

— Formidable ! gargouille-t-il, le souffle coupé. Napoléon, ça, c'est un mec qui sait fabriquer de la gnôle !

Je finis mon propre verre et ma cigarette. Puis je l'interroge :

— Ravell est là ?

— Il fait une promenade tous les matins, répond Polnik. C'est un mordu de l'exercice, celui-là. Il est sorti, il y a un quart d'heure à peu près, lieutenant. Vous devriez l'attendre. Il rentrera dans une demi-heure, peut-être même moins. (Il remplit de nouveau libéralement son verre ballon.) Prenez donc un autre verre, lieutenant. Vous aimeriez peut-être manger quelque chose ?

Il s'interrompt un instant, pour mettre au point son petit numéro de générosité désinvolte.

— Du caviar ? (Il épie avec soin ma réaction.) C'est des petits trucs noirs collés ensemble et ça a, comme qui dirait, un goût de poisson, ajoute-t-il. Mais faut passer par un docteur pour en avoir ; ça vient des surgeons⁽¹⁾, m'a-t-on dit.

— Oui, ça doit être un mot comme ça. A propos, où est Judy Manners ?

— Elle était près de la piscine quand je suis allé vous ouvrir, lieutenant. Je vais vous montrer le chemin.

— Je connais le chemin, dis-je d'un ton glacial. Reste donc ici et bois donc un peu de cette production napoléonienne. Je veux lui parler.

— Comme vous voudrez, lieutenant, dit-il, ravi. Moi, je fais toujours passer le devoir avant le plaisir !

Il reprend de nouveau son verre ballon à deux mains et replonge le nez dedans.

Je traverse la salle à manger pour entrer dans la salle de jeux. Sur l'épaisse moquette rouge qui s'étale jusqu'au bord de la piscine, Judy est allongée sur le dos. Elle porte un maillot de bain une pièce, en satin blanc, et je commence à me sentir jaloux de Polnik.

Elle vient sans doute de sortir de l'eau. Ses cheveux de lin sont brillants et mouillés et des gouttelettes d'eau scintillent sur ses cuisses. Le maillot a peut-être un peu rétréci, mais le satin blanc épouse de si près ses seins magnifiques qu'on ne peut un instant douter de leur authenticité.

— Bonjour, lieutenant ! dit-elle en esquissant un sourire. C'est gentil de venir me voir.

— Merci, dis-je. C'est toujours un plaisir de vous voir, Miss Manners. Je n'aurais jamais imaginé pouvoir contempler un si beau spectacle, pas dans la vie réelle en tout cas, si ce n'est sur l'écran.

Les coins de sa bouche se retroussent, accentuant son sourire.

— Je ne sais jamais très bien sur quel pied danser avec vous,

lieutenant. Vous dites une chose qui semble être un compliment, mais quand j'y réfléchis, je n'en suis plus tellement sûre.

— Vous vous occupez fort bien de Polnik, dis-je. Théoriquement, il est vrai, c'est lui qui devait s'occuper de vous.

— Mais c'est ce qu'il fait, proteste-t-elle d'un air enjoué. Je me sens tout à fait en sûreté quand il est là. Hier soir, il nous a raconté quelques-unes des affaires qu'il a élucidées. J'ai été fort impressionnée, je dois dire. Je comprends que les autres flics trouvent ses méthodes peu orthodoxes.

— Il pense avec ses pieds, dis-je, un mince sourire aux lèvres. Et ça n'est pas tellement facile, quand on les a plats, comme Polnik !

— Ne vous en faites pas, lieutenant, dit-elle avec un rire léger. Mentalement, je n'ai pas cessé, pendant tout ce temps-là, de procéder à une substitution. Quand il disait « Polnik », je pensais « Wheeler ». Vous avez une certaine réputation à Pin City.

— Je n'en suis malheureusement pas digne, dis-je d'un air contrit. Vous savez comment sont certaines filles... Elles disent n'importe quoi, sous prétexte que c'est vrai !

Elle se lève d'un mouvement souple et se passe la main sur les hanches.

— Et où en êtes-vous de cette affaire ? demande-t-elle.

— J'ai découvert certains détails, certains éléments. Des éléments, j'en ai d'ailleurs à ne savoir que faire, mais je ne suis guère avancé pour autant. Je pensais que vous pourriez peut-être m'aider à les trier un peu.

— Si je peux, j'en serai ravie, dit-elle. Et flattée.

— Merci, Miss Manners.

— Appelez-moi donc Judy, je vous en prie. Si nous allions dans ma chambre ? Nous pourrions bavarder sans être dérangés.

— Bonne idée, dis-je en toute sincérité.

Je la suis donc dans l'aile de la maison qui se détache du bâtiment principal et où sont installés les appartements privés. La chambre à coucher se compose en fait de deux pièces, nanties chacune d'une vaste penderie, et séparées par une salle de bains.

— Asseyez-vous donc, lieutenant, dit-elle quand nous sommes dans sa chambre. Je n'en ai pas pour longtemps, je vous le promets. Je vais simplement m'extirper de ce maillot de bain.

— Merveilleux ! dis-je avec enthousiasme.

Elle me considère pensivement.

— Et mettre autre chose, ajoute-t-elle.

— Pourquoi ?

— Pardon ? fait-elle en ouvrant de grands yeux.

— Judy, dis-je d'un ton pressant, vous êtes la femme la plus belle que j'aie jamais vue ! Je sais que vous ne pouvez pas être heureuse avec Ravell. Laissez-moi une chance de vous prouver que je peux...

— Lieutenant ! coupe-t-elle sèchement. Vous perdez la tête, il me semble !

Je suis déjà à court de dialogue genre « presse du cœur ». Je prends alors mon air : « c'est uniquement votre faute, votre beauté m'a ensorcelé » et j'attends, palpitant d'espoir.

Hélas ! Son regard est plus glacial que le rappel à l'ordre d'une société de ventes à tempérament pour une traite en retard. Deux taches rouges enflamment ses pommettes.

— Vous feriez peut-être mieux de m'attendre dans le living-room, lieutenant, dit-elle.

Si j'en juge par son ton, il y a peu de chance que je touche jamais les deux pour cent que m'a promis Rudi sur son prochain film.

— Je vous prie de m'excuser, dis-je. J'ai perdu la tête, je crois. Je ne savais plus ce que je disais. Le fait de me trouver là dans votre chambre... vous dans ce maillot de bain sensationnel... j'ai pris mes désirs pour des réalités !

— C'est le moins qu'on puisse dire ! réplique-t-elle d'une voix à faire geler la mer des Sargasses. Qu'est-ce qui peut bien vous faire croire que je tromperais mon mari, lieutenant ?

— Ma foi, dis-je le plus suavement du monde, c'est de savoir que lui vous trompe, je suppose.

CHAPITRE X

Comme tout autre Américain du sexe masculin dans la force de l'âge, j'ai déjà été giflé, mais cette fois, j'ai vraiment droit au travail complet. Elle m'expédie à toute volée un solide aller et retour qui me déclenche des grelots dans la tête.

— menteur ! hurle-t-elle. Espèce de sale petit... !

D'un geste sec, je lui enfonce mon index tendu dans le plexus solaire et elle se tait brusquement. Mon crâne carillonne toujours et j'ai les deux joues en feu.

Judy se plie légèrement en avant, la bouche grande ouverte, suffoquée. Quand elle arrive enfin à reprendre haleine, ma tête résonne déjà moins.

Elle me regarde avec une haine sans borne, puis se rue sur moi, toutes griffes dehors. J'attrape au vol son poignet gauche et le tords, ce qui l'oblige à s'écarter de moi au fur et à mesure que je lui retourne le bras. Je continue à appuyer jusqu'à ce que je lui aie bloqué le bras dans une clé de demi-nelson, en maintenant mon étreinte juste assez pour lui faire mal au poignet, mais pas trop.

Sanglotant de fureur, elle se met à ruer et à me donner des coups de talons dans les tibias. J'appuie un peu plus sur le poignet pour l'obliger à se courber en deux et la fais ensuite démarrer au petit trot en la poussant devant moi. Je la propulse dans la salle de bains, puis sous la douche dont j'ouvre à plein tube le robinet d'eau froide. Je lui lâche alors le poignet et retourne dans la chambre.

J'allume ensuite une cigarette et j'attends. Le bruit de la douche s'arrête presque immédiatement, mais dix minutes s'écoulent avant que Judy ne réapparaisse. Elle s'est séchée et drapée dans une gigantesque sortie de bain qui la moule des épaules aux chevilles. Son visage est pâle mais calme ; pas de larmes, rien. Une lueur glacée brille au fond de ses yeux, et son regard s'humanise.

— Nous ferions peut-être bien de nous présenter mutuellement des excuses ? propose-t-elle. Voyons : si nous prenions un nouveau départ et faisions comme si rien ne s'était passé ?

— Tout à fait d'accord.

— Bon. Je vais m'habiller. Je ne vous ferai pas attendre longtemps.

Elle entre dans la penderie, en refermant soigneusement la porte derrière elle.

Cinq autres minutes disparaissent de ma vie et la voilà de retour. Elle porte un ensemble de toile- chemise et jupe droite – bleu turquoise qui me rappelle mon petit voyage à Oakridge. Ses cheveux blonds sont brossés et coiffés, et elle s'est mis du rouge à lèvres.

— J'espère que vous ne vous êtes pas trop ennuyé en m'attendant, lieutenant, dit-elle, pleine d'aisance.

— Vous avez été très rapide, pour une femme, dis-je.

Elle sourit.

— Vous parlez en homme marié, non ?

— Ça commence à m'inquiéter. La prochaine fois, je risque de ressembler à un homme marié, si ça se trouve !

Elle s'assoit dans un fauteuil en face de moi et croise les jambes d'un geste vif. Son genou se creuse de fossettes et j'aperçois un bout de cuisse galbée qui se perd dans le volant en dentelle de son jupon. Du bout des doigts, elle rabat sa jupe ; je n'ai donc plus rien à perdre si je me mets à concentrer toute mon attention sur son visage.

— Très bien, lieutenant, commence-t-elle à mi-voix. Vous vous doutez bien que je ne vais pas laisser tomber le sujet. Mon mari me trompe, dites-vous. Comment ça ?

— Excusez-moi, dis-je. Je croyais que vous étiez au courant.

— Inutile de vous excuser, fait-elle sèchement. Maintenant que je suis effectivement au courant, j'aimerais connaître toute l'histoire, en détail.

Je lui parle de Camille et de l'appartement de la Cour des Rêves, lui précise que Rudi paie le loyer, voit Camille presque tous les soirs, et a passé tout un week-end en sa compagnie.

— Je vois, dit-elle d'une voix blanche, lorsque j'ai terminé.

Je lui offre une cigarette, elle la refuse d'un signe de tête, j'en allume donc une pour moi.

— Je suis allé à Oakridge, hier, lui dis-je. Je voulais vérifier certains détails contenus dans ces lettres.

— Qu'est-ce que vous avez découvert ? demande-t-elle, l'air intéressé.

— Vous aviez raison, en effet ; la personne qui les a écrites connaissait fort bien votre passé, dis-je. Tous les détails sont exacts. C'est bien le vieux Coleman qui s'occupe du cimetière.

— J'ai entendu parler de lui, dit-elle. Je suis retournée là-bas, il y a peut-être deux ou trois mois. Je n'y ai passé qu'une journée. Rudi

m'y a conduite. C'était une erreur... On ne peut pas revenir en arrière, on ne doit même pas essayer. (Elle se mordille la lèvre un instant.) Êtes-vous entré dans le cimetière, lieutenant ?

— Oui. J'ai bavardé avec Coleman.

— Était-il exact qu'il y ait... un... une place vide ?

— Exact. Je l'ai vue. Le vieux m'a dit qu'il vous la réservait. Le soleil et le chagrin lui ont un peu tapé sur le crâne, je crois.

Judy détourne braquement la tête.

— Pourquoi ? chuchote-t-elle. Depuis le moment même où cette pauvre Barbara a été tuée à cause de moi, je ne cesse de me demander pourquoi ? Pourquoi est-ce qu'ils me détestent tellement ? Qu'est-ce que j'ai bien pu faire ? Je me répète sans arrêt le texte de ces lettres, en essayant de trouver qui a bien pu les écrire ! J'ai parfois l'impression que je vais devenir folle, moi aussi !

— Cette Camille Clovis... dis-je. Ce n'est pas son vrai nom.

— Ah ! (Elle lève brusquement les yeux.) Comment s'appelle-t-elle alors ?

— Sandra Shane.

Elle appuie le dos de sa main contre ses lèvres, le regard noyé de panique.

— Sandra ? murmure-t-elle, comme si elle avait peur de prononcer ce nom à voix haute. Alors c'est elle qui a écrit...

— Nous n'en avons aucune preuve, dis-je. Pas encore, du moins. Est-ce que vous l'avez vue lorsque vous êtes allée à Oakridge, il y a deux mois ?

— Non répond-elle d'une voix angoissée. Non, je ne l'ai pas vue. Je ne savais même pas qu'elle habitait encore là-bas.

— Elle y est revenue, après avoir passé plus de trois ans à Los Angeles, dis-je. Si vous ne l'avez pas vue, votre mari en revanche l'a vue, lui. Une semaine après, elle a débarqué à Pin City et lui a téléphoné. Le lendemain soir, elle emménageait dans l'appartement de la Cour des Rêves.

— Ça ne m'étonne pas de Sandra, lance-t-elle d'un d'un ton cinglant. Elle se jette à la tête de tous les hommes qu'elle veut. Rudi n'a jamais su résister à ce genre de flatterie.

— Il se peut donc qu'elle ait écrit ces lettres et qu'elle ait tué Barbara Arnold, dis-je. Mais c'est là que ça commence à se compliquer un peu.

Judy Manners, qui voit par la pensée un close up de la tête de Sandra Shane en train de sombrer lentement dans une cuve d'huile bouillante, s'arrache à regret à cette contemplation.

— Ça se complique ? répète-t-elle machinalement.

— Pour Don Harkness, par exemple. Avez-vous, vous ou votre mari, déjà signé avec lui un contrat pour ce prochain film ?

— Non, répond-elle en secouant la tête avec fermeté. Nous sommes toujours en train d'y réfléchir.

— Ben Luther m'a raconté toute l'histoire. Il vous a téléphoné tard dans la soirée, hier, n'est-ce pas ?

— C'est Rudi qu'il appelait, mais j'ai pris la communication parce que Rudi était sorti. (Sa bouche se crispe de fureur.) Et maintenant, je sais où il était !

— Luther a-t-il parlé du coup de fil de Barbara Arnold la veille du jour où elle a été assassinée ?

— Cette histoire de signatures décalquées ? (Elle acquiesce.) Oui, il m'en a parlé. Il voulait savoir si nous avions déjà signé avec Harkness ; je lui ai répondu que non. Don doit être aux abois pour faire une chose aussi stupide !

— Il faut bien qu'il s'en mette plein les poches, pour pouvoir s'en mettre plein la lampe, dis-je. Il était ici quand Luther a téléphoné, n'est-ce pas ?

— Oui, fait-elle avec un petit sourire. J'ai dû jouer un peu la comédie, après ce que m'avait dit Luther. Si je lui avais laissé voir à quel point j'étais furieuse contre lui, il aurait sans doute deviné que c'était Luther qui venait de m'appeler.

— Ça aurait été tellement gênant ?

— Peut-être pas, répond-elle en haussant les épaules d'un air furieux. Mais j'ai pensé que c'était plus correct vis-à-vis de Ben – c'est un remarquable homme d'affaires. Je me suis dit qu'il saurait bien se charger de Don et je lui aurais rendu un mauvais service en apprenant à Don qu'il savait la vérité.

— Harkness est parti à quelle heure ?

Judy réfléchit un instant.

— Vers onze heures, je crois. Un peu plus tard, peut-être, mais guère plus.

— Pourquoi est-il resté si longtemps ?

— Il parlait du film, bien entendu. Il avait amené la première mouture du scénario et nous l'avons examinée ensemble. Il a fait tous ses efforts pour conclure l'affaire ; quand Don se donne du mal, il peut être très convaincant. Si je n'avais pas appris la vérité par Ben Luther, j'aurais facilement pu signer le contrat ce soir-là.

J'allume une autre cigarette et me lève.

— Je vous remercie d'avoir bien voulu me répondre, Judy.

— Est-ce que ça vous sera d'une utilité quelconque ? demande-t-elle anxieusement.

— Je ne sais pas, dis-je très sincèrement. Pour le moment, d'aucune ; mais peut-être ces détails se révéleront-ils utiles par la suite.

— Vous partez déjà ? demande-t-elle avec la courtoisie désolée d'une parfaite hôtesse.

— Je voulais voir Rudi, dis-je. Je pensais faire quelques pas dehors et aller à sa rencontre.

Elle se lève d'un geste prompt et tire sur son chemisier ; ses spectaculaires rondeurs semblent me sauter au cou.

— Je vous accompagne, lieutenant, déclare-t-elle avec fermeté. J'aimerais beaucoup moi aussi, aller à la rencontre de Rudi.

Nous traversons donc la maison pour regagner le living-room. Polnik agite négligemment deux doigts dans notre direction quand nous passons devant le bar. Les yeux plissés, il me regarde avec attention puis demande d'une voix pâteuse :

— Dites donc, lieutenant ?

— Quoi ?

— Ce mec, Napoléon... où vous dites qu'il habite ?

— En France.

— France, en Europe ?

— France, en Europe, je confirme patiemment.

Polnik réfléchit un instant à ce renseignement.

— Comment qu'on y va ? demande-t-il avec simplicité.

Nous avons cependant atteint la porte d'entrée.

Je l'ouvre, laisse passer Judy et la suis sur le perron. Elle lève les yeux vers le ciel plombé et frissonne soudain.

— Nous ne couperons pas au mauvais temps, dit-elle. Je déteste les orages.

Je lui demande alors :

— Depuis combien de temps êtes-vous mariée avec Rudi ?

— Trois ans, répond-elle. Pourquoi ?

— Je me demandais simplement... Est-ce que vous lui avez parlé d'Oakridge et de Johnny Kay ?

— Bien sûr, je lui en ai parlé. (Elle rit doucement.) Après quelques années de mariage, lieutenant, vous n'ignorez plus rien sur votre conjoint et il n'ignore...

Elle s'interrompt brusquement et lève sur moi un regard où se lit une horreur croissante.

— Non ! s'exclame-t-elle, l'air désespéré. Pas Rudi ! Non. Il ne me ferait pas ça !

— Je n'ai pas dit qu'il l'avait fait, mais qu'il aurait pu, dis-je placidement.

Le gars en question apparaît brusquement au coin de la maison et se dirige vers nous d'un pas vif. Je le regarde se rapprocher et j'entends les premières notes du thème musical. C'est une sorte de marche évoquant par moment les chasses à courre et les festivités seigneuriales de la vieille Angleterre.

Rudi, tête nue, porte une veste en léger tweed tissé à la main d'une surprenante couleur verte et un pantalon de toile moutarde. Sa chemise, au col ouvert, est assortie au bleu de ses mocassins montants. Il tient dans la main droite une cravache qu'il balance vigoureusement en marchant.

— Je ne savais pas qu'il y avait des chevaux dans le coin, dis-je.

— Il n'y en a pas, réplique Judy froidement, et s'il y en avait, Rudi ne s'en approcherait pas. Il a tourné un western, il y a bien un an maintenant, mais il lui suffit d'entendre un cheval pour se précipiter sous le lit le plus proche et s'y cacher jusqu'à ce que l'animal ait disparu.

Rudi nous aperçoit alors et brandit sa cravache pour nous saluer joyeusement.

— Bonjour, Wheeler !

L'accent anglais qu'il affecte est absolument impeccable.

Il gravit les marches du perron, son sourire de bienvenue aux lèvres.

— Comment va, ce matin, mon vieux ? Et comment se comporte votre fidèle assistant, mon bon ami Polnik ?

— Il est bourré, ai-je la grossièreté de répondre.

— Vous m'en direz tant ! (Il fronce les sourcils et secoue la tête avec tristesse.) C'est vache, non ?

— Rudi, dit Judy d'une voix calme, voudrais-tu me passer ta cravache un instant ?

Il la contemple avec tendresse.

— Ma petite patronne chérie ! dit-il avec respect. Ça réchauffe le cœur d'un homme de savoir qu'une femme fidèle et aimante l'attend à la maison quand il revient de là-bas...

Il indique la plage d'un geste vague. Sous mes yeux, elle se

transforme en un immense Sahara dépourvu de pistes ; le thème musical se transforme alors, fort habilement, en une sorte de cacophonie orientale et redoutable, ponctuée par le bruit des cloches des chameaux.

— La cravache, Rudi ? répète patiemment Judy.

— Excuse-moi, très chère. (Le regard d'aigle qui a scruté des milliers d'horizons lointains, se pose tendrement sur la petite patronne.) Voilà, mon chou.

Judy lui prend alors la cravache des mains et la fait aller et venir à titre d'essai, pour bien affermir sa prise.

Puis son regard devient soudain vitreux.

— Ah ! oui, une femme fidèle et aimante ! répète-t-elle d'une voix rauque. Et si on parlait un peu du mari infidèle et cavaleur ?

— Hein ? (Rudi sursaute et la considère d'un regard inquiet.) Qu'est-ce que tu as dit ?

La cravache siffle dans les airs et elle claque comme un coup de feu. Rudi courbe les épaules.

— Je t'en ficherais, moi, des Sandra Shane ! hurle Judy. Salaud, menteur, dégueulasse !

Un autre coup de feu retentit et Rudi, poussant un hurlement affolé, dévale au triple galop, poursuivi par Judy qui le cravache furieusement. Je regarde ce spectacle intéressant jusqu'à ce qu'ils disparaissent derrière le garage, puis je pénètre à nouveau dans la maison.

Polnik, grâce à son extraordinaire métabolisme, semble presque dessoûlé quand j'arrive au bar.

— Il me semble avoir entendu gueuler quelqu'un, lieutenant, fait-il.

— C'était simplement les « taïaut, taïaut » de l'hallali, dis-je.

— Hein ? grogne-t-il.

— Une chasse au renard. Il paraît que c'est ce qu'on crie quand on aperçoit le renard ; c'est très, très britannique, et tellement plus poli que de dire « Ah ! te voilà, sale petite crapule ! »

Polnik secoue la tête lentement.

— Je peux faire quelque chose pour vous, lieutenant ? persévère-t-il.

— Et comment ! Tu vas m'aider à écrire une lettre de menaces.

— Qu'est-ce que c'est, lieutenant ?

Alors, pour essayer de l'encourager, je lui demande :

— Tu n'as encore jamais écrit de lettres de menaces ?

— Lieutenant ! déclare-t-il avec conviction. Sous ce rapport-là, il n'y a que deux catégories de gens ; or, moi, je suis de celle qui reçoit les lettres de menaces. Elles réclament toutes la même chose : du fric !

— Je vois exactement ce que tu veux dire, sergent, dis-je, plein de compréhension. Eh bien, pour une fois, tu vas être de l'autre côté de la barricade. La machine à écrire est toujours dans la chambre de Barbara Arnold ?

— Oui. C'est là que je dors.

— Allons-y ! dis-je. Je ne veux pas que nous soyons surpris en pleine action. Rudi et sa tendre épouse sont en train de jouer aux gendarmes et aux voleurs dehors, mais même s'il s'obstine à cavalier, il faudra bien qu'elle s'arrête, elle, surtout étant donné la façon dont elle est bâtie ! La course, ça ne tarderait pas à lui faire perdre sa pétulance, en même temps que son pétoulet !

— Sans compter qu'avec toutes ses rondeurs, il lui serait vraiment difficile de sprinter !

— T'as raison, fais-je avec admiration. T'as vraiment l'œil pour ce genre de trucs.

— Depuis que je suis là, Lieutenant, dit-il d'une voix émue, j'ai fait que me servir de mes yeux. Je m'en suis jamais payé une pareille tranche !

Nous sortons du living-room et traversons la maison pour gagner la chambre qu'occupait Barbara Arnold de son vivant. Je m'assieds au bureau devant la machine à écrire, et j'allume une cigarette. Dans le deuxième tiroir, je trouve une pile de cartes blanches, en prends une et la glisse sur le rouleau.

Quelques lettres qui n'ont pas encore été ouvertes, sont entassées sur le bureau. Je les examine rapidement ; ce sont de simples paperasses, factures et reçus, ce qui explique qu'elles n'aient pas encore été ouvertes. Je trouve dans le tas ce que je cherchais, une enveloppe non collée adressée à Judy Manners. A l'intérieur, une réclame d'un fourreur de Pin City célèbre les mérites de son vison dernier cri. Je la roule en boule et la jette dans la corbeille à papiers sous le bureau.

— Quel jour est-on ? je demande.

— Le 19, répond aussitôt Polnik.

— Tu es sûr ?

— C'est l'anniversaire de mon mariage, lieutenant, me rappelle-t-il aigrement. Un gars n'oublie jamais le jour où il a commis la plus grosse boulette de son existence.

Je considère la carte blanche pendant quelques secondes, puis je

me mets à taper lentement, avec un doigt, sans m'occuper de la présence de Polnik qui me souffle sur la nuque une haleine empestée par le cognac. Cinq minutes plus tard, j'ai terminé et je relis mon texte avant d'enlever la carte de la machine.

Cette fois, il n'y aura pas d'erreur. La Belle Dame sans merci mourra au Paradis, le vendredi 20 juillet. Elle ira retrouver Elias Fry et Pearl Coleman au cimetière d'Oakridge le 23 juillet. – Et les oiseaux se sont tus.

Un grognement de stupeur s'élève derrière moi.

— Lieutenant ! s'exclame Polnik d'une voix enrouée. C'est comme les autres lettres qu'elle a reçues !

— Ravi de te l'entendre dire.

— Lieutenant ! (Il pousse quelques grognements inarticulés.) C'est pas vous qu'avez écrit les autres et buté la même Arnold ?

— Pas que je sache, dis-je. Mais je suis peut-être somnambule, qui sait ?

Je glisse la carte dans l'enveloppe déjà adressée à Judy Manners et la ferme soigneusement.

— Où est la boîte aux lettres ? je demande.

— Près du portail, sur la route, répond Polnik. Vous êtes devenu fou, lieutenant ?

— Tu sais ce que fait un bon reporter quand il n'y a aucune nouvelle à signaler ? Il en fabrique. Je n'aboutis à rien dans cette affaire ; la situation n'évolue pas. Je la fais donc évoluer.

— Si jamais le shérif apprend ça...

— Il ne l'apprendra pas, dis-je avec assurance. Pas par moi, en tout cas, et pas par toi non plus.

Je glisse la lettre dans ma poche et me lève. Polnik sur les talons, je traverse à nouveau la maison.

— Je retourne à mon bureau, dis-je. Débrouille-toi pour que Judy Manners aille chercher cette lettre dans la boîte, d'ici deux heures au plus ; arrange-toi aussi pour qu'elle téléphone au shérif.

— J'espère que vous savez ce que vous faites, lieutenant, déclare Polnik d'un air plutôt inquiet.

— Nous en sommes tous là, non ? Tu pourrais également faire autre chose, après mon départ.

— Quoi, lieutenant ?

— Laisse tomber cette fine Napoléon ! dis-je d'un ton rogue.

Je n'aperçois aucune trace de Rudi ni de son aimante épouse en

sortant. Arrivé au portail en bois, qui est ouvert, j'arrête l'Austin et en descends. Après m'être assuré qu'il n'y a personne en vue, je jette la lettre dans la boîte ad hoc, puis je remonte dans la voiture.

Sans raison aucune, je me marre doucement pendant tout le trajet de retour à Pin City. Il me faut un bon bout de temps pour comprendre pourquoi ; ce que j'ai toujours soupçonné se révèle exact ; c'est très amusant d'organiser un meurtre.

CHAPITRE XI

Assis sur le rebord du bureau d'Annabelle Jackson, les pieds pendant dans la corbeille à papiers, j'essaie de raisonner cette tendance à l'entêtement que l'on retrouve chez presque toutes les personnes du beau sexe.

— L'ennui avec vous, ma petite fleur de serre, dis-je avec une belle conviction, c'est que vous ne vous laissez jamais aller.

— Et c'est mal, ça ? demande-t-elle avec dédain.

— Je vais vous expliquer ce que j'entends par là. Imaginez que nous ayons un rendez-vous, d'accord ?

— Pas du tout ! protesta-t-elle avec fermeté.

Je soupire.

— Nous avons donc un rendez-vous. Nous dînons quelque part, nous allons voir un spectacle, nous rentrons chez moi vers minuit.

— Ah, mais non ! pas de ça !

Je fais comme si je n'avais pas entendu.

— Vous vous asseyez donc sur mon divan, je prépare un verre, je mets quelques disques sur mon « hi-fi », j'éteins une ou deux lumières... et aussitôt, vous commencez à vous inquiéter.

— A ce stade-là, je serais déjà en train de hurler ! me déclare-t-elle paisiblement.

— Votre minute de vérité a sonné, dis-je d'un ton grave. Le moment est venu d'affronter les peurs inavouées qui rôdent au fond de votre âme et de leur faire voir le jour. De quoi avez-vous peur, en fait ?

— Al Wheeler, déclare-t-elle d'une voix étranglée, vous ne voudriez tout de même pas me faire croire que vous ne le savez pas ?

— Il vous suffit simplement de vous laisser aller, dis-je avec obstination. Une nouvelle expérience, c'est toujours...

La sonnerie du téléphone nous interrompt. Elle décroche :

— Allô ? Oui, monsieur...

Je reconnais, dans la friture qui me vient aux oreilles, la voix de Lavers.

— Il est ici, monsieur, poursuit poliment Annabelle. Tout de suite. Elle raccroche et m'adresse un sourire exquis.

— « La Voix de son Maître », dit-elle. Il veut vous voir immédiatement, mais il n'a pas dit pourquoi.

Je me laisse glisser à terre. Je demeure un instant immobile, les yeux fermés, la tête rejetée en arrière.

— Vous êtes malade ou quoi ? demande Annabelle, intriguée.

J'écarquille alors les yeux et la regarde fixement.

— Je sais, dis-je d'un ton neutre.

— Vous savez quoi ?

— Pourquoi le shérif veut me voir. (Je ferme à nouveau les yeux et frissonne.) Ça m'est venu comme ça ! Je suis peut-être extra-lucide.

— Cinglé, plutôt, fait-elle d'un ton rageur.

— C'est Judy Manners ! dis-je d'une voix caverneuse. Elle vient de recevoir une autre lettre !

— Vous avez une imagination délirante ! s'exclame Annabelle Jackson, mais sa voix me semble moins assurée. Qu'est-ce qu'elle dit, cette lettre ?

— « Cette fois il n'y aura pas d'erreur, dis-je en articulant lentement, la belle dame sans merci mourra le vendredi 20 juillet... » Ça continuait, mais je n'ai pas pu voir clairement la suite... Je crois qu'il s'agissait de son enterrement à Oakridge...

— Oh ! la barbe ! s'écrie-t-elle, excédée. Cessez de faire l'andouille et allez donc voir le shérif avant que son sang n'atteigne son point d'ébullition !

— Bon, dis-je. Puisque vous ne me croyez pas, vérifiez après mon départ et vous verrez !

Je pénètre dans le bureau de Lavers en arborant l'expression du parfait collaborateur. Le regard vif du gars sur le qui-vive, pressé de se colleter avec le boulot qui se présente. Un sourire amical mais respectueux sur les lèvres, le corps tout entier dressé sur la pointe des pieds et frémissant d'une énergie et d'un dynamisme tenus en laisse, juste le temps de recevoir les ordres. D'un ton plein d'allant, je lui demande :

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ?

Lavers me contemple sans la moindre sympathie.

— Qu'est-ce qui vous prend, Wheeler ? Vous avez les chocottes ou quoi ?

Je me laisse retomber sur les talons.

— Non, monsieur. Je suis simplement pressé de recevoir les ordres

pour me remettre au travail.

— Vous devez être malade ! dit-il avec stupeur. Vous feriez mieux de vous asseoir. Eh ! bon sang, ne prenez pas cet air idiot ! Vous me faites froid dans le dos.

Je me sens parfois si découragé que je me demande si je n'étais pas né pour être un chef, au lieu d'être le pauvre sous-verge que j'ai été jusqu'à présent. Je me laisse tomber sans précaution dans le fauteuil des visiteurs, sachant que le ressort a été réparé la semaine dernière et que je ne risque plus rien.

— Judy Manners vient de me téléphoner, m'annonce Lavers. Elle a reçu une autre lettre.

Et moi, aussitôt, de m'enquérir le plus poliment du monde :

— Que dit cette lettre, shérif ?

Il me répète ce que j'ai écrit, mot pour mot.

— L'assassin ne rigole plus, on dirait. Il doit être bien sûr de lui, pour annoncer ainsi son coup, en précisant même le jour !

— C'est exactement ce que je me suis dit, grogne Lavers. Alors que faisons-nous ? Je peux poster immédiatement une douzaine de gars dans la maison et aux alentours, et les y laisser toute la journée de demain. Mais l'auteur de cette lettre sait fort bien que je prendrai précisément ce genre de précautions. C'est peut-être pour nous couillonner qu'il a fixé une date, hein ? Il veut que j'établisse une garde solide autour de la maison ; il sait que je ne peux pas maintenir des hommes là-bas indéfiniment ; si samedi matin, il ne s'est toujours rien passé, je serai bien obligé de rappeler mes flics. Il va donc s'amener tranquillement samedi après-midi ou dimanche et tuera la bonne femme !

— Vous avez sans doute raison, shérif.

Préoccupé, il tire sur son cigare.

— Qu'est-ce que vous pensez, vous, Wheeler ? Vous avez une idée ?

— Je trouve que c'est un prétexte tout trouvé pour organiser une petite faridon, dis-je.

Le cigare lui glisse des doigts et tombe sur le bureau. Lavers, bouche bée, me regarde. Je lui ai peut-être glacé le sang tout à l'heure en entrant dans le bureau, mais maintenant, visiblement, je lui produis l'effet inverse.

Je regarde son visage se congestionner et je me hâte de rectifier, avant qu'il n'ait une rupture d'anévrisme.

— Une petite réunion mondaine s'entend, shérif. A Paradise Beach.

— Wheeler, réussit-il à articuler, continuez ce gag encore trois

secondes et je vous étrangle de mes propres mains !

— Je parle sérieusement, shérif, dis-je en prenant mon air le plus flegmatique. Je ne trouve pas qu'un meurtre soit matière à gag, même si vous le pensez.

Il s'étouffe avec la fumée de son cigare, ce qui me donne le temps de préciser ma pensée :

— Quatre personnes seulement peuvent projeter d'assassiner Judy Manners. La fille Shane, Luther, Harkness et Rudi Ravell. Si Judy les invite à venir habiter chez elle, nous les aurons tous réunis au même endroit et nous pourrions les surveiller de près en permanence. Pas la peine de faire des rondes aux alentours de la maison, de veiller à boucler les portes et les fenêtres, inutile également de poster un factionnaire sur la plage pour s'assurer que personne ne pénètre dans la maison par la piscine...

Lavers pousse un grognement angoissé.

— Et qui les surveillera dans la maison ? Polnik ?

— Et moi. Je suis sûr que Judy m'invitera volontiers avec les autres.

J'attends patiemment qu'il ait eu le temps de ruminer ma proposition et j'allume une cigarette.

— Si j'acceptais, dit-il lentement, ce serait néanmoins votre affaire, Wheeler. Si cette fille était assassinée demain, je serais obligé de vous en tenir pour entièrement responsable.

— Oui, sans doute.

— C'est une sacrée responsabilité que vous prenez là, dit-il. Vous répondez de la vie d'une personne. Vous jouez votre propre astuce contre celle de l'assassin. Si vous échouez, la fille meurt et ce sera votre faute.

— Oui, monsieur, dis-je poliment.

— Depuis le temps que nous travaillons ensemble maintenant, vous devez savoir que je souscris presque toujours à vos jugements, dit-il. J'ai même parfois engagé ma propre responsabilité en vous donnant carte blanche. Vous êtes le flic le plus farfelu, le plus instable, le moins orthodoxe que j'aie jamais vu, mais vous êtes né sous le signe de la chance. Or je suis moi-même superstitieux.

— Ce n'est pas une question de chance, monsieur, c'est un don de double vue. Demandez à Annabelle Jackson, vous verrez.

— Pour une fois, je n'ai pas à me faire de bile pour vous, pour la municipalité ou pour une bande d'électeurs, reprend-il. J'ai à m'inquiéter de la vie d'une jeune femme. Vous êtes bien sûr de vouloir mettre ce projet à exécution ?

— Oui, monsieur. Il y a déjà eu un meurtre et au train où nous allons, nous n'attraperons jamais le coupable. Il nous faut un piège muni d'un appât et je l'ai trouvé.

— Bon, dit-il en haussant les épaules. Que voulez-vous que je fasse ?

— Appelez Judy Manners et faites-lui part de nos intentions. Dites-lui que je serai chez elle dès que j'aurai réuni tous les invités. Je vais prendre une des voitures, shérif, si vous permettez. Je ne peux pas les empiler tous les trois dans mon Austin !

— D'accord, acquiesce-t-il. Vous êtes sûr que vous ne voulez pas d'autres gars dans la maison, à part Polnik ?

— Non, je les aurais tout le temps dans les pattes. De plus, ils risquent de faire peur à l'assassin.

— Et au-dehors ?

— C'est pareil, shérif.

— Vous ne voyez rien d'autre ?

— Non, monsieur.

— Bon, dit-il d'un ton rogue. Mais je vais quand même poster deux, gars sur la route, à partir de dix heures, ce soir. On ne les verra pas de la maison et si jamais quelqu'un essaie de filer, il n'ira pas loin.

— Bonne idée.

— Vous feriez bien de vous y mettre maintenant.

Je gagne la porte. Je l'ai déjà ouverte lorsqu'il me rappelle d'un ton sec :

— Wheeler !

— Oui, shérif ! Je vous remercie et je suis très touché, mais inutile de me conseiller la prudence et de me souhaiter bonne chance... je...

— Qui vous parle de pareilles niaiseries sentimentales ? aboie-t-il. Je voulais vous donner un dernier avertissement, un point c'est tout. Ne me jouez pas votre numéro habituel et ne vous amenez pas samedi matin tout sourires, avec deux ou trois cadavres, en m'expliquant que ça économise au comté les frais d'un procès !

Je m'arrête chez moi juste le temps de fourrer dans une mallette ma brosse à dents, mon rasoir, une chemise propre et de prendre mon pétard. Je conduis ensuite la voiture de ronde au Starlight Hotel et monte à la chambre de Harkness.

J'ai un coup de pot. Pour une fois, il manque doublement à la tradition : il est habillé et il n'est pas en train de manger.

— Déjà vous, lieutenant ? fait-il sans enthousiasme.

— Les poches bourrées de surprises, dis-je d'un ton jovial. Prenez votre galure, faites une valise, vous êtes invité pour un petit séjour à la campagne.

Ses bajoues frémissent.

— Vous m'arrêtez ?

— Et pourquoi donc vous arrêteraient-je ? dis-je avec un sourire amical.

— C'est ce que j'aimerais savoir, réplique-t-il d'un ton bourru.

— A vous entendre protester, fais-je d'un ton chargé de reproches, on pourrait croire que vous avez quelque chose sur la conscience, dans le genre fraude... usage de faux... meurtre, peut-être... ?

— Je vais appeler mon avocat, déclare-t-il avec décision.

— J'essaie simplement de vous dire que vous êtes invité à passer deux jours chez Judy Manners. J'ai une voiture en bas qui nous attend.

Harkness m'examine un instant d'un regard perçant.

— Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ? demande-t-il enfin.

— Ce n'est pas une plaisanterie. Elle réunit quelques gens chez elle. Vous êtes invité. Moi aussi.

— Je crains de ne pouvoir accepter, dit-il d'un ton sec.

Je prends alors un air désolé.

— Dommage ! Maintenant, je vais être obligé de vous arrêter.

— Pour quel motif ?

— Je ne sais pas. (Je réfléchis un instant sans arriver à prendre une décision.) Mais le temps qu'on arrive là-bas, j'aurai bien trouvé un motif suffisamment plausible pour me permettre de vous arrêter pendant deux jours.

Il attrape sur la table un sucre d'orge et se met à le croquer d'un air féroce.

— Je suis patient de nature, lieutenant. Vous ne pourriez pas me dire simplement de quoi il s'agit ?

— Si, bien sûr. Judy vient de recevoir une autre lettre où on lui annonce qu'elle mourra le vingtième jour du mois, c'est-à-dire demain. Elle donne donc une petite réunion pour fêter ça.

— Pourquoi m'inviter ?

— Parce qu'il se peut éventuellement que vous soyez l'auteur de cette lettre. (Je lui souris aimablement.) Nous nous sommes dit que ce serait plaisant de vous avoir demain parmi nous et de pouvoir ainsi

vous tenir à l'œil.

— Pourquoi voudrais-je tuer Judy Manners ? demande-t-il.

Plein de bon sens, je réponds :

— Si vous ne le savez pas vous-même, comment le saurais-je ? En tout cas, cette petite réunion sera intéressante. Avez-vous pris votre chapeau ?

— En somme, je ne peux pas faire autrement, n'est-ce pas ? demande-t-il froidement. De deux choses l'une : ou je vais chez elle maintenant, ou vous m'arrêtez pour un motif bidon et vous me gardez pendant deux jours ?

— Vous êtes fort intelligent, monsieur Harkness, dis-je avec respect, même si vous précipitez votre trépas en mangeant tellement. Vous êtes prêt ? Dois-je appeler l'office pour vous faire apporter un stock de biscuits ?

Il rassemble quelques affaires en vitesse, croque ce faisant deux autres sucres d'orge et le voilà prêt à partir.

— Qui a-t-on encore invité là-bas ? demande-t-il tandis que nous nous dirigeons vers l'ascenseur.

— Judy et Rudi Ravell seront là, bien entendu, puisque ce sont eux les hôtes. Puis il y aura vous, et moi.

— C'est tout ?

— Il y aura aussi une fille qui s'appelle Camille Clovis.

— Qui est-ce ?

— Je n'ai pas le temps de vous expliquer ça maintenant. Il y a enfin un autre invité, que je vais passer prendre maintenant : Ben Luther.

Les épaules de Harkness s'affaissent encore un peu plus.

— Parfait ! dit-il d'un ton morne. Comme ça, au moins, vous êtes sûr d'avoir un meurtre là-bas ! Si Judy Manners n'est pas tuée, je le serai, moi !

Elle est allongée à plat ventre au bord de la piscine, la tête nichée au creux des bras. Son hâle est un tantinet plus accentué, son bikini un tantinet plus réduit.

— Hé ! dis-je en lui caressant doucement les côtes du bout de ma chaussure, réveillez-vous !

— C'est attendrissant, vraiment, dit-elle d'une voix glaciale, sans relever la tête. Vous avez déjà terminé votre journée de labeur et vous rentrez directement me retrouver. On croirait qu'on est mariés !

— Ma journée de labeur n'est pas terminée, dis-je patiemment. Il faut que vous fassiez vos bagages.

Camille se met à bâiller à grand bruit.

— Je ne vais nulle part. Allez vous-en, Wheeler, disparaissez jusqu'à la nuit. Vous êtes une créature des ténèbres. Vos vices sont trop apparents à la lumière du jour. Retournez dans votre cercueil et roupillez comme tout bon vampire qui se respecte.

— Vous êtes invitée à faire un petit séjour chez Judy Manners et vous allez y aller.

Elle lève la tête et me regarde avec stupeur.

— Moi ? Allez voir Judy Manners ? Vous êtes cinglé, non ?

— Shirl, vous avez cinq minutes pour vous préparer ou alors vous arriverez là-bas en bikini.

Elle se met sur son séant et me regarde pensivement.

— Vous parlez sérieusement, Al Plouk ?

— Tout à fait. Il y a deux autres invités qui attendent dans la voiture. Un nommé Harkness et l'autre que vous connaissez déjà, Ben Luther.

— Celui qui a essayé de tuer Rudi hier soir, parce qu'il le prenait pour Harkness ? demande-t-elle, l'air intéressé.

— Votre mémoire est remarquable. Allez, en route.

— Ça ne vous inquiète pas de les laisser tous les deux ensemble dans la voiture ?

— Luther a une dette envers moi depuis hier soir. Il ne fera rien, maintenant. Et Harkness n'est pas le gars à entreprendre quoi que ce soit avant d'avoir tous les atouts dans son jeu.

Nous gagnons son appartement et elle claque négligemment la porte derrière elle.

— Versez-moi à boire, dit-elle. Et racontez-moi de quoi il s'agit.

Je m'exécute. Puis elle me regarde longuement par-dessus son verre.

— Vous pensez que l'une des trois personnes que vous emmenez chez Judy va essayer de l'assassiner, Al ? Et je suis l'une des trois ?

— Non, l'une des quatre ; n'oubliez pas Rudi. Vous êtes, en effet, l'une de ces quatre personnes.

— Emmenez-moi chez elle et il y aura sûrement en effet un meurtre, dit-elle. Judy me tuera avant même que j'arrive à la porte d'entrée !

— Ces deux journées devraient être passionnantes, dis-je. Si vous vous mettiez quelque chose sur le dos, pour que nous puissions

partir...

— D'accord, dit-elle avec un sourire mauvais. Ça va être une nouveauté pour Rudi ; il va avoir sa femme et sa maîtresse sous le même toit ! Cette réunion va peut-être se révéler très marrante, Al, après tout.

Elle se débarrasse négligemment du bikini et les deux étroites bandes de peau blanche forment un contraste violent avec le reste de son corps bronzé.

— Cinq minutes, annonce-t-elle, et j'aurai sur le dos un minimum de vêtements.

— Rien ne presse, dis-je en essayant de l'enlacer.

Elle se dérobe adroitement et se dirige à reculons vers la chambre.

— C'est bien vous qui avez dit que nous étions pressés, non ?

Et elle me tire la langue juste avant de me refermer la porte au nez. J'entends la clé tourner dans la serrure.

La voiture de patrouille s'immobilise à côté de la Lincoln et je coupe le contact.

— Ça a l'air pas mal, cette boîte-là, déclare Camille d'un ton blasé. Est-ce que l'océan fait partie de la location ?

— Naturellement, dis-je. On l'a importé tout spécialement au moment où on construisait la baraque.

Je regarde par-dessus mon épaule Harkness et Luther, qui se tiennent raides comme des piquets sur la banquette arrière ; ils n'ont pas ouvert la bouche pendant tout le trajet.

— Nous y voilà, dis-je. Voulez-vous prendre la peine de descendre ?

— Oui, lieutenant, répond Luther d'un ton glacial.

— A vos ordres, lieutenant, ajoute Harkness, tout aussi réfrigérant.

Puis il se fourre dans la bouche une tablette de chewing-gum et se met à mâcher, l'air sinistre.

Je sors leurs affaires du coffre et, quand j'ai terminé, je m'aperçois que nous avons de la compagnie. Rudi et Judy apparaissent au coin du garage et viennent à notre rencontre.

— Ravi de vous voir, lieutenant, déclare Rudi, mais la lueur malveillante qui brille dans son regard dément cette formule de bienvenue. (Il regarde les autres, un sourire nerveux sur les lèvres.) Comment ça va, Ben ? Et vous, Don ?

— Et moi, tu m'oublies, mon petit Rudi ? demande Camille

innocemment.

Sa gorge se serre.

— Camille..., dit-il d'une voix chevrotante.

Judy s'avance alors à sa hauteur et glisse son bras sous le sien d'un geste naturel et assuré de propriétaire.

— Bonjour, tout le monde ! dit-elle calmement. Entrez donc, je vais vous servir à boire. Rudi va s'occuper de vos bagages.

Harkness et Luther avancent de conserve vers la maison sans mot dire et Judy examine Camille comme si elle venait seulement de remarquer sa présence.

— Tiens, Sandra ! dit-elle gentiment. Je suis ravie de te revoir. Depuis le temps ! Il faut vraiment que j'aie ta figure sous les yeux pour me rendre compte que ça fait si longtemps !

— Judy, mon chou, réplique Camille, tout sucre et tout miel. Tu sais, on ne peut pas se faire arranger le visage dans un bled comme Oakridge. Je t'envie d'habiter à Hollywood où les chirurgiens esthétiques pullulent.

Le visage de Judy se durcit.

— Rudi ! dit-elle sèchement. Laisse donc les bagages pour le moment. Emmène donc... quel est le nom extraordinaire dont tu es maintenant affublée, mon chou... Camille ? (Elle se retourne vers Rudi.) Emmène Camille à la maison et donne à boire à tout le monde pour commencer.

— D'accord ! (Rudi fait la tête du condamné qui vient, au dernier moment, d'apprendre qu'il bénéficie d'un sursis.) D'accord, répète-t-il joyeusement.

— Nous pouvons bavarder en marchant, Rudi, reprend Camille d'une voix caressante.

Elle l'empoigne par le bras, du même geste de propriétaire que Judy tout à l'heure.

— Mon amour, ajoute-t-elle à mi-voix, assez haut cependant pour que Judy puisse l'entendre, tu m'as beaucoup manqué... la nuit !

Je vois le visage de Judy se décomposer de fureur. Je l'attrape par le bras au moment où elle fait un pas en avant et lui dis :

— Du calme !

— Ah ! la garce ! s'exclame-t-elle en se fâchant tout rouge. Je devrais lui arracher les yeux !

— Attendez d'abord que nos autres difficultés soient résolues !

Elle se calme petit à petit.

— Vous croyez que c'est une bonne idée, lieutenant, d'avoir réuni

tous ces gens ici ?

— De cette façon, on pourra tous les surveiller demain, dis-je.

— Cette lettre épouvantable ! (Elle frissonne soudain.) Je suis terrorisée chaque fois que j'y pense. A votre avis, lequel d'entre eux l'a envoyée ?

— Je ne suis pas sûr, mais c'est sûrement une des personnes ici présentes, dis-je en toute sincérité. Si nous entrions boire ce verre que vous avez promis ?

— Un instant encore, dit-elle. J'ai fait entrer Rudi pour que nous puissions parler. Comment voulez-vous que je les traite ?

— Que vous les traitiez ? fais-je, interloqué.

— C'est vous qui avez eu l'idée de cette réunion, dit-elle avec impatience. Voulez-vous que je joue les hôtes aimables et que je les traite tous comme des amis très chers ou quoi ?

— Ce serait sans doute la solution la plus facile, je réponds. Pouvez-vous les loger tous facilement ?

— Il ne manque vraiment qu'un portier pour transformer cette maison en hôtel ! lance-t-elle d'un ton enjoué. Il n'y a aucun problème ; il ne me reste qu'à veiller à ce que Rudi ne se trompe pas de chambre, la nuit !

— Parfait, alors. Allons boire ce verre.

Nous escaladons le perron et, juste avant d'entrer dans la maison, elle me saisit encore le bras.

— Une dernière chose, lieutenant, dit-elle à voix basse. Je compte sur vous pour veiller à ce que je garde la vie sauve !

CHAPITRE XII

Il ne faut pas se faire d'illusions : on n'échappe jamais aux conséquences de ses mauvaises actions. Elles finissent toujours par vous rattraper. C'est avec Polnik que je partage la chambre qui fut celle de Barbara Arnold. Il me confie, avec un sourire béat :

— On dîne dans une demi-heure, a annoncé Judy. Des filles et mignons, lieutenant, qu'on va bouffer !

— Pauvres gens ! On les découpe en tournedos maintenant ? dis-je d'un air affligé.

Son front se creuse soudain de rides.

— C'est une astuce, hein, lieutenant ?

— Je n'en suis pas tellement sûr, j'avoue.

Il demeure un moment planté près du bureau, les yeux fixés sur la machine à écrire.

— Vous avez amené tous ces gens ici parce que ce sont des suspects, pas vrai, lieutenant ?

— Très vrai.

— Comme Judy a reçu une lettre disant qu'elle allait être butée demain, vous vous êtes dit : « Vaut mieux avoir tous les suspects au même endroit pour pouvoir les surveiller... » Pas vrai, lieutenant ?

— Parfaitement vrai.

— Mais c'est vous qui avez écrit la lettre, articule-t-il lentement. Là, je pige pas, lieutenant.

— C'est pourtant simple, lui dis-je. Je joue sur le velours. Si personne d'autre ne tue la même Manners, moi, je la liquide.

— Et on arrête qui ? demande-t-il, méfiant.

— Ah ! je n'ai pas encore mis ce détail au point. Celui qui sera le plus près de moi, je suppose.

— Il y a des moments, lieutenant, dit-il en me guettant du coin de l'œil, où je voudrais bien être sûr que vous plaisantez.

Je réplique avec entrain :

— Allons donc boire un verre avant le dîner ! La nuit va être longue.

— Oui. (Son visage s'illumine.) Vous devriez essayer cette fine, lieutenant !

— Et toi, tu ferais bien d'y aller mollo sur cette fine. Sinon tu finiras en exil à Sainte-Hélène, toi aussi !

Je referme la porte derrière moi en sortant et traverse la maison. En approchant de la salle de jeux, j'entends des bruits d'éclaboussures et je m'attends à découvrir un nouveau cadavre à proximité de la piscine.

Deux secondes plus tard, je constate que mes inquiétudes étaient vaines. Cette fois-ci, le corps en question est tout ce qu'il y a de vivant, dans un bikini réduit, et il nage paresseusement dans la piscine.

— Vous allez être en retard pour le dîner, dis-je. Qui sait quand vous aurez encore l'occasion de manger ?

Camille se tourne sur le dos et se laisse porter tranquillement par l'eau, les yeux mi-clos.

— Quelle importance ? dit-elle.

— Une énorme importance ! Vous savez ce qui vous arriverait si vous restiez trop longtemps sans manger ? Toutes vos merveilleuses rondeurs, vous finiriez par les perdre !

Elle plisse le nez, en une grimace de mépris et parcourt toute la longueur de la piscine en nageant paresseusement sur le dos, jusqu'au moment où elle arrive au mur de retenue qui empêche la piscine de se vider sur la plage. Elle se hisse sur le petit mur de ciment, et renverse la tête en arrière pour secouer ses cheveux.

— Pourquoi ne piquez-vous pas une tête, vous aussi, Al Plouk ? dit-elle. L'eau est merveilleuse.

— Je préfère me rafraîchir les intérieurs ! Je vais au bar.

— Commandez-moi ce nouveau cocktail, vous savez, un Baiser du Diable, dit-elle. Je plonge encore une fois et j'arrive.

Elle se cambre pour plonger, puis sans réfléchir recule d'un pas. Je ne peux la prévenir à temps. Le muret est étroit ; elle lance le pied dans le vide, bascule en arrière et disparaît brusquement.

J'entends un bruit sourd quand elle heurte le sable et j'espère qu'elle ne s'est rien cassé. Quinze secondes plus tard, sa tête réapparaît au sommet du mur.

— Vous auriez pu me le dire ! s'exclame-t-elle avec amertume.

— C'est arrivé trop vite, je vous jure !

D'un rétablissement, elle remonte sur le mur et se redresse. Un sable fin lui colle à la peau, avec autant d'empressement qu'y mettrait Al Wheeler.

— Eh bien, je suis propre ! dit-elle. Je vais prendre une douche pour me débarrasser de ça.

Elle descend du mur sur le bord de la piscine, recouvert de moquette, et se dirige vers moi.

— Allez me préparer un verre, dit-elle. J'en aurai bien besoin !

Je ne réponds pas. Je suis bien trop occupé à regarder les petits tas de sable que ses pieds nus déposent sur la moquette.

— Alors, vous y allez, espèce de Plouk ? fait-elle avec impatience.

— Je vais vous préparer le meilleur Baiser du Diable que vous ayez jamais bu ! dis-je avec enthousiasme. Et je vais vous décerner, en plus, un insigne de détective honoraire !

— Qu'est-ce que c'est encore, que ces salades ? demande-t-elle froidement. Je suis tellement fière, selon vous, de coucher avec un flic qu'il me faut un insigne, par-dessus le marché, pour l'attester ?

Nous buvons notre verre juste à temps, puis le dîner étant servi, nous nous installons à table. Judy Manners joue son rôle d'aimable hôtesse à la perfection. Elle trône à une extrémité de la table, Rudi à l'autre. Luther, Camille et Polnik sont assis d'un côté. Harkness et moi de l'autre. Je suis en face de Camille et à côté de Judy.

La conversation est plutôt languissante pendant tout le repas. Judy sert pour finir du café irlandais et je commence à me sentir dans l'obligation d'assurer la réussite de cette réunion mondaine que j'ai, après tout, provoquée. De mon air le plus enjoué, je propose :

— Et si on faisait quelque chose ? Si on jouait à des petits jeux ?

Judy contemple Camille d'un œil noir.

— Je trouve qu'il y a eu déjà assez de petits jeux comme ça, ici ! déclare-t-elle.

Camille la considère à son tour comme si elle allait lui donner une consultation.

— On accuse toujours les autres des fautes qu'on a soi-même commises, articule-t-elle. J'ai lu ça dans un livre, quelque part. Tu sais très bien, mon chou, que tu n'as jamais su garder un homme. Il y a eu Johnny Kay, rappelle-toi !

— Ne mêle pas Johnny à ça ! réplique Judy d'une voix étranglée.

— Pourquoi pas ? (Un sourire félin étire les lèvres de Camille.) C'est moi qu'il allait épouser, souviens-toi.

— Je ne l'ai jamais cru, dit Judy.

Elle fait un violent effort et arrive à maîtriser la fureur qui perçait dans sa voix.

— Tu n'es pas le genre de filles que les hommes épousent, ma

chérie, tu dois le savoir, maintenant. Enfin, dis-moi, qu'est-ce que tu pourrais leur apporter de neuf dans le mariage ? Des petits plats mijotés ?

S'ensuit alors un silence menaçant ; elles se dévisagent comme si elles étaient assises chacune dans un coin du ring.

— Je suis allé chez des amis, l'autre soir, et on a joué à un nouveau jeu, dis-je d'un ton décidé. Ça a eu un succès fou. Ils appelaient ça « Mobiles ». Si on essayait ?...

Harkness rajoute de la crème dans son café d'un geste machinal.

— Vous êtes aussi finaud qu'un coq dans un poulailler, lieutenant ! dit-il. Nous savons tous que Judy a reçu cette lettre, nous savons tous pourquoi nous sommes ici. Si vous voulez poser des questions, personne ne peut vous en empêcher, je suppose. Alors inutile de finasser !

— Merci, lui dis-je. Vous avez raison, bien sûr. Je veux en effet parler « mobiles ». Commençons par vous et par les signatures que vous avez imitées sur le contrat.

— Je ne les ai pas imitées, proteste-t-il avec amertume. Demandez-le-leur. Ils ont signé !

— Est-ce vrai ? dis-je à Judy.

— Je vous en ai déjà parlé, lieutenant, réplique-t-elle froidement. Je n'ai pas signé.

— Elle ment, déclare carrément Harkness.

Je regarde Rudi, qui se ronge nerveusement l'ongle du pouce et se trouve totalement à court de thèmes musicaux. Je lui demande :

— Et vous ?

— Non, lance-t-il d'une voix de tête. (Il se racle alors la gorge.) Non, reprend-il, je n'ai jamais rien signé.

— Il ment ! proteste Harkness d'un ton las. L'ennui, c'est que je n'arrive pas à comprendre pourquoi... Il essaie peut-être de dissimuler ses relations avec la même Arnold.

— C'est faux ! proteste bruyamment Rudi.

— Quelles relations ? je demande.

Harkness considère avec tristesse la table vide et se fourre une autre tablette de chewing-gum dans la bouche.

— J'ai fait des propositions à la petite Arnold, dit-il. Elle était plutôt mignonne et je me suis dit qu'elle devait s'ennuyer toute seule, ici, sans petit ami, sans homme disponible. Elle m'a grossièrement envoyé sur les roses ! Je n'ai compris pourquoi que lorsque je suis revenu ici, la fois suivante. Je n'avais pas téléphoné pour m'annoncer,

je passais par hasard. Personne n'a répondu quand j'ai sonné, mais j'avais aperçu la voiture de Rudi en arrivant et je me suis dit qu'il était peut-être sur la plage.

« J'ai fait le tour pour jeter un coup d'œil. Je n'ai vu personne, mais j'ai entendu des voix qui semblaient venir de la piscine. J'ai donc grimpé sur le mur pour entrer par là et ils étaient là... sur la moquette. Il m'en faut beaucoup pour que je me sente gêné, mais là, j'en ai rougi comme ça ne m'était pas arrivé depuis vingt ans !

— La première fois que je vous ai vu, je vous ai interrogé sur Rudi et la fille Arnold. Vous m'avez assuré qu'il n'y avait rien entre eux. Pourquoi ?

— J'ai menti, en effet, reconnaît Harkness. Je pensais qu'il me fallait défendre mes acteurs, à ce moment-là. Mais maintenant, la situation a changé.

— J'aime les hommes qui savent dire la vérité... quand ça les arrange, fais-je.

Rudi considère Harkness avec affolement.

— Je devrais vous casser la gueule, Harkness ! gronde-t-il. C'est encore un mensonge, lieutenant ! Barbara n'a jamais rien été pour moi. Ce n'était qu'une secrétaire !

— Et qu'était donc Camille, mon chéri ? demande Judy d'une voix douce. Ta script-girl ?

— J'étais sa maîtresse, mon chou, intervient Camille d'une voix nonchalante. Il se rasait tellement avec toi !

A en juger par la tête de Luther, on jurerait qu'il vient de passer huit jours dans un cercueil.

— Pourquoi la petite Arnold m'aurait-elle raconté cette histoire de fausses signatures si ce n'était pas vrai ? demande-t-il d'un ton hargneux.

— L'idée venait peut-être de Rudi, suggère Harkness. Il voulait se débarrasser de moi ; ainsi si jamais je racontais ce dont j'avais été témoin entre lui et la fille, personne ne me croirait. (Le visage qu'il tourne vers Judy est absolument hagard.) Puis-je avoir une autre tasse de café ? demande-t-il, pathétique. Et peut-être quelques biscuits si vous en avez dans la cuisine ? Je vais aller les chercher moi-même !

— Je vous en prie, dit-elle d'un ton sec.

Il se lève brusquement et disparaît dans la cuisine.

Rudi allume une cigarette, aspire profondément, puis s'oblige à renverser la tête contre le dossier de son fauteuil. Lentement, la cigarette entre ses lèvres se redresse vers le plafond et j'entends dans le lointain l'orchestre accorder ses instruments.

— Eh bien, j'ai peut-être basculé Barbara sur un lit, après tout, déclare-t-il d'une voix amusée. Ce n'est pas ma faute, si je fascine les femmes ; je dois dire que j'ai beaucoup de mal à résister quand elles se jettent à ma tête. Après tout, pourquoi ne serais-je pas gentil avec elles ?

Le thème musical éclate soudain dans une version be-bop de *la Ronde*.

— Vous savez, conclut-il, après avoir marqué une légère pause pour préparer ses effets, la sexualité, c'est bien surfait !

— C'est maintenant qu'il me le dit ! s'exclame Camille, horrifiée.

— Presque autant que Rudi Ravell, ajoute Judy d'une voix tendue. J'en ai assez de tout ça ! Je refuse d'écouter davantage ou je vais vomir ! J'ai déjà la nausée maintenant, chaque fois que je regarde mon charmant mari !

Elle se lève de table, s'éloigne rapidement en bousculant Harkness sur le seuil de la porte. Il s'en faut de peu qu'elle lui fasse tomber des mains une assiette chargée de biscuits.

— Pauvre Rudi ! s'exclame Camille, compatissante. Quand je pense à tous les ennuis que tu as eus ! Je savais que ta femme ne te comprenait pas, mon pauvre chéri, mais j'ignorais que ta secrétaire ne te comprenait pas non plus.

Le thème musical se poursuit sans flancher. Rudi est en train de jouer un rôle qu'il adore – une interprétation fantaisiste de son propre personnage – et il entend bien ne laisser personne lui couper son scénario.

— Camille, mon ange, réplique-t-il d'un ton désinvolte, pourquoi t'aurais-je compliqué la vie ? Nous avons conclu un marché ; tu m'amusais et je payais le loyer. La psychologie ne faisait pas partie de nos conventions.

Une lueur amusée brille dans les yeux de Camille.

— Tu as raison, sans aucun doute, dit-elle. Notre association n'avait rien de sentimental.

Luther se lève brusquement.

— Je ne peux vraiment pas en supporter davantage !

— Restez là, lui dis-je. Nous n'avons pas encore parlé de vous.

— De moi ? fait-il en se rasseyant lentement.

— Hier soir, quand vous avez essayé de tuer Rudi, que vous aviez pris pour Harkness, vous m'avez raconté une longue histoire en prétendant que vous vous étiez trompé sur la voiture que vous suiviez, etc., mais Harkness, pendant tout ce temps-là, était ici. Alors quel était le gars que vous avez vu quitter son hôtel ? Son frère jumeau ?

Les coins de sa bouche frémissent et il se croise les mains avec une telle énergie que ses jointures paraissent tout exsangues.

— Je me demande si vous allez croire la vérité, lieutenant, déclare-t-il d'une voix de fausset.

— Essayez toujours !

— Comme Harkness ne se manifestait pas, j'ai téléphoné à Judy et lui ai demandé si elle avait signé le contrat, dit-il. Elle m'a affirmé que non et m'a déclaré que Harkness devait être un faussaire. Elle m'a dit ensuite où je pouvais le trouver, avec sa petite amie, dans un immeuble appelé la Cour des Rêves. Elle m'a même décrit les vêtements qu'il portait. Je me suis donc rendu là-bas pour le tuer... et vous savez la suite.

Harkness s'étrangle avec un biscuit et des miettes lui jaillissent de la bouche.

— Judy voulait que tu me liquides ! glapit-il.

Le thème musical s'interrompt soudain dans un couac retentissant. Rudi, les yeux tout exorbités, se lève brusquement.

— Vous liquider ? bredouille-t-il, les yeux fixés sur Harkness. Quelle bonne blague ! Elle voulait que Luther me tue ! Je n'étais plus qu'un canard en fer-blanc dans un stand de tir !

— Pourquoi ? fais-je.

— C'est ce que je vais lui demander, nom de Dieu ! et tout de suite ! gronde-t-il.

Il s'éloigne rapidement vers les chambres à coucher.

Harkness, ayant réussi à chasser de son gosier la dernière miette qui l'étranglait, hurle enfin, désespéré :

— Rudi !

Rudi s'immobilise et se retourne un instant vers lui.

— Les contrats, enchaîne vivement Harkness. Vous les avez bien signés, et même en ma présence ! Pourquoi avez-vous menti à ce sujet ?

— C'était une idée de Judy, réplique Rudi avec amertume. Elle pensait qu'en fin de compte on obtiendrait de meilleures conditions financières en vous dressant, Luther et vous, l'un contre l'autre.

Il repart d'un pas vif et claque derrière lui la porte de la salle à manger.

— Harkness, dis-je d'un ton de reproche. Qui est le flic, ici ?

— Désolé, lieutenant ! (Il saisit avec empressement le dernier biscuit sur l'assiette.) Je ne voulais pas jouer les pigeons plus qu'il ne fallait !

Luther lève la tête, le regard fou.

— Elle m’a menti ! Elle voulait que j’assassine son mari pour elle ! Attendez un peu que je lui...

Il se lève. Je lui ordonne :

— Asseyez-vous ! Vous avez déjà eu la veine de ne pas tuer son mari. Ne tirez pas trop sur la ficelle.

Il ne m’a même pas entendu. Les yeux étincelants de fureur, un vilain rictus aux lèvres, il se dirige lentement vers la porte.

— Polnik ! dis-je.

— Vu, lieutenant !

Polnik se déplace avec une singulière agilité pour un gars de sa corpulence. Il rejoint Luther à la porte et le retient par l’épaule.

Luther pivote brusquement sur lui-même et envoie son poing dans la poire du sergent. Polnik, irrité, pousse un grognement, prend son élan et expédie un véritable coup de bélier dans l’estomac de Luther. Le bruit mou qui l’accompagne me fait faire la grimace. Luther s’effondre.

Polnik attend une fraction de seconde, puis il rattrape Luther au vol et le porte dans le living-room. Il revient deux secondes plus tard.

— Je l’ai posé sur le divan, lieutenant, dit-il. Il risque rien.

Il se rassoit à la table, allume une cigarette, puis il me regarde et, à la lueur qui brille dans ses yeux, je sens qu’il vient d’avoir une idée de génie.

— J’ai trouvé, lieutenant ! s’écrie-t-il, très satisfait de son idée. Ce qu’il faut à tout le monde, c’est une fine Napoléon !

— Tu as raison, dis-je. Occupe-toi de ça pendant que je vais voir où en sont nos amoureux.

J’ai fait deux pas vers la porte quand des coups de feu éclatent. Une détonation, un bref silence, puis trois autres, coup sur coup. Et, de nouveau, le silence.

— Mince ! s’exclame Camille d’une voix rêveuse. Les amateurs de cinéma vont se poulécher les babines !

Le corps de Rudi Ravell gît par terre dans la chambre de Judy. Il est sur le dos, dans une position bien gênante, les bras allongés au-dessus de la tête. Il a été touché en pleine poitrine et le devant de sa veste est inondé de sang. Ses yeux incrédules sont grands ouverts et un sourire hésitant déforme ses lèvres.

Je ne sais pas exactement où va Rudi maintenant, mais je crains qu’un thème musical ne suffise pas à lui accorder le droit de passage.

Judy se tient collée contre le mur, l’air horrifiée. Son bras droit

pend mollement le long du corps et elle tient toujours le revolver à la main. Sa veste en toile a été déchirée sur le côté, ainsi que sa combinaison et son soutien-gorge, dévoilant totalement un sein magnifique.

— Je ne l'ai pas fait exprès..., chuchote-t-elle. Il était fou furieux... dément. Il allait me tuer... On aurait dit une bête féroce !

Polnik accourt sur mes talons. Je tourne la tête un instant et lui dis rapidement :

— Appelle le shérif, raconte-lui ce qui s'est passé, et ne laisse pas entrer les autres ici.

— D'accord, lieutenant. (Il détourne à regret son regard de Judy.) Alors, c'était lui, hein ? Je l'avais toujours pris pour un couillon.

Je réplique :

— Garde ça pour tes Mémoires !

Il sort précipitamment et claque la porte derrière lui.

Judy frissonne.

— J'aurais dû m'en douter, dit-elle d'une voix morne. Elle m'a toujours détestée... il fallait qu'elle mette le grappin sur tous les hommes qui étaient à moi. Elle m'a enlevé Johnny Kay, mais là aussi elle a perdu, puisque Johnny a été tué.

— Vous parlez de Camille ?

— Je parle de Sandra Shane, rectifie-t-elle froidement. Rudi m'a donné quelques détails, mais j'avais déjà deviné la vérité. Elle voulait qu'il l'épouse et qu'il se débarrasse de moi définitivement. Il se croyait amoureux d'elle, cet idiot ! Alors il a accepté. Elle m'a envoyé ces lettres. Ils avaient tout prévu jusqu'au moindre détail, mais ils ont alors commis cette épouvantable erreur. Ils ont tué cette pauvre Barbara en croyant que c'était moi !

Je lui demande alors très courtoisement :

— C'est ce que vous a dit Rudi ?

Elle acquiesce, baisse les yeux sur le sein qu'elle montre à tout le monde et poursuit, l'air hébété :

— Il venait d'apprendre que j'avais essayé de me venger de lui en me servant de Luther, dit-elle. Mais je l'ai fait pour me défendre, lieutenant. Je savais ce qu'ils mijotaient, mais je n'avais aucune preuve à vous fournir.

« Rudi est entré ici, son revolver à la main, en vomissant des injures. Il m'a frappée en pleine figure, il a déchiré mes vêtements, il était fou ! Quand il a braqué ce revolver sur moi, j'ai essayé de le lui arracher, nous avons lutté un instant, et le coup est parti. Alors, il a tout lâché et a reculé en titubant. Mais je ne l'avais pas gravement

atteint, et il est revenu sur moi ! Je savais qu'il me tuerait s'il remettait la main sur le revolver, alors je l'ai braqué sur lui et j'ai appuyé sur la détente.

— Trois fois, dis-je doucement.

— Je me souviens seulement de ça : j'ai tiré jusqu'au moment où il a cessé d'avancer dans ma direction. C'était horrible, horrible !

Son visage se décompose et les larmes ruissellent sur ses joues.

— Vous connaissiez la liaison de Rudi et de Camille, *alias* Sandra Shane ? dis-je. A en juger par vos réactions, quand je vous en ai parlé cet après-midi, je pensais que vous étiez fort surprise de l'apprendre. Ou bien est-ce que vous vouliez me le faire croire ?

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? demande-t-elle en clignant des yeux à travers ses larmes.

— Je veux dire que l'essai était méritoire, très méritoire, mais que ça n'a pas marché.

— Je ne comprends pas, murmure-t-elle.

Je m'adosse à la porte et allume une cigarette.

— Vous êtes une nature jalouse, Judy. Vous en avez d'ailleurs la réputation et vous l'avez toujours eue. Ça remonte même à l'époque où vous viviez à Oakridge. Je me demandais pourquoi on n'avait jamais retrouvé la moindre trace du clochard qui a tué votre amie d'enfance, Pearl Coleman. Le vieux Coleman est convaincu qu'il le sait, et je crois qu'il a raison... Il n'y a jamais eu de clochard. C'est vous qui avez assassiné Pearl Coleman pour éliminer une rivale dans le cœur de Johnny Kay.

Elle ferme les yeux et secoue la tête avec désespoir.

— Comment pouvez-vous dire une chose pareille ? demande-t-elle d'une voix étranglée.

— Quand vous voulez une chose, vous vous servez, dis-je. Et quand vous l'avez, vous la gardez. C'est ce qui se passait avec Rudi. Il n'avait aucune chance de sortir de vos griffes et il le savait. Alors il a cherché des consolations ailleurs et en a trouvé auprès de Barbara Arnold et de Sandra Shane.

— Mais qu'est-ce que vous essayez donc de prouver ? s'écrie-t-elle avec emportement.

Je poursuis :

— Vous aviez bien calculé votre coup ! Vous saviez que Rudi allait retrouver Sandra cette nuit-là. Vous avez tué Barbara Arnold, puis vous avez appelé la police en déguisant votre voix pour annoncer que Judy Manners avait été assassinée. Une fois que j'ai été arrivé ici, vous vous êtes même évanouie quand nous avons découvert le cadavre.

C'était très convaincant... mais personne n'a jamais prétendu que vous n'étiez pas une bonne actrice.

Les larmes sèchent rapidement sur ses joues.

— Et les lettres, alors ? grince-t-elle. Qui est-ce qui les a écrites ?

— Qui a écrit la dernière, voulez-vous dire ? Je parie que ça vous a drôlement turlupinée. Quant aux autres, c'est vous, cela va de soi. Elles avaient pour but d'attirer l'attention sur la seule personne qui connaissait votre passé d'Oakridge, c'est-à-dire Sandra Shane. La police découvrirait ainsi le lien qui existait entre elle et Rudi.

— Vous êtes fou ! lance-t-elle avec hargne.

Je dois reconnaître qu'elle a du sang-froid. Elle n'a même pas cillé quand j'ai fait allusion à la dernière lettre. Je poursuis donc :

— Mais vous avez voulu figoler et vous avez mijoté votre histoire de fausses signatures. Rudi ne se doutait même pas que vous étiez au courant de ses aventures avec Barbara Arnold et Sandra Shane, il n'a donc pas soupçonné un instant que vous aviez assassiné la jeune Arnold ou que vous vouliez le tuer. Quand vous avez dit à Luther où il pouvait trouver Harkness, vous espériez qu'il prendrait Rudi pour Harkness et qu'en le tuant, il vous éviterait de faire ce sale boulot vous-même. Par la suite, vous pourriez prétendre ne lui avoir jamais menti ; et on vous croirait alors de préférence à celui qui serait devenu un assassin.

Judy, sans se laisser désarçonner, secoue la tête.

— Tout ça me paraît extrêmement nébuleux, lieutenant. Pouvez-vous prouver quoi que ce soit ?

— La nuit où Barbara Arnold a été assassinée, vous étiez seule dans la maison avec elle, n'est-ce pas ?

— Je vous l'ai déjà dit ! fait-elle sèchement.

— Personne n'est venu, personne n'est entré dans la maison par la porte d'entrée... ni par une fenêtre, éventuellement ?

— Impossible !

— L'assassin a donc escaladé le mur de retenue de la piscine pour entrer dans la salle de jeux et il l'a assassinée ?

— C'est évident ! Il y avait des empreintes de pas sur la plage ; votre sergent lui-même les a découvertes !

— Alors, comment expliquez-vous que ses chaussures n'aient pas laissé de trace de sable sur la moquette à l'intérieur de la maison ?

Parfois, je veux bien le reconnaître, je ne suis pas à la hauteur de mon génie. J'ai oublié qu'elle brandit toujours le revolver. Elle le lève lentement et me le braque en pleine poitrine.

— Vous feriez n'importe quoi pour me faire passer à la chambre à gaz, dit-elle froidement. Eh bien, vous n'y arriverez pas !

— Lâchez donc ce calibre, Judy, dis-je d'un air désinvolte. Ça ne vous mènera à rien.

— Je n'en suis pas si sûre, réplique-t-elle, songeuse. Vous avez beaucoup vu Sandra Shane, n'est-ce pas ? Luther me l'a dit quand il m'a téléphoné, hier soir, pour m'annoncer ce qui s'était passé à la Cour. Je lui ai dit que s'il la bouclait, je signerais le contrat pour le film et qu'en plus, il récupérerait son argent.

Des doigts de sa main libre elle se tiraille nerveusement la lèvre inférieure.

— Sandra vous a peut-être ensorcelé comme elle a ensorcelé Rudi, n'est-ce pas ? Et quand vous avez découvert que c'était eux qui avaient assassiné Barbara et qu'ils projetaient en plus de me tuer, elle vous a proposé un marché ?

— A qui voulez-vous faire croire une histoire pareille ? fais-je avec dédain.

— Je peux toujours essayer... je n'ai rien à perdre, dit-elle doucement, je vais vous tuer maintenant ; ensuite je leur raconterai cette histoire. Ils me croiront peut-être.

La porte s'ouvre brusquement derrière moi et Polnik annonce d'une voix enjouée :

— Le shérif vient d'arriver, lieutenant. Vous...

Judy a déjà les nerfs tendus comme le cordon d'un cache-sexe, sa réaction est machinale. Le revolver, dans sa main, crache le feu. Le projectile va s'enfoncer dans le mur à trois centimètres de la tête de Polnik.

Je plonge en avant, lui attrape le poignet et le lui tords de toutes mes forces ; elle pousse un cri et lâche le revolver. Je continue à la maintenir, mais de sa main libre, elle essaye de m'arracher les yeux.

— Doucement, ma belle, lui dis-je. Vous avez encore quelques semaines devant vous avant d'affronter la chambre à gaz.

Polnik lui empoigne alors les bras par-derrière et l'immobilise sans la moindre difficulté.

— Je comprendrai jamais rien aux gonzesses, lieutenant ! dit-il, d'une voix stupéfaite. Moi qui croyais qu'elle m'aimait bien !

CHAPITRE XIII

Lavers se plante fermement un cigare entre les dents et me foudroie du regard.

— Je n'aime pas ça du tout ! déclare-t-il sévèrement.

Et moi de répliquer, vexé :

— Je pensais pourtant que vous seriez satisfait, shérif. Un seul cadavre ! Et encore ce n'est pas moi le responsable !

— C'est vous qui avez eu l'idée de cette réunion, dit-il d'un ton brusque. Sans cette réunion, il ne se serait rien passé.

— Autrement dit, on aurait toujours un meurtre mystérieux à élucider ! Vous seriez toujours assis dans votre bureau à vous turlupiner et à vous ronger les sangs à la perspective de ce que vous alliez déguster quand les journaux annonceraient la nouvelle.

— Je ne me ronge pas ! glapit-il. Pas comme vous l'entendez, en tout cas. La mort de Ravell était parfaitement inutile, en plus. Vous auriez dû l'empêcher !

Sans réfléchir, je proteste :

— Shérif, vous vous imaginez que je suis fakir, ou quoi ?

Un horrible sourire étire alors ses lèvres.

— Oui, justement, c'est ce que je m'imagine, Wheeler, réplique-t-il avec une satisfaction mauvaise. Surtout depuis que vous avez prédit le contenu de la dernière lettre de menaces que la femme Manners a soi-disant reçue. Miss Jackson a vérifié ce point auprès de moi ; elle voulait savoir si vos prédictions étaient exactes.

— En tout cas, dis-je sans conviction, mes talents de fakir ne m'ont pas permis d'intervenir pour Ravell.

— Mais vous connaissiez mot pour mot le contenu de cette lettre, poursuit Lavers impitoyable, avant même de l'avoir vue ! Ça, C'est du beau boulot de détective ! Comment vous y êtes-vous pris ?

— Le lieutenant est drôlement fortiche, annonce fièrement Polnik. Je me demandais aussi pourquoi il voulait...

Je me hâte de l'interrompre.

— Polnik, inutile de dire au shérif pourquoi je tenais tellement à cette réunion. Je préférerais garder secrète ma faiblesse pour la fine

Napoléon !

J'accompagne cette sortie d'un coup d'œil meurtrier, mais je constate que mes inquiétudes sont vaines. J'ai fait mouche en mentionnant la fine Napoléon. Il la bouclera si je la boucle.

— Tu disais, sergent ? demande Lavers, plein d'espoir.

— Hein, shérif ? fait Polnik en clignant des yeux d'un air innocent.

— Tu disais que Wheeler était drôlement fortiche... que tu ne comprenais pas pourquoi il voulait... quoi ?

— Oh ! ça ? s'exclame Polnik, jovial. Je me demandais pourquoi, comme il vient de le dire, il tenait tellement à cette réunion.

Lavers marmonne une injure parfaitement intelligible et Polnik fait la grimace.

— Eh bien, voilà, shérif, dis-je. Si vous n'avez plus besoin de moi, je...

— Je n'ai plus besoin de vous, Wheeler, déclare-t-il d'un ton résigné. Comme d'habitude, il va me falloir réparer les dégâts que vous causez. Qu'est-ce qu'on fait, avec les autres personnes qui sont ici ?

— Je ne vois aucune raison de les garder, monsieur.

— Luther a quand même tenté d'assassiner Ravell hier soir, non ?

— Ravell ne portera pas plainte, dis-je, toujours logique. Et Luther a découvert qu'Harkness n'avait jamais essayé de l'escroquer ; vous n'avez donc pas à vous en faire, monsieur.

— Parfait, dit-il avec lassitude. Wheeler va se les rouler et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes !

Je sors rapidement de la pièce avant qu'il ne songe à autre chose et retourne dans le living-room. Camille est assise dans un fauteuil, la tête appuyée au dossier, les yeux clos. Luther et Harkness, installés côte à côte sur le divan, bavardent avec animation.

Ils lèvent la tête tous les trois à mon entrée dans la pièce.

— Qu'est-ce qu'il se passe, maintenant, lieutenant ? demande brusquement Luther.

Les arguments frappants de Polnik semblent avoir laissé peu de traces.

— C'est terminé, dis-je. Vous pouvez rentrer chez vous.

— Ma foi ! s'exclame Harkness en se levant. Voilà une bonne nouvelle ! Je crève de faim. Ben, ajoute-t-il en se tournant vers Luther, on pourrait peut-être rentrer en ville ensemble et souper à mon hôtel ? On en profitera pour discuter de notre affaire.

— Formidable ! approuve Luther, illuminé. Tu as là une idée

sensationnelle, mon petit Don ! Ça fera un boum du tonnerre !

Il enlace les épaules de Harkness et tous deux se dirigent lentement vers la porte.

— A propos de pourcentages, déclare Harkness qui mâchonne allègrement une nouvelle plaquette de chewing-gum, nous prendrons des acteurs inconnus puisque le scénario l'exige, en somme. Autrement dit, ils seront trop contents d'accepter un forfait, Ben. Nous n'aurons donc aucune grande vedette qui exige un pourcentage sur les recettes et...

La porte se referme sur eux, et ils disparaissent dans la nuit, avec leur affaire formidable.

Camille se lève à son tour.

— Eh bien, je vais m'en aller ! dit-elle.

— Vous êtes toujours un témoin important, je lui fais remarquer.

— Alors, il faut que je reste ici ?

— Il faut qu'on vous raccompagne chez vous. Et il se trouve que l'on vient de me confier cette mission.

— Et tout ça reste uniquement sur le plan du boulot ? (Un léger sourire lui ourle les lèvres.) Tu t'imagines que ça prend, Al Plouk ?

— Shirl ! m'écriai-je, éperdu d'admiration, tu lis en moi comme dans un livre.

Il est minuit quand nous arrivons à son appartement de la Cour des Rêves. Elle me dit de servir à boire et disparaît dans la chambre à coucher.

Je prépare les verres et vais m'asseoir avec le mien sur le divan, en attendant patiemment la réapparition de Camille.

Je ne peux pas m'empêcher de songer à Judy Manners. Un accès de jalousie frisant la paranoïa l'a poussée, tout au début, à détruire son amie d'enfance ; mais elle s'est trouvée frustrée de sa victoire par la mort de Johnny Kay en Corée.

Par la suite, elle s'est peut-être juré que, la prochaine fois qu'elle s'adjugerait un homme, rien ni personne ne pourrait le lui faire perdre, comme elle avait perdu le premier. En jouant les Don Juan, Rudi avait donc signé son propre arrêt de mort et celui de ses partenaires.

Je me demande qui réclamera le corps de Judy après la chambre à gaz. Elle n'a aucun parent qui vive encore, pour autant que je sache. Je ferme les yeux un moment, et je me retrouve aussitôt à Oakridge, dans le cimetière ; je revois une silhouette efflanquée qui se détache sur le ciel du désert. Le vieux Coleman attend ce jour depuis huit longues années. Il n'aura pas poireauté en vain.

J'entends une porte grincer et j'ouvre les yeux du même coup.

Camille entre dans la pièce et prend son verre au passage. Elle porte de nouveau cette extraordinaire chemise, celle qui lui effleure le haut des cuisses. Après avoir pris son verre, elle pivote brusquement en direction du divan, et la chemise s'évase et tournoie autour d'elle. J'en oublie instantanément les meurtres et le vieux Coleman.

Elle s'approche du divan et s'installe gentiment sur mes genoux.

— Je suis bien contente que ce soit fini, dit-elle. Rudi devenait une espèce d'habitude... enfin tu vois, c'était monotone.

— Mais il payait le loyer. Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?

— Ne t'en fais pas pour moi, réplique-t-elle d'un air plein d'assurance. Je suis tirée d'affaire.

— Comment ça ?

— Tu n'as pas entendu Luther et Harkness discuter de leur nouvelle combine sensationnelle ?

— Si, mais quel rapport avec toi ?

— Tu sais, je suis très électrique, moi, de nature, explique-t-elle tranquillement. Ils ont une idée merveilleuse ; ils vont tourner un film sur la vie et la mort de Judy Manners. Ça sera un peu romancé, bien sûr, mais ça aura un succès fou.

— Et alors ?

— Alors, j'ai décroché un grand rôle dans le film, précise-t-elle joyeusement. Je joue mon propre personnage. Je dois voir Harkness demain matin et signer un contrat avec lui tout de suite. Hollywood, me voilà !

— Ça règle en tout cas la question du loyer, dis-je.

Elle vide son verre et, d'un geste plein de désinvolture, le jette derrière elle. Il éclate contre le mur avec un bruit sec.

— Voilà comment je me sens, Al Plouk ! dit-elle. Déchaînée !

J'expédie mon verre de la même façon.

— Shirl, lui dis-je tendrement, je suis exactement dans les mêmes dispositions !

— Alors, inutile d'éteindre la lumière, dit-elle.

Et ses lèvres, avec tout le reste de sa personne, se collent si étroitement à moi, que je n'ai même pas l'occasion de lui préciser que je n'avais nulle intention d'éteindre la lumière. Je fais, autant qu'elle, confiance à ce voyeur repent.

*Achevé d'imprimer
le 24 mars 1972.
Imprimerie Firmin-Didot
Paris – Mesnil – Ivry.
Imprimé en France
N° d'édition : 16550
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1972. – 8660*

{1} Polnik confond surgeon (chirurgien) et sturgeon (esturgeon).